This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

BIBLIOTHÈQUE DES THÉATRES,

Lettre J.

TOME XXVI.

Pièces contenues dans ce Vo

Jeune Homme à l'épreuve.
Jeux Olympiques.
Jodelet, ou le Maître Valet.
Joueur.

BIBLIOTHÈQUE DES THÉATRES;

Compoſée de plus de 530 Tragédies, Comédies, Drames, Comédies-Lyriques, Comédies-Ballets, Paſtorales, Opéras-Comiques, Pièces à Vaudevilles, Divertiſſemens, Parodies, Tragi-Comédies, Parades, tant anciennes que nouvelles.

RECUEIL AUSSI UTILE QU'AGRÉABLE,

On y a joint les Anecdotes concernant toutes les Pièces qui ont été jouées tant à Paris qu'en Province; les noms de tous les Auteurs, Poëtes ou Muſiciens, qui ont travaillé pour tous nos Théâtres, des Acteurs ou Actrices célèbres qui ont joués à tous nos Spectacles, avec un Jugement de leurs Ouvrages & de leurs talens.

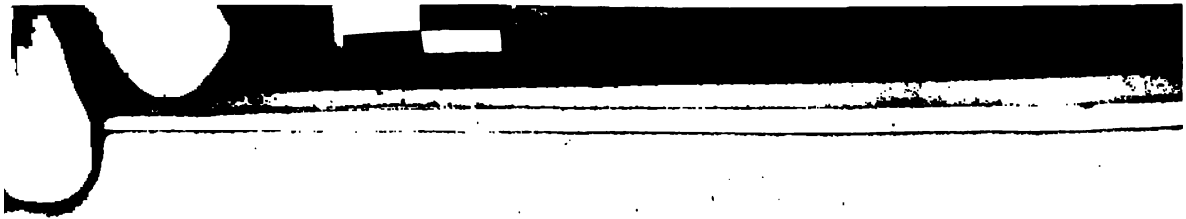
Lettre J.

TOME XXVI.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

1784.



LE

JEUNE HOMME A L'ÉPREUVE,

COMÉDIE

En cinq Actes, en Prose;

DE M. NERICAULT DESTOUCHES,

de l'Académie Françoise.

NOUVELLE ÉDITION.

Le prix est de 30 sols.

A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint Benoit, au Temple du Goût.

M. DCC. LXV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILÈGE.

ACTEURS.

GÉRONTE.

LISIMON, ancien & intime ami de Géronte.

LÉANDRE, fils de Géronte.

ISABELLE.

LISETTE, Femme-de-chambre d'Iſabelle.

PASQUIN, Valet-de-chambre de Léandre.

DORIMON, ami de Léandre.

LA FLEUR, Laquais de Léandre.

UN PORTEUR.

La Scène eſt chez Géronte.

Dépôt de Rob. Kemp
5-7 38

LE JEUNE HOMME A L'ÉPREUVE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

GÉRONTE, PASQUIN.

PASQUIN.

OUI, Monsieur, je vous le répete ; le plus sûr moyen de rendre votre fils plus sage, c'est de le marier au plutôt.

GÉRONTE.

Plongé dans le libertinage, accablé de dettes, & décrié par-tout, où trouveroit-il une femme ? Est-il une personne assez hardie pour oser se charger de lui ?

PASQUIN.

Le fardeau ne ſeroit pas ſi déſagréable.

GÉRONTE.

Je ferois conſcience de donner mon fils à miſérable créature du monde, quand même i roit eſpérer de moi la fortune la plus brillante

PASQUIN.

Vous êtes furieuſement en colere contre m

GÉRONTE.

Ai-je tort, à ton avis? Ce qui me fâche l c'eſt que ſa conduite le rend indigne d'épou fille charmante que je lui deſtinois, & qui, mérite, ſa douceur & ſa vertu, l'auroit re plus heureux de tous les hommes.

PASQUIN.

C'eſt Iſabelle, apparemment, que vous l tiniez? Je la reconnois à ce portrait.

GÉRONTE.

Elle-même. Je l'aime & l'eſtime trop po ſon malheur. Le miſérable! Je ne veux plus Qu'il ſe garde bien de ſe préſenter devant

PASQUIN.

Mais, après tout, Monſieur, pourquoi t Monſieur votre fils eſt-il fait autrement q part des gens de ſon âge?

GÉRONTE.

Et c'eſt parce qu'il leur reſſemble, c fléau de mes vieux jours.

PASQUIN.

Vous prenez trop à cœur de légeres e

GÉRONTE.

De légeres eſcapades! Un traître qu

PASQUIN.

Bon! Qui vous ruine! Laiſſez-mo votre coffre-fort & dans vos porte- trouverai de bonnes reſſources pour m

GÉRONTE.

Tu ſerois bien attrapé! Tu ne trouverois que des ſacs vuides dans mon coffre, & que de vieilles poëſies dans mon porte-feuille.

PASQUIN.

Des poëſies! Si c'eſt-là le reſte de votre fortune, vous êtes ruiné; j'en tombe d'accord. Mais, Monſieur, mettez la main ſur la conſcience; eſt-ce que vous n'avez point d'eſpeces mieux ſonnantes?

GÉRONTE.

Non. Je me ſuis abîmé pour mon fils: je l'ai fait élever comme un prince; ce qui ma coûté d'énormes dépenſes: &, depuis ſix ans qu'il eſt dans le grand monde, au lieu d'y faire valoir cette éducation brillante, il n'y a cherché que ce qui la rend inutile. Il ſait tout ce qu'il devroit ignorer, & il a oublié tout ce qu'il devroit ſavoir.

PASQUIN.

Vouliez-vous qu'il fût ſage au milieu des fous? Il a ſuivi la mode; eſt-ce une ſi grande faute? S'il ne ſe ſouvient plus des leçons de ſes maîtres, il pratique celles de ſes camarades avec une aiſance & une grace merveilleuſe.

GÉRONTE.

Paſſe, qu'il ſoit ignorant; mais devoit-il donner dans le vice?

PASQUIN.

Monſieur, c'eſt le bon air. Tout jeune homme qui paroît ſage, eſt un franc ridicule.

GÉRONTE.

Voilà donc votre morale, Monſieur Paſquin?

PASQUIN.

Non pas; mais c'eſt la ſienne.

GÉRONTE.

Et tu vois où cette morale l'a conduit; il n'a plus ni bien, ni crédit, ni ſanté.

PASQUIN.

Oh! pour de la ſanté, il en a encore plus qu'il n'en faut pour achever de manger ce qui vous reſte.

GÉRONTE.

Si ce qui lui reſte de ſanté ne ſuffit que pour cela, je te le garantis bien près de ſa fin.

PASQUIN.

Vous voulez qu'on vous croye ruiné, & vous faites bien: mais, pour moi, je n'en crois rien; je vous en avertis.

GÉRONTE.

Tu verras, coquin, tu verras ſi je paierai déſormais ſes dettes. Depuis que je lui ai défendu de me voir, il s'eſt aviſé quelquefois de m'écrire; mais je ne ſerai plus la dupe de ſes lettres. Elles me touchoient; je le remettois en fonds: dès qu'il y étoit, il ne m'écrivoit plus; & ſouvent j'étois des mois entiers ſans avoir ni vent ni nouvelles de lui.

PASQUIN.

C'eſt qu'il avoit des affaires. Un jeune homme a de l'argent, eſt furieuſement occupé.

GÉRONTE.

Oui, c'eſt du tems & de l'argent bien employ Mais, déſormais, qu'il s'occupe comme il vou je l'abandonne à ſa perverſité.

PASQUIN.

Perverſité! Ah! Monſieur, ménagez un pe termes. Peut-on qualifier ainſi des fougues de neſſe? Car ce n'eſt que cela, tout au plus.

GÉRONTE.

Tais-toi. Tu as beau faire l'orateur; je qu'il m'en coûte, & à quoi m'en tenir.

PASQUIN.

Un peu de ſang-froid, je vous en prie. encore deux ou trois petits mots.

GÉRONTE.

Que va me dire ce coquin ?

PASQUIN.

Coquin tant qu'il vous plaira ; mais je vous parle raiſon. Ne faut il pas que jeuneſſe ſe paſſe ? Étiez-vous un Caton à l'âge de votre fils ?

GÉRONTE.

Il ne s'agit point de ce que j'étois ; il s'agit de ce qu'il eſt.

PASQUIN.

Hé bien ! il eſt libertin ; ne l'avez-vous pas été ?

GÉRONTE.

Non, impudent. Tout jeune & tout vif que j'étois autrefois, je ne ſongeois qu'à gagner du bien.

PASQUIN.

Et il ne ſonge qu'à le dépenſer ; cela eſt bien plus noble.

GÉRONTE.

En un mot comme en cent, qu'il ne compte plus ſur moi.

PASQUIN.

Bon ! bon ! Tenez, tout mécontent que vous êtes de lui, je gage que vous l'idolâtrez encore.

GÉRONTE.

Non, je le hais... Oh ! je le hais !... Tu ris, miſérable ?

PASQUIN.

Vraiment oui. Je fais ce que c'eſt que la haine d'un pere comme vous, pour un fils auſſi aimable que le vôtre.

GÉRONTE.

Au fond, il a du bon ; n'eſt-il pas vrai ?

PASQUIN.

C'eſt le meilleur cœur du monde ; ſa tendreſſe pour vous eſt inconcevable.

GÉRONTE.

Je l'ai toujours dit ; mais Liſimon n'en veut rien croire, & ne me permet plus, depuis quelque tems, d'écouter la tendreſſe paternelle.

PASQUIN.

Votre ami eſt un tyran impitoyable.

GÉRONTE.

Oui, mais un tyran bien utile : je me ſuis toujours bien trouvé de ſes avis. Écoute, Paſquin, je voudrois bien te rendre ma confiance, mais tu m'as trompé ſouvent !

PASQUIN.

Jamais, quand vous m'avez bien payé.

GÉRONTE.

Fripon !

PASQUIN.

Fripon ? Je vous découvre mon caractere ; n'eſt-ce pas le procédé d'un honnête homme ?

GÉRONTE.

Eſt-ce être honnête homme, que de prendre d deux côtés ?

PASQUIN.

Si je prends de Monſieur votre fils, c'eſt pou rapporter ce que vous me dites de lui ; ſi je pr de vous, c'eſt pour vous rapporter ce qu'il fait récit que je lui fais de vos diſcours, doit le ger ; l'hiſtoire que je vous fais de ſes folies fournit les moyens d'y mettre ordre. Ainſi, côté comme du vôtre, l'argent que je tire eſ gent bien gagné. Tubieu ! j'ai la conſcience licate que vous ne penſez.

GÉRONTE.

Mais, la, de bonne foi, mon garçon, je te prie ; dans quelles diſpoſitions eſt m ſentement ?

PASQUIN.

Si je ne me trompe, il commence à ſe reconnoître; il ſe laſſe d'être toujours harcelé par ſes créanciers & par ſes maitreſſes.

GÉRONTE.

Effectivement, depuis trois ou quatre jours je m'apperçois qu'il ne ſort point d'ici. D'où vient ce changement?

PASQUIN.

C'eſt qu'il aime ſa liberté.

GÉRONTE.

Eſt-ce l'aimer, que de ne point ſortir?

PASQUIN.

Vraiment oui, quand on craint de ne pouvoir rentrer.

GÉRONTE.

Eh! qui l'en empêcheroit?

PASQUIN.

D'honnêtes Meſſieurs qui l'attendent à la porte, & qui le ſupplieroient gracieuſement d'aller coucher au For-l'Évêque; ils prendroient même la peine de l'y conduire.

GÉRONTE.

Comment, morbleu! s'eſt-il fait quelque mauvaiſe affaire?

PASQUIN.

Oui, Monſieur, il a de cruels ennemis.

GÉRONTE.

Ah! je tremble. Et qui ſont-ils?

PASQUIN.

D'anciens amis de Monſieur votre fils, ils ſont devenus ſes perſécuteurs.

GÉRONTE.

Sais-tu leurs noms?

PASQUIN.

Si je les ſais! comme le mien. Le premier s'ap-

pelle Monſieur Courtaut ; le ſecond, Monſieur Doré ; le troiſieme, Monſieur Croquet ; & le quatrieme, Monſieur Tiſon.

GÉRONTE.

Quels diables de gens ſont-ce là ? Mon fils étoit leur ami ?

PASQUIN.

Intime. L'un lui fourniſſoit du drap ; l'autre, des galons d'or ; celui-ci lui faiſoit de beaux habits ; celui-là lui donnoit de grands repas. Voyez l'inconſtance des hommes ! Ils ſe ſont laſſés de lui faire des politeſſes qui ne produiſoient aucun retour ; & ils veulent le faire enfermer, pour le punir de ſon ingratitude.

GÉRONTE.

Ah ! j'entends. Il a quatre ſentences par corps.

PASQUIN.

C'eſt la vérité.

GÉRONTE.

Et doit-il beaucoup à ces Meſſieurs-là ?

PASQUIN.

Bon ! preſque rien. Pour une bagatelle vous les appaiſerez.

GÉRONTE.

Mais, encore, à quoi cela ſe monte-t-il ?

PASQUIN.

A douze ou quinze mille francs, tout au plus.

GÉRONTE.

Comment, bourreau ! tu appelles cela une bagatelle ?

PASQUIN.

Oui, c'en eſt une pour un homme comme vous.

GÉRONTE.

Ote-toi de mes yeux, coquin ; ſinon, je te traiterai comme tu le mérites.

PASQUIN.

Vous me chaſſez impoliment : mais ſi jamais

avez beſoin de moi, il vous en coûtera cher, ſur ma parole.

GÉRONTE, *levant ſa canne.*

Reviens, reviens, que je te diſe deux mots.

PASQUIN.

Je vous baiſe les mains.

SCENE II.

LISIMON, GÉRONTE.

GÉRONTE.

QUINZE mille francs, une bagatelle! Le ſcélérat! Ah! c'eſt vous, mon cher ami! Hé bien! où en ſommes-nous?

LISIMON, *lui préſentant des papiers.*

Je vous apporte douze quittances. Comme je me ſuis démené vivement, vous en êtes quitte pour vingt mille francs, cette fois-ci.

GÉRONTE.

Patience.

LISIMON.

Je vous ai ſauvé plus de deux mille écus. J'ai parlé ferme, j'ai menacé, tonné, foudroyé; & la peur de tout perdre a réduit les gens à ſe contenter de juſtice & de raiſon.

GÉRONTE.

Que ne vous dois-je point? Et quels ſupplices ne dois-je point à mon traître de fils?

LISIMON.

Laiſſez-lui toujours croire qu'il eſt ſurchargé de dettes, & que vous n'êtes ni en état ni en volonté de les payer, & je vous jure qu'il ſera puni ſuffiſamment. Je ſais qu'il eſt très-mortifié de s'être attiré votre diſgrace, & qu'au milieu de ſes débauches &

de ſes diſſipations, cauſées par les mauvaiſes compagnies qu'il a fréquentées, il a conſervé le cœur d'un honnête homme, & même d'un bon fils.

GÉRONTE, *pleurant.*

D'un bon fils!

LISIMON.

Oui, mon ami. Quelques-uns de ſes amis, dignes de foi, m'ont aſſuré qu'il gémit ſincerement de vous cauſer tant de chagrin, & qu'il meurt de peur que vous ne ſoyez informé de ſes déſordres, & de toutes les dettes dont il ſe croit accablé : il cherche ſous-main les moyens d'appaiſer les plus preſſantes ; &, l'autre jour, il m'amena trois de ſes créanciers, me priant à genoux de les ſatisfaire.

GÉRONTE, *attendri.*

A genoux! Le pauvre enfant! Il me fait pitié.

LISIMON.

Je les payai de votre argent, feignant que j'avançois le mien, & l'obligeant à m'en faire ſon billet : ſe voici que je vous remets. Vous jugez bien que je lui ai promis de ne vous en rien dire ; mais je l'ai vigoureuſement chapitré.

GÉRONTE.

Peut-être un peu trop.

LISIMON.

Moins encore que je ne devois. Si je l'en crois, i va faire merveille.

GÉRONTE.

Plût au ciel qu'il pût ſe rendre digne enfin d'épouſer la fille de notre défunt bienfaiteur!

LISIMON.

C'eſt ce que je ſouhaite auſſi vivement que vou &, à vous dire le vrai, je n'en déſeſpere pas.

GÉRONTE.

Il faut donc nous hâter de le tirer de peine.

LISIMON.

Comment ?

GÉRONTE.

En l'informant que j'ai payé toutes ſes dettes.

LISIMON.

Ah ! gardez-vous-en bien ; il n'eſt pas encore tems de le mettre à ſon aiſe. Toutes les fois qu'il vient me voir, je lui dis que vous êtes ruiné de fond en comble, que c'eſt lui qui en eſt l'unique cauſe, & que, ſans moi, vous ſuccomberiez.

GÉRONTE.

Que vous répond-il, dites-moi ?

LISIMON.

Il pleure, il ſe déſole, il eſt prêt à ſe tuer.

GÉRONTE, *attendri.*

Peut-on avoir un meilleur enfant ? Allons, je m'en vais le trouver.

LISIMON.

Pour quoi faire ?

GÉRONTE.

Pour lui dire qu'il eſt quitte, & que je lui pardonne.

LISIMON.

La belle manœuvre que vous voulez faire ! Ce ſeroit un jeune homme bien corrigé !

GÉRONTE.

Vous avez raiſon, je ſuis un ſot. Il faut me contraindre, je le ſens bien ; mais je ſouffre plus que lui. Vous ne ſavez pas tout.

LISIMON.

Peut-être.

GÉRONTE.

Savez-vous que ce pauvre enfant eſt actuellement en priſon chez moi ? Cela vous fait rire ?

LISIMON.

Oui, je ris ; c'eſt un tour de ma façon.

GÉRONTE.

De votre façon ?

LISIMON.

Sans doute, & je m'en applaudis. Ayant fû par ſon Valet-de-chambre qu'il devoit douze mille francs, tant à ſon tailleur qu'à deux marchands, & au traiteur de la rue voiſine, j'ai fait venir chez moi ces quatre créanciers; &, après avoir déſenflé leurs parties, je leur ai diſtribué neuf mille cinq cents livres, qu'ils ont acceptées en me remettant ces mémoires bien & duement quitrancés : mais je leur ai fait promettre de ne point déclarer qu'ils étoient payés, & de faire dire myſtérieuſement à Léandre, que chacun d'eux venoit d'obtenir contre lui une ſentence par corps, & qu'ils le faiſoient inveſtir par une troupe d'archers, pour le faire conduire en priſon. De mon côté, j'en ai averti Paſquin, qui le croit comme ſon Maître ; & j'ai le plaiſir de voir que mon ſtratagême a réuſſi, & que la peur d'être arrêté retient ici notre jeune homme : cette peur ſalutaire lui inſpirera de ſérieuſes réflexions, & nous procurera le loiſir, pendant que nous le tenons, de le faire un peu rentrer en lui-même. Que dites-vous de mon expédient ?

GÉRONTE.

Il eſt bien imaginé ; mais il eſt bien cruel.

LISIMON.

Et moins cruel qu'il n'eſt néceſſaire. Le voic voyez comme il eſt triſte !

GÉRONTE.

Cela me fend le cœur : mais je veux vous ſecc der le mieux qu'il me ſera poſſible.

LISIMON.

Soyez ferme & ſévere.

GÉRONTE.

Vous allez voir.

SCENE III.

LÉANDRE, LISIMON, GÉRONTE.

GÉRONTE.

AH! vous voilà, Monsieur! Vous êtes bien hardi de vous présenter devant moi! Ne vous l'ai-je pas défendu? Que cela ne vous arrive plus.

LÉANDRE.

Non, Monsieur, je vous le promets. Je cherchois ici Pasquin, & je ne croyois pas vous y trouver.

GÉRONTE.

En un mot, je ne veux plus vous voir. (*Bas à Lisimon.*) Ah! mon ami, je n'en puis plus!

LISIMON, *bas à Géronte.*

Sortez au plus vite.

LÉANDRE.

Cela suffit, mon pere.

GÉRONTE.

Mon pere! Ne m'appellez plus ainsi; car, enfin, voyez-vous, mon cher fils?... Je suis dans une fureur!... J'espere pourtant... Non, je n'espere plus rien... Vous êtes un indigne... un... Adieu, mon enfant; tâchez d'être plus sage, je vous en prie, ou, par la morbleu!... (*Bas à Lisimon.*) Je sors, car je ne me possede pas.

SCENE IV.

LÉANDRE, LISIMON.

LÉANDRE.

QUE veut-il donc dire? Voilà des discours & des tons qui ne sont gueres suivis.

LISIMON.

Ne sentez-vous pas que vous le mettez au désespoir, & que la cervelle lui tourne?

LÉANDRE.

Il prend donc les choses bien à cœur?

LISIMON.

A-t-il tort, je vous prie? Il vient d'apprendre encore de belles choses de vous!

LÉANDRE.

Par hazard, auriez-vous parlé?

LISIMON.

Est-il besoin que je lui parle, pour qu'il soit instruit de vos folies!

LÉANDRE, *vivement.*

De mes folies!

LISIMON.

Ne vous échauffez point. Je pourrois qualifier plus durement vos actions; mais je veux bien encore ménager les termes.

LÉANDRE.

Et vous faites bien; car je n'aime pas les expressions trop fortes.

LISIMON.

Ni moi, les airs trop vifs: ils ne m'imposent pas, vous le savez.

LÉANDRE.

Ils ne vous imposent pas, Monsieur? Passons là

deſſus. Il eſt un âge où l'on peut tout dire ; mais vous parlez un peu trop en vieillard.

LISIMON.

Et vous, un peu trop en jeune homme.

LÉANDRE.

Vous me traitâtes l'autre jour comme un négre.

LISIMON.

Comme vous le méritiez.

LÉANDRE.

Fort bien! Comme je le méritois! Je m'en ſouviendrai.

LISIMON.

Souvenez-vous plutôt de ce que je fis pour vous. L'avez-vous oublié? Hé bien! paiera vos dettes qui pourra, mon cher Monſieur : déſormais je renverrai vos créanciers à votre pere.

LÉANDRE.

Ah! n'en faites rien, je vous prie ; vous me mettriez au déſeſpoir.

LISIMON.

Eh! pourquoi? Vous êtes ſi réſolu, ſi mal-endurant! Qu'a-t-on à craindre, quand on eſt de votre humeur? Au ton que vous prenez avec moi, je prévois que vous manquerez bientôt de reſpect à votre pere.

LÉANDRE.

Moi? Je me paſſerois plutôt mon épée au travers du corps.

LISIMON.

Eh! qu'avez-vous à ménager? Le pauvre homme n'a plus rien : vous mériteriez qu'il vous déshéritât : mais vous n'y perdriez pas de quoi vous défrayer une ſemaine.

LÉANDRE.

Une ſemaine!

LISIMON.

Tout au plus. Sans moi qui le ſoutiens, il mourroit de faim.

LÉANDRE.

Cela n'eſt pas poſſible.

LISIMON.

Voulez-vous calculer avec moi toutes les dépenſes qu'il a faites pour vous, depuis neuf ou dix ans, ſeulement?

LÉANDRE.

Oh! je ne ſais pas compter.

LISIMON.

Non; vous ne ſavez que dépenſer.

LÉANDRE.

Il mourroit de faim ſans vous! Ah! qu'entends-je! Eh! que ferai-je donc déſormais?

LISIMON.

Ce que vous pourrez. Vous vivrez d'induſtrie, comme tant d'autres qui, comme vous, ont mangé leur blé en herbe.

LÉANDRE.

Moi, vivre d'induſtrie! Moi, faire des baſſeſſes! Morbleu! Quand je ne pourrai plus ſubſiſter honnêtement, je ſaurai mettre fin à ma miſere, je vous en réponds.

LISIMON.

Et de quelle façon, je vous prie?

LÉANDRE.

De la façon des honnêtes gens qui ſont réduit la derniere extrémité.

LISIMON.

Expliquez-vous.

LÉANDRE.

Point d'explication; les effets parleront. Vous verrez, morbleu! vous verrez ſi je ſuis homme vivre d'induſtrie.

LISIMON.

Ce terme vous choque furieuſement !

LÉANDRE.

Un cœur fait comme le mien frémit à la ſeule idée de cette reſſource. Mais je ne ſuis pas encore ſi dénué que vous l'imaginez : je dois beaucoup, j'en demeure d'accord : mais il m'eſt dû conſidérablement : &, ſi j'oſois ſortir...

LISIMON.

Qui vous en empêche ?

LÉANDRE.

Plus de queſtions, s'il vous plaît. J'ai mes raiſons pour garder la maiſon.

LISIMON.

Eſt-ce que vous faites une retraite chez vous ?

LÉANDRE.

Oui, morbleu !

LISIMON.

Un peu forcée, peut-être ?

LÉANDRE.

Forcée ou non forcée, ce n'eſt pas votre affaire.

LISIMON.

Ah ! je vois que vous êtes dégoûté du monde ; cela eſt édifiant.

LÉANDRE, *vivement.*

Savez-vous que vous ne m'édifiez pas, moi ?

LISIMON.

Oh ! vous vous fâchez ! Adieu. Il faut que je paſſe chez mon tailleur. Ce diable de Croquet me manque toujours de parole.

LÉANDRE.

Monſieur Croquet eſt votre tailleur ?

LISIMON.

Vraiment oui : je crois qu'il eſt auſſi le vôtre. N'avez-vous rien à lui mander ?

LÉANDRE.

Dites-lui, de ma part, que c'eſt un fripon.

LISIMON.

Oh! il y a long-tems qu'il fait cela. Je m'en vais auſſi lever un habit, pour votre pere, chez un honnête Marchand qui s'appelle Monſieur Courtaut: le connoiſſez-vous?

LÉANDRE.

Eh! oui, morbleu! je le connois. Autre fripon.

LISIMON.

Ne pourriez-vous point m'enſeigner où demeure un certain Monſieur Doré, Marchand de galons d'or? J'en veux prendre chez lui pour mon neveu.

LÉANDRE.

Prenez garde qu'il ne vous trompe au poids.

LISIMON.

Oh! il ne ſe joue pas à gens de mon âge; il ne trompe que des jeunes gens de famille qui achetent fort cher ſes galons à crédit, pour les revendre à bon marché. Vous n'ignorez pas cette manœuvre; c'eſt une reſſource dans les beſoins urgens, n'eſt-il pas vrai?

LÉANDRE.

Vous êtes un malin diable, Monſieur Liſimon!

LISIMON, *regardant ſa montre.*

Oh! oh! Voilà l'heure préciſément où je ſuis attendu chez Monſieur Tiſon: on m'y donne un repas magnifique, avec cinq ou ſix de mes bons amis. Celui qui nous régale ne paiera pas comptant, à la vérité; mais Monſieur Tiſon eſt très-galant homme; il vous conſidere beaucoup, à ce qu'il m'a dit: lui ferai-je vos complimens?

LÉANDRE.

Aſſurez-le, de ma part, que je l'étranglerai la premiere fois que j'aurai l'honneur de le voir.

LISIMON.

Vous êtes donc brouillés ? J'en ſuis fâché. Serviteur.

SCENE V.

LÉANDRE, *ſeul.*

JE reſpecte un ancien & fidele ami ; ſans cela, je n'aurois pas ſupporté ſi long-tems ſes reproches & ſes railleries. Le barbare ! Il eſt au fait de mes affaires, je le vois bien, & ne manquera pas d'en informer mon pere, qui perdra l'eſprit tout-à-fait. Et quels reproches n'aurai-je point à me faire moi-même ? Je n'y puis penſer ſans frémir. Eſt-il homme ſous le ciel plus à plaindre que moi ? J'aime mon pere, & je le fais périr ! Et pourquoi ? Pour avoir couru la carriere de mille fous que je mépriſe, & cherché des plaiſirs que je croyois raviſſans, qui n'ont jamais approché de l'idée que je m'en étois faite, & qui me coûtent mon repos, ma fortune & ma liberté. Ce qui me déſeſpere, c'eſt que je ne pourrai jamais ſortir du labyrinthe où je me ſuis jetté par mon imprudence. J'ai trouvé vingt femmes qui me perſécutent ; je ſuis indigne de la ſeule perſonne que j'aime : & j'ai tant de créanciers qui aboient après moi, que je ne puis faire un pas ſans en rencontrer. Que va devenir mon pere ? Que deviendrai-je après lui ? La vie ne peut être pour moi qu'un fardeau inſupportable. Je n'ai plus de reſſource que dans mon déſeſpoir, & il faut que je périſſe de ma propre main.

SCENE VI.

DORIMON, LÉANDRE.

DORIMON, *entrant bruſquement en chantant.*

BON jour, mon ami.

LÉANDRE.

Bon jour.

DORIMON.

Je crois que je vais te faire un grand plaiſir.

LÉANDRE.

Cela n'eſt pas facile. De quoi s'agit-il?

DORIMON.

De la plus jolie partie qui ſe puiſſe faire. Clarice m'a propoſé, par un billet, de lui donner à dîner à ta petite maiſon. Tu ſais ce que cela veut dire?

LÉANDRE.

Rien n'eſt plus clair: mais ma petite maiſon eſt ſaiſie, auſſi-bien que mon carroſſe & mes chevaux.

DORIMON.

Je t'en offre autant; mais tout cela ne m'embarraſſe point. Nous irons au Bois-de-Boulogne dans un carroſſe de remiſe que j'ai pris. Comme je n'aime point le tête-à-tête, j'ai prié Clarice d'amener avec elle ſa jolie couſine, avec qui tu ſerois la partie quarrée.

LÉANDRE, *d'un air chagrin.*

Très-obligé.

DORIMON.

Ma propoſition lui a paru divine. Les deux Beau-

tés nous attendent à ta porte. *Preſto, preſto*, mon ami ; il n'y a pas un moment à perdre. Sortons au plus vîte. Quand il eſt queſtion de ſe réjouir, les momens ſont précieux.

LÉANDRE.

Tu ne pouvois prendre plus mal ton tems pour une partie ſi joyeuſe : je ne ſaurois ſortir d'aujourd'hui.

DORIMON, *le tirant par la main.*

Oh! parbleu, tu ſortiras. Quelle miſere eſt-ce là? Allons, marche à moi.

LÉANDRE, *retirant ſa main bruſquement.*

Cela eſt inutile ; je ne bougerai pas.

DORIMON, *le tiraillant.*

Palſanbleu, tu viendras.

LÉANDRE, *vivement.*

Palſanbleu, je n'en ferai rien.

DORIMON.

Eh! que veux-tu que je faſſe de ces deux créatures?

LÉANDRE.

Tout ce que tu pourras. Mais je ne ſuis pas d'humeur à les promener, & encore moins à les régaler.

DORIMON.

Comment, ventrebleu! tu veux que je les renvoye? Eh! qui paiera le carroſſe?

LÉANDRE.

Eh! parbleu, ce ſera toi, je penſe.

DORIMON.

Moi? Je perdis hier cent louis ; je n'ai pas le premier ſou.

LÉANDRE.

Ni moi non plus.

DORIMON.

Nous voilà bien.

LÉANDRE.

Pourquoi t'engages-tu dans une partie, ſi tu n'as point d'argent?

DORIMON.

C'eſt que j'ai compté ſur le tien.

LÉANDRE.

Tu me fais plus d'honneur que je n'en mérite. Jamais je n'ai été ſi miſérable.

DORIMON.

Qu'importe? Nous ferons des billets. Tu as encore du crédit?

LÉANDRE.

Pas le moindre. Mes créanciers me perſécutent.

DORIMON.

Tes créanciers! Plaiſans marauds! Il faut aſſommer le premier qui te vexera.

LÉANDRE.

Belle façon de payer ſes dettes!

DORIMON.

Voilà comme je paye les miennes.

LÉANDRE.

Auſſi, t'es-tu fait une belle réputation!

DORIMON.

Réputation! Chimere. Je m'en moque, & je vais mon train.

LÉANDRE.

J'ai fait long-tems comme toi, mon ami; mais mes reſſources ſont épuiſées: il t'arrivera bientôt ce qui m'arrive. Mes créanciers ſe ſont laſſés de mes manieres; ils ont pris ſecrettement leurs ſûretés: actuellement

actuellement j'ai ſur ma tête quatre ſentences par corps; il y a vingt archers autour d'ici, qui me guettent jour & nuit pour m'enlever.

DORIMON.

Ce n'eſt que cela qui t'embarraſſe?

LÉANDRE.

N'en eſt-ce pas aſſez?

DORIMON.

Bagatelle. Suis-moi, mon ami; nous couperons le nez à ces fripons-là, pour nous mettre en goût. Peut-on entamer une partie plus joliment?

LÉANDRE.

Beau tapage que nous ferions ſous les fenêtres de mon pere! Je me garderai bien de lui donner ce nouveau déboire; il n'a que trop lieu de me déteſter: le déſeſpoir où je l'ai mis lui tourne la tête.

DORIMON.

Tant mieux pour toi, mon ami. S'il tombe en démence, tu le feras interdire, & tu ſeras libre.

LÉANDRE.

Va te promener. Ces diſcours ne ſont plus de ſaiſon pour moi. Plaiſante-moi tant que tu voudras; mais point de mauvais propos ſur mon pere.

DORIMON.

Oh! tu en es là déjà! Te voilà blaſé, mon pauvre ami; tu n'es plus bon à rien. Va, je renonce à ta ſociété, de peur de me laiſſer corrompre.

LÉANDRE.

Et moi, je renonce à la tienne qui m'a corrompu.

DORIMON, *d'un air mépriſant.*

La peſte ſoit du fat!

LÉANDRE, *enfonçant ſon chapeau.*

Du fat! Écoute, mon ami, je ſuis de mauvaiſe humeur; je t'en avertis. Trève d'expreſſions familie-

res. Je te déclare, puiſque tu le prends ſur ce ton-là, que je ne veux plus voir, ni toi, ni tes pareils.

DORIMON, *enfonçant auſſi ſon chapeau.*

Nous nous verrons pourtant.

LÉANDRE.

Oui-dà, une fois encore; &, parbleu, ce ſera tout-à-l'heure, en dépit des archers. Sors, je marche ſur tes pas. Les Belles jugeront des coups.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LÉANDRE, PASQUIN.

LÉANDRE.

TE voilà bien ſurpris!

PASQUIN.

Eh! qui ne le ſeroit pas? Affronter les archers, pour vous aller battre contre un de vos meilleurs amis! Ce qu'il y a de plus fâcheux dans cette aventure, c'eſt qu'il eſt allé ſe faire panſer chez un Chirurgien du voiſinage.

LÉANDRE.

Je ſuis fâché d'avoir eu cette affaire; mais on m'a pouſſé à bout.

PASQUIN.

Si votre pere vient à le ſavoir?

LÉANDRE.

Sur les yeux de ta tête, garde-toi de lui en rien dire.

PASQUIN.

Je réponds de ma langue, mais non pas de celle des autres.

LÉANDRE.

Il en ſera ce qu'il pourra. Si on t'en parle, nie hardiment.

PASQUIN.

Je n'y manquerai pas. Mais craignez-vous, dites-moi, qu'on ne vienne vous aſſaillir ici?

LÉANDRE.

Pourquoi me fais-tu cette queſtion?

PASQUIN.

Parce que je vous ai ſurpris chargeant vos piſtolets. Quel diable de deſſein roule dans votre tête?

LÉANDRE.

De brûler la cervelle d'un certain mortel qui ne mérite plus de vivre.

PASQUIN.

Et qui, s'il vous plaît?

LÉANDRE.

Tu le ſauras en tems & lieu. Quand j'aurai fait certains arrangemens, j'exécuterai mon deſſein.

PASQUIN.

Voilà un petit deſſein fort récréatif pour ceux qui ont l'honneur de vous approcher! Si, par hazard, (car enfin, que ſait-on?) vous alliez me juger indigne de vivre, je vous prierois très-humblement de me corriger, mais non pas d'un coup de piſtolet: pour quelques coups d'étrivieres, patience; j'en ai reçu quelquefois, & je n'en ſuis pas mort.

LÉANDRE.

Raſſure-toi, Paſquin; ceci ne te regarde point, je t'en donne ma parole d'honneur.

PASQUIN.

Vous avez donc quelque rendez-vous nocturne?

LÉANDRE.

J'en ai plus d'un, mais je n'y penſe plus; &, quand je ſerois libre, je ne ſortirois pas.

PASQUIN.

Oh! oh! vous avez pris vacances! Ma foi, c'eſt bien fait. On ne peut pas toujours juger. Mais, que de pauvres plaideuſes vont ſe plaindre de ce que vous ne donnez plus audience!

LÉANDRE.

Oh! trève de raillerie ; je ne ſuis plus en train de rire.

PASQUIN.

Vraiment, c'eſt ce qu'elles diront. Vous êtes comme ces oiſeaux libertins, qui ne chantent plus dès qu'ils ſont en cage.

LÉANDRE.

Je te ferai chanter, toi, ſi tu n'y prends garde. Je te défends de dire un ſeul mot. Laiſſe-moi rêver.

PASQUIN.

Oh! tant qu'il vous plaira. Jettez-vous dans ce fauteuil, & moi, dans celui-ci; nous rêverons à qui rêvera le mieux.

LÉANDRE, *rêvant à part.*

Ah! charmante Iſabelle!...

PASQUIN, *rêvant à part.*

Ah! divine Liſette!...

LÉANDRE, *à part.*

Que ne ſuis-je digne de vous? Je ne périrois pas: vous m'attacheriez à la vie, malgré mon déſeſpoir.

PASQUIN, *à part.*

Que ton minois eſt raviſſant! Que tu es digne de me plaire! Que je ſuis digne de te charmer!

LÉANDRE, *à part.*

Mon cœur eſt tout à vous, & vous l'ignorez. Je ne regretterai que vous, & ma mort ne vous touchera point; c'eſt le plus grand de mes malheurs.

PASQUIN, *à part.*

Quand tu ſeras ma femme, que je t'aimerai! Que je te careſſerai! Que je te... (*Haut.*) Qu'avez-vous, Monſieur? Vous vous agitez furieuſement.

LÉANDRE.

Je me déſeſpere.

PASQUIN.

Et moi, je m'amuſe.

LÉANDRE, *ſe levant bruſquement, dit à part.*

Non, je ne veux point mourir, ſans prendre congé d'elle.

PASQUIN.

Où allez-vous donc?

LÉANDRE.

Je ne ſais... Je voudrois... Je crains... Paſquin, cours à l'appartement d'Iſabelle; dis-lui que je brûle d'envie de lui parler.

PASQUIN.

Vous m'étonnez! Que lui voulez-vous? Songez que c'eſt une honnête fille : vous ne ſaurez que lui dire.

LÉANDRE.

Il eſt vrai. N'importe. Elle a ſur moi tant d'empire.... Je n'ai jamais aimé qu'Iſabelle; &, ce qui va mettre le comble à ta ſurpriſe, ſa vertu me charme encore plus que ſa beauté.

PASQUIN.

Sa vertu! Je ſuis émerveillé. La vertu vous charme! C'eſt donc pour la ſéduire, que vous l'aimez?

LÉANDRE.

Plutôt périr mille fois, que d'attenter ſur elle! Ah! pourquoi me ſuis-je apperçu trop tard que la vertu ſeule eſt digne de nous captiver?

PASQUIN.

Pourquoi trop tard?

LÉANDRE.

C'eſt que je ne puis me flatter de me réconcilier avec elle, & que, quand je vivrois encore un ſiècle, je ſerois indigne de lui offrir mes vœux. Quel affreux ſujet de déſeſpoir! Non, je ne me pardonnerai jamais de m'être rendu ſi odieux & ſi mépriſable; mais je m'en punirai : &, ſans quelques raiſons qui me retiennent encore, je me ſerois déjà fait juſtice.

PASQUIN.

Vous avez des vapeurs bien noires ! Après tout, pourquoi vous déſeſpérer ? Êtes-vous le ſeul homme qui ait fait des ſottiſes ? Tout s'efface à force de tems. Vous vous croyez indigne d'Iſabelle ? Peut-être penſe-t-elle autrement. Vous ne ſeriez pas le premier libertin qui ſeroit aimé d'une honnête fille.

LÉANDRE.

Iſabelle doit me haïr & me mépriſer, j'en ſuis ſûr.

PASQUIN.

Pour moi, j'aime Liſette ; je ne ſais ſi c'eſt pour ſa vertu, car je ne l'ai pas éprouvée : mais je ſuis ſûr qu'elle m'aimera. Ah ! je la vois avec ſa Maitreſſe.

SCENE II.

ISABELLE, LISETTE, LÉANDRE, PASQUIN.

LISETTE.

QUoi ! c'eſt ſérieuſement que vous avez pris cette étrange réſolution ?

ISABELLE.

En puis-je prendre une autre ? Dois-je manquer, Liſette, une occaſion ſi favorable ?

LISETTE.

Je crois qu'on nous écoute.

ISABELLE.

Eh ! vraiment oui. Quoi ! Monſieur, vous êtes à la maiſon ? Eh ! qu'y faites-vous ?

LÉANDRE.

Ce que j'y fais, Mademoiſelle ? C'eſt que.... (*A Paſquin.*) La queſtion m'embarraſſe.

PASQUIN.

Elle eſt un peu maligne. Bon jour, belle Liſette.

LISETTE.

Ah! votre très-humble ſervante. Vous voilà tous deux bien déſœuvrés!

PASQUIN.

Pour moi, je ne le ſuis point, ma chere; je m'occupe à vous regarder.

LISETTE.

Vraiment, j'en ſuis bien-aiſe.

PASQUIN.

Et à vous aimer, qui plus eſt.

LISETTE.

Diantre! Ce ſont bien des affaires.

LÉANDRE, *à Iſabelle.*

Peut-on, ſans indiſcrétion, Mademoiſelle, vous demander de quelle réſolution vous parliez?

ISABELLE.

D'aller toucher deux mille écus que feu ma tante me lègue par ſon teſtament.

LÉANDRE.

Je ne vois rien d'étrange dans cette réſolution.

LISETTE.

Non; mais c'eſt l'emploi des deux mille écus qui vous étonnera.

PASQUIN, *bas à Léandre.*

Voudroit-elle vous en faire un préſent? Cela vous viendroit fort à propos.

LÉANDRE, *bas à Paſquin.*

Tais-toi. Elle eſt trop ſage pour une avance ſi ridicule.

PASQUIN, *bas à Léandre.*

Continuez toujours de queſtionner; cela ne gâtera rien.

LÉANDRE, *à Iſabelle qui veut ſortir.*

Quoi! vous ſortez?

ISABELLE.

Oui. Je n'ai pas de tems à perdre ; l'affaire eſt preſſante : le Notaire m'attend.

LÉANDRE.

Mais encore deux mots.

ISABELLE.

Que voulez-vous me dire ?

PASQUIN.

Qu'il vous trouve charmante.

ISABELLE, *en ſouriant.*

Charmante !

LISETTE, *à Paſquin.*

Eſt-ce lui qui te l'a dit ?

PASQUIN.

Tout-à-l'heure, encore.

LISETTE.

Il pouvoit bien prendre la peine de le dire lui-même.

ISABELLE.

Il me le jureroit cent fois, que je ne le croirois pas.

LÉANDRE.

Point de préjugés ; les apparences ſont ſouvent trompeuſes : &, quelquefois, ce qu'on croit le moins, ſe trouve le plus véritable.

ISABELLE.

Cela peut être ; mais rien n'eſt plus rare.

LÉANDRE.

Oſerois-je vous demander une grace ?

ISABELLE.

De quoi s'agit-il, Monſieur ?

LÉANDRE.

De me faire celle de me confier quel eſt donc l'uſage étonnant que vous voulez faire de la ſucceſſion de votre tante.

ISABELLE.

Vous ſavez que c'eſt l'unique bien que j'aye au monde, puiſque mon pere, le plus ancien ami du vôtre, eſt mort abſolument ruiné par la perte d'un procès, & par d'autres déſaſtres auxquels il n'a pu ſurvivre; en ſorte qu'il m'a laiſſée jeune, orpheline, & ſans nulle reſſource. Hélas! ſans votre pere, que ſerois-je devenue? Sa maiſon eſt, depuis trois ans, le ſeul aſyle qui me reſte: j'y ſuis comme ſa propre fille; mais je ne veux point abuſer plus long-tems de ſa générolité. Ma tante me laiſſe deux mille écus; c'eſt ma dot: je vais en faire un emploi qui me convient, & qui remplira tous mes beſoins.

LÉANDRE.

Ils ſont donc bien bornés?

ISABELLE.

Autant qu'ils doivent l'être. Mes conventions ſont déjà faites.

PASQUIN.

Conventions matrimoniales?

LISETTE.

Non; conventuelles.

ISABELLE.

On me reçoit pour ma ſucceſſion; & je vais profiter de cet avantage avec plus de joie qu'on ne quitte le couvent pour entrer dans le plus beau monde.

PASQUIN.

Et toi, Liſette?

LISETTE.

Je m'enferme avec ma Maîtreſſe. On me prend par-deſſus le marché.

PASQUIN.

Je m'en vais donc me faire hermite. Je ne pourrai plus ſouffrir le monde dès que je ne t'y trouverai plus.

LISETTE.

Comment donc, Monſieur Paſquin! je ne vous croyois pas ſi tendre.

PASQUIN.

Ah! Monſieur, faut-il que deux ſi jolies filles renoncent à leur vocation?

LÉANDRE.

C'eſt ce que je ne ſouffrirai point, tant que je reſpirerai.

PASQUIN.

Morbleu, ni moi non plus.

ISABELLE.

Cela ſera, cependant.

LISETTE.

Je vous en réponds.

LÉANDRE, *à Iſabelle.*

Qui peut vous forcer à prendre ce parti-là ſi bruſquement?

ISABELLE.

Pouvez-vous l'ignorer, Monſieur, vous qui en êtes la cauſe?

LÉANDRE.

J'en ſuis la cauſe, moi?

ISABELLE.

Vous-même, & vous ſeul.

LÉANDRE.

Qu'oſez-vous me dire?

ISABELLE.

La vérité. N'eſt-ce pas vous, Monſieur, qui avez ruiné Monſieur votre pere?

LÉANDRE.

Qui vous a dit cela?

ISABELLE.

C'eſt lui: il s'en plaint tous les jours, à toute heure, à tout moment, & ce matin même encore, en ma préſence, il en gémiſſoit, & verſoit des larmes

qui m'ont pénétrée de la plus vive douleur. Il y a trois ans que je lui ſuis à charge. De quel poids ne lui ſerois-je pas déſormais! Ne ſuis-je pas trop heureuſe qu'une tante me laiſſe, par ſa mort, le moyen de m'aſſurer une retraite qui le délivre de moi? Et ne ſerois-je pas indigne du ſecours que le ciel m'envoie, ſi je manquois d'en faire l'uſage que mon triſte ſort me preſcrit?

LÉANDRE.

Ah! vous ne dites que trop vrai. Adieu, charmante Iſabelle; je ne vous regretterai pas long-tems.

ISABELLE, *d'un air piqué.*

Oh! je vous crois.

LISETTE.

Le beau compliment! Voilà un adieu bien tendre!

LÉANDRE.

Plus tendre que tu ne crois, Liſette.

PASQUIN, *d'un air attendri, à Liſette.*

Eſt-ce qu'on regrette les gens quand on eſt mort?

LISETTE.

Comment! tu crois que ton Maître en mourra?

PASQUIN.

Et moi auſſi, je t'en avertis, ſi tu ſuis ta Maîtreſſe.

LISETTE.

Mademoiſelle, ceci mérite attention.

ISABELLE.

Eh! ne vois-tu pas qu'ils ſe moquent tous deux? La vie que Monſieur a menée juſqu'ici, nous permet-elle de le croire capable de mourir d'amour? Que tu es ſimple, d'écouter de pareils diſcours!

LÉANDRE, *d'un ton très-vif.*

Morbleu, Mademoiſelle, ne me pouſſez pas à bout. Si je ne ſais pas bien vous exprimer mon amour, je ſuis homme à vous en donner des preuves évidentes, en m'immolant à vos genoux: je n'y ai que trop de diſpoſition.

PASQUIN, *à Liſette.*

Je n'y ſuis pas ſi diſpoſé que lui ; mais il ne faudroit pas trop m'en défier, non.

LISETTE, *à Iſabelle.*

Ils me font trembler.

ISABELLE, *levant les épaules.*

Peut-on être ſi ſotte ?

LÉANDRE, *mettant la main ſur la garde de ſon épée.*

Hé bien ! cruelle, puiſqu'il faut vous convaincre...

ISABELLE, *l'arrêtant.*

Ah ! Léandre, que faites-vous ?

PASQUIN, *imitant ſon Maître.*

Dépêche-toi, Liſette.

LISETTE.

Oh ! pour toi, rien ne preſſe.

PASQUIN.

Ma foi, tu as raiſon. Il ſera tems de me tuer, quand tu ſeras au couvent ; mais, alors, point de quartier.

LÉANDRE, *à Iſabelle, d'un ton furieux.*

Avouez-moi tout-à-l'heure, que vous croyez que je vous aime.

ISABELLE.

Hé bien ! oui, je le crois.

LÉANDRE.

Que je vous adore.

ISABELLE, *d'un ton ému.*

Tout ce que vous voudrez.

LÉANDRE.

Et que je mourrai de regret de vous avoir perdu, ſi je ne ſuis pas mort avant votre retraite.

ISABELLE.

Avant ma retraite !

LÉANDRE.

Oui, Mademoiſelle. Ayez cette opinion-là de moi, & je mourrai content.

ISABELLE.

Vous m'étonnez, je vous l'avoue ; & je n'avois nullement lieu de m'attendre à de pareilles inſtances de votre part : mais elles ont un air de vérité qui me frappe, & dont je ne puis me défendre de vous ſavoir gré.

LÉANDRE

Vous me raviſſez. Joignez à cette grace, celle de me promettre que vous n'entrerez au couvent qu'après que j'aurai diſpoſé de moi.

ISABELLE.

O ciel ! que voulez-vous dire ?

LÉANDRE.

Selon les apparences, vous le ſaurez bientôt. Aſſurez mon pere du déſeſpoir où je ſuis d'avoir ſi barbarement abuſé de ſes bontés. Me promettez-vous ce que je demande ? Je vous en conjure les larmes aux yeux. Encore une fois, adieu, divine Iſabelle.

ISABELLE.

Oui, je vous promets... Sortons, Liſette ; cet homme m'épouvante : j'ai le cœur ſaiſi.

SCENE III.

LÉANDRE, PASQUIN.

PASQUIN.

SAVEZ-VOUS bien, mon très-honoré Maître, que vous tenez des diſcours qui ne ſont pas trop ſages ? Vous prenez un air tragique qui fait peur à tout le monde, & à moi tout le premier. Souffrez que je vous faſſe une petite queſtion, & promettez-moi que vous ne vous en fâcherez pas.

LÉANDRE.

Je te le promets.

PASQUIN.

Eſt-ce que vous devenez fou, ſauf correction?

LÉANDRE, *en ſoupirant.*

Malheureux que je ſuis! Souviens-toi de ce qu'elle m'a dit de mon pere. Je ne mérite plus de vivre.

PASQUIN, *le careſſant.*

Mon cher petit Maitre!

LÉANDRE.

Conſole-toi; je me ſouviens de tes bons ſervices.

PASQUIN, *pleurant.*

Que diantre voulez-vous dire? Oubliez-les, & vivez. Allez-vous faire votre teſtament?

LÉANDRE, *d'un ton ſévere.*

Oh! ne m'attendris point. Je te défends de t'affliger; ſinon, tu t'en trouveras mal; je t'en avertis.

PASQUIN, *à part.*

La peſte! (*Haut.*) Oh! Monſieur, je ne m'afflige point; je meurs d'envie de rire.

LÉANDRE, *d'un ton furieux.*

De rire, ſcélérat!... Tu ris de mon malheur!

PASQUIN.

Eh! non, Monſieur; je ne ris ni ne pleure.

LÉANDRE.

Voilà comme je te veux. Tiens, prends cette lettre.

PASQUIN, *d'un air empreſſé.*

Oui, Monſieur.

LÉANDRE.

Porte-la tout-à-l'heure à ce Monſieur Salomon, à ce Juif, à cet Arabe qui demeure ici-près.

PASQUIN.

Cela vaut fait.

LÉANDRE.

Et ne manque pas de m'apporter la réponſe. S'il re-

fuſe ce que je lui demande, mets-toi en fureur contre lui; tonne, menace, éclate : &, pour l'effrayer encore plus, fais-lui craindre les plus terribles effets de ma colere & de mon déſeſpoir.

PASQUIN.

Laiſſez-moi faire; il va voir beau jeu!

LÉANDRE.

J'attends ton retour, pour te donner une autre commiſſion.

PASQUIN.

Peut-on demander ce que c'eſt?

LÉANDRE.

Je veux que tu prennes tous mes habits, pour les vendre le plutôt qu'il ſera poſſible, & m'apporter l'argent que tu en pourras tirer.

PASQUIN, *pleurant.*

Monſieur...

LÉANDRE, *le voulant frapper.*

Ah! tu pleures, maraud!

PASQUIN.

Moi? Si j'oſois, je ſerois gai; mais je ſuis neutre. Je vais exécuter vos ordres.

LÉANDRE.

Et moi, t'attendre dans mon appartement; car mon pere pourroit venir dans ce ſallon: & il m'a défendu ſi abſolument de paroître devant lui...

PASQUIN.

Voici Liſimon.

LÉANDRE, *en ſortant.*

Je le crains encore plus que mon pere.

SCENE IV.

LISIMON, PASQUIN.

LISIMON.

QU'AS-TU, Paſquin? Tu me parois bien agité.

PASQUIN.

Ma foi, Monſieur, on le ſeroit à moins. Je crois que l'eſprit de mon pauvre Maître eſt tombé en ſyncope.

LISIMON.

Que veux-tu dire?

PASQUIN.

Ce que je veux dire? Il lui prend des accès qui me font trembler; & je crains que la bile noire qui bouillonne dans ſes veines, ne lui faſſe faire quelque mauvais coup.

LISIMON.

Sur qui?

PASQUIN.

Sur lui-même. Savez-vous, Monſieur, que je le ſoupçonne d'avoir le deſſein de ſe brûler la cervelle?

LISIMON, *d'un air goguenard.*

Diable!

PASQUIN.

Je l'ai ſurpris tantôt qui chargeoit ſes piſtolets, & qui eſſayoit ſa poſture devant un miroir. Il a le cerveau fêlé, ſur ma parole.

LISIMON, *en ſouriant.*

Tout de bon?

PASQUIN.

Oui, tout de bon; & il pourroit bien achever de le caſſer.

LISIMON, *d'un ton railleur.*

Cela eſt épouvantable!

PASQUIN.

Ah! vous raillez! Je ne badine pas, moi, je vous le signifie.

LISIMON, *en riant.*

Effectivement, tu prends un ton si pathétique, qu'il s'en faut peu que tu ne m'effrayes. Ton Maitre t'a fait un beau rôle, & tu le joues très-naturellement.

PASQUIN.

Comment l'entendez-vous?

LISIMON.

Précisément comme il faut l'entendre.

PASQUIN.

Vous croyez être bien fin.

LISIMON.

Assez pour ne pas donner dans tes panneaux : je te connois pour un homme qui sait les tendre subtilement. Si j'étois assez sot pour te croire, j'irois communiquer ma peur à Géronte, qui ne manqueroit pas de faire quelque folie pour achever de gâter son fils. A d'autres, mon ami, à d'autres; tu ne me vendras pas tes coquilles.

PASQUIN.

Si j'étois un peu plus en humeur de rire, je rirois bien de votre prétendue subtilité; mais, morbleu, le fait est trop sérieux pour perdre le tems à badiner. Pensez-vous que, s'il ne se croyoit pas sur le point de mourir, il feroit vendre sa garde-robe? Vous allez voir, dans un moment, la preuve de ce que je vous dis; car, moi qui vous parle, moi, je suis chargé de cette commission, que j'exécuterai dès que j'aurai rendu cette lettre, & que j'en aurai rapporté la réponse.

LISIMON.

Tu veux bien me la confier?

PASQUIN.

Volontiers; aussi-bien n'est-elle point cachetée.

Je ſuis curieux de ſavoir ce qu'elle contient, car je n'ai pas eu le tems de la lire.

LISIMON.

Tu vas le ſavoir, ſi tu ne le ſais pas.

PASQUIN.

Si tu ne le ſais pas! Je ſuis donc un menteur?

LISIMON.

Je ne dirai pas cela crûment. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'aſſez ſouvent tu ſais ſubſtituer à la vérité, des faits que tu imagines ſelon le beſoin.

PASQUIN.

Et vous, Monſieur, à force de raiſonnemens, vous craignez ſi mal-à-propos d'être dupé, que vous êtes la dupe de vous-même.

LISIMON.

Cela peut être. Liſons la lettre de ton Maître au ſieur Salomon. Oh! oh! l'adreſſe eſt originale.

(*Il lit.*)

A MONSIEUR, MONSIEUR, SALOMON, *Doyen des Uſuriers.*

Voilà un beau titre qu'il donne à ce voiſin!

(*Continuant de lire.*)

Vieux coquin...

PASQUIN.

C'eſt débuter magnifiquement!

LISIMON, *lit.*

Si tu ne remets pas, à l'ouverture de cette lettre, au porteur qui te la rendra de ma part, les diamans que je t'ai donnés en gage pour cent louis-d'or, dont je n'ai jamais touché que cent piſtoles, je te jure, en foi d'homme d'honneur, que je t'aſſommerai la premiere fois que j'aurai le malheur de te voir. Tu ſais que je ne manque jamais à ma parole; fais ſur cela de promptes réflexions: &, ſi tu ne conclus pas comme je le deſire, fais ton teſtament. Au ſurplus, vieux coquin, exécrable uſurier, bourreau des jeunes gens, je te promets de te payer les

cent louis que tu m'as excroqués, dès que j'aurai de l'argent comptant ; & tu peux garder la préſente pour ta ſûreté. LÉANDRE.

PASQUIN.

Belle piece à garder !

LISIMON.

Effectivement, mon cher Paſquin, voilà un ſtyle qui ne peut être ſorti d'un cerveau bien timbré.

PASQUIN.

Vous voyez préſentement ſi je badine.

LISIMON.

Franchement, je commence à te croire.

PASQUIN.

Monſieur, en vérité, vous avez bien de la bonté.

LISIMON.

Pardonne-moi mes défiances paſſées ; tu ſais que tu m'as affiné quelquefois.

PASQUIN.

Comme vous vous piquez d'être fin, je faiſois aſſaut d'eſprit avec vous. Mais, une bonne fois, donnez-moi votre confiance ; & je veux être le plus grand maraud qui reſpire, ſi je ne me comporte pas avec vous de la meilleure foi du monde.

LISIMON.

Me le promets-tu ?

PASQUIN.

Oui, par ma foi. Fiez-vous à moi ; j'aimerois mieux mourir que d'en abuſer.

LISIMON.

Voilà qui eſt fait ; agiſſons de concert. Au fond, il ne s'agit ici que de ſauver ton Maître de l'affreux précipice où il s'eſt jetté ; mais de l'en tirer par degrés, & ſans conſulter ſon pere, dont l'aveugle tendreſſe acheveroit de le corrompre. Veux-tu m'aider dans ce louable deſſein ?

PASQUIN.

De tout mon cœur. Vous ſavez que je ne ſuis pas mal-adroit.

LISIMON.

Quand tu veux, tu es impayable.

PASQUIN.

Hé bien! je vous livre tout ce que je vaux.

LISIMON.

J'y compte. Commençons par l'affaire des diamans: je t'avertis qu'il ſeroit dangereux pour toi de porter la lettre qui les réclame ſi cavalierement.

PASQUIN.

Je le ſens bien.

LISIMON.

Je me charge, moi, de cette commiſſion.

PASQUIN.

Ma foi, vous m'obligez. Je n'aime pas les affaires qui menent au Châtelet.

LISIMON.

Je vais payer l'uſurier, retirer les diamans, & te les remettre pour les porter à ton Maître, à qui tu feras d'autant mieux ta cour, qu'il faut que tu te donnes tout le mérite de les avoir recouvrés: tu lui feras un récit pathétique de ce grand & pénible exploit.

PASQUIN.

Ah! je vous en réponds qu'il ſera bien aſſaiſonné.

LISIMON.

Tu ne ſaurois trop te faire valoir en cette occaſion.

PASQUIN.

Laiſſez faire à Marc-Antoine.

LISIMON.

Car il eſt néceſſaire & même eſſentiel qu'il ignore, au moins pendant quelque tems, les efforts qu'on veut bien faire encore pour le ſauver. Je ſuis ſûr que tu aimes trop ton Maître pour nous trahir.

PASQUIN.

Vous avez raiſon, je l'aime plus que moi-même; & ce ſeroit le trahir, que de vous tromper.

LISIMON.

Voilà parler en homme d'eſprit, & en honnête homme. Tu m'inſpires de la confiance.

PASQUIN.

Vous me connoîtrez à l'uſer.

LISIMON.

Au revoir. Je m'en vais [illegible]z Monſieur Salomon.

SCENE V.

PASQUIN, *ſeul.*

IL faut que je ſois le meilleur cœur du monde, puiſque je renonce à duper cet homme-là: je m'en faiſois un point-d'honneur, po[illegible]me venger de ſes défiances, & lui faire ſentir la [illegible]périorité de mon génie; mais, en cette occaſio[illegible]i, je veux le ſervir de bonne-foi, & ſacrifier mes talens & ma gloire à l'intérêt de mon cher Maître. A l'égard de ſon pere, c'eſt une autre affaire; & je me réſerve, au moins, le pouvoir de le vexer pour mes menus-plaiſirs. Voici le bon-homme tout à propos.

SCENE VI.

GÉRONTE, PASQUIN.

GÉRONTE.

HÉ bien! Paſquin, que fait mon fils?

PASQUIN.

Des folies.

GÉRONTE.

Dans ma maiſon ?

PASQUIN.

Où eſt-ce qu'on n'en fait pas ?

GÉRONTE.

Ma foi, je n'en ſais rien. Mais, quelles ſont donc ici les folies de mon fils ?

PASQUIN.

Le récit en ſeroit trop long. Je me borne à vous annoncer la plus grande & la plus nouvelle ; elle ſurpaſſe toutes les autres ; elle vous épouvantera.

GÉRONTE.

Bon Dieu ! Qu'eſt-ce donc ?

PASQUIN.

Il eſt amoureux.

GÉRONTE.

Peſte ſoit du faquin ! Je croyois tout perdu. Va, je connois mon fils ; il n'eſt pas capable d'aimer.

PASQUIN.

Et moi, je vous dis qu'il aime à la rage.

GÉRONTE.

Eh ! qui donc ?

PASQUIN.

Celle avec qui vous ſouhaitez de le marier.

GÉRONTE.

Iſabelle ?

PASQUIN.

Juſtement.

GÉRONTE.

Je n'en crois rien.

PASQUIN.

Cela eſt pourtant auſſi vrai qu'il eſt vrai que j'aime Liſette. Ne le croyez-vous pas ?

GÉRONTE.

Que m'importe ?

PASQUIN.

Tenez, la voici. Demandez-lui s'il n'eſt pas vrai que Léandre eſt amoureux d'Iſabelle.

SCENE VII.

LISETTE, GÉRONTE, PASQUIN.

LISETTE, *faiſant une profonde révérence.*

MONSIEUR, votre très-humble ſervante.

GÉRONTE.

Ah! c'eſt donc toi, Liſette?

LISETTE.

Moi-même, ſi je ne me trompe.

GÉRONTE.

Où eſt ta Maitreſſe?

LISETTE.

Elle eſt dans ſon cabinet, occupée à ſerrer de l'argent.

GÉRONTE.

De l'argent!

LISETTE.

Oui, Monſieur. Elle vient de toucher ſix mille francs de votre Notaire, qui a bien voulu les apporter ici: il nous a dit le plus poliment du monde, qu'il nous trouvoit toutes deux fort jolies, & qu'il ſe faiſoit un plaiſir de nous expédier promptement; il eſt entré juſtement chez nous comme nous ſortions pour aller chez lui. En vérité, c'eſt un Notaire bien galant!

GÉRONTE.

Je le remercierai de ſa politeſſe. Mais, dis-moi, mon enfant, pour changer de propos, eſt-il vrai que mon fils eſt amoureux d'Iſabelle?

LISETTE.

LISETTE.

Voilà Monſieur Paſquin qui ſait mieux que moi ce qui en peut être.

PASQUIN.

Vous avez entendu comme moi, Mademoiſelle, ce que mon Maître a dit à votre Maitreſſe.

LISETTE.

Monſieur, j'ai pris cela pour une fantaiſie, ou pour une galanterie tout au plus.

PASQUIN.

Mademoiſelle, je vous prie de croire que mon Maître n'eſt ni galant, ni fantaſque : ſa déclaration étoit pure & ſimple, & la mienne auſſi, je vous aſſure.

LISETTE, *faiſant la révérence à Paſquin.*

Cela plaît à dire à Monſieur.

PASQUIN, *lui faiſant une révérence.*

Et il faut que Mademoiſelle ſe plaiſe à l'entendre.

LISETTE, *vivement.*

Mais, Monſieur...

PASQUIN, *du même ton.*

Mais, Mademoiſelle...

GÉRONTE, *impatienté.*

Monſieur, Mademoiſelle; Mademoiſelle & Monſieur... Voyez les beaux complimens! Croyez-vous que je n'aie d'autre affaire que d'entendre vos impertinences?

PASQUIN.

Ah! ah! Monſieur, Mademoiſelle Liſette n'en dit jamais.

LISETTE.

Ni Monſieur Paſquin non plus, je vous en réponds.

GÉRONTE.

Encore? Morbleu, plus de verbiages; venons au fait. Répondez, peronnelle.

PASQUIN, *d'un air indigné.*

Peronnelle!

GÉRONTE.

Te tairas-tu, faquin?

LISETTE, *du même air.*

Faquin!

GÉRONTE.

Corbleu, je donnerai vingt ſoufflets au premier de vous deux qui parlera ſans que je l'interroge. (*A Liſette.*) Mon fils a-t-il fait une déclaration d'amour à ta Maitreſſe?

LISETTE.

En forme.

PASQUIN.

Oui, Monſieur, *formaliter*, comme dit le latin.

GÉRONTE.

Si tu parles ou latin, ou françois, je te romprai les bras.

PASQUIN.

Parlez, Mademoiſelle; mon tour viendra, s'il plait à Dieu.

GÉRONTE, *à Liſette.*

Réponds préciſément, & ſur-tout en peu de mots. Que dit ta Maitreſſe de cette déclaration?

LISETTE.

Rien.

GÉRONTE.

Eſt-ce qu'elle ne t'a pas confié ſes ſentimens?

LISETTE.

Non.

GÉRONTE.

Eſt-ce la premiere déclaration qu'il lui a faite?

LISETTE.

Oui.

GÉRONTE.

Dis-tu bien vrai?

LISETTE.

Oh!

GÉRONTE.

Rien. Non. Oui. Oh! Ne ſais-tu répondre que par monoſyllabes?

LISETTE.

Voilà comme je réponds quand je crains d'ennuyer.

PASQUIN, *riant ſous ſon chapeau.*

Ma Liſette vaut ſon peſant d'or.

GÉRONTE, *à Paſquin.*

Que dis-tu?

PASQUIN.

Rien.

GÉRONTE.

Je crois que tu plaiſantes?

PASQUIN.

Non.

GÉRONTE.

Te ſouviens-tu de ce que je t'ai promis?

PASQUIN.

Oui.

GÉRONTE

Ne t'aviſe pas de rire mal-à-propos.

PASQUIN.

Oh!

GÉRONTE, *lui lâchant un ſoufflet qu'il eſquive.*

Ah! tu es le ſinge de Liſette!

PASQUIN, *parlant de loin.*

Je ne ſuis pas un ſinge, Monſieur; &, grace au ciel, j'ai le talent d'être original.

GÉRONTE.

Hé bien! Monſieur l'original, parle-moi ſérieuſement, ou je t'aſſomme. Que penſes-tu de la déclaration que ton Maître a faite? Puis-je compter qu'il ſoit vraiment amoureux? Parle ſans badiner; mais plus de monoſyllabes, je te le ſignifie.

PASQUIN, *lentement.*

Monſieur, puiſqu'il faut donc parler... cathégoririquement, je vous dirai qu'après avoir mûrement peſé, balancé, conſidéré la cruelle diſpoſition... de Monſieur votre fils... mon très-honoré Maitre...

GÉRONTE.

Et avance donc, bourreau. J'aimerois mieux tes monoſyllabes, que tes paroles empeſées.

PASQUIN.

Comme vous haïſſez la brièveté, j'ai cru qu'une doſe de circonlocutions...

GÉRONTE.

Que n'ai-je un bâton ſous la main?

PASQUIN, *parlant de loin.*

Ah! un bâton! Avant qu'il ſoit peu, vous me ferez réparation; je vous le prédis.

GÉRONTE, *courant après lui.*

Réparation! Attends-moi, maraud, attends-moi.

SCENE VIII.

GÉRONTE, LISETTE.

GÉRONTE.

CE ſcélérat m'a mis hors d'haleine.

LISETTE.

Reprenez-la doucement. Soufflez tout à votre aiſe, je ne ſuis point preſſée.

GÉRONTE.

Vas-tu recommencer?

LISETTE.

Ne craignez rien. Vous m'avez miſe de mauvaiſe humeur.

GÉRONTE.

Pour avoir voulu roſſer ce fripon-là?

LISETTE.

Sans doute.

GÉRONTE.

Prends garde de m'impatienter auſſi ; je te donnerois ton congé.

LISETTE.

Qu'eſt-ce que cela me feroit ? Je m'en vais au couvent, & pour toute ma vie.

GÉRONTE.

Hum ! pour un parti ſi ſérieux, tu as l'œil bien égrillard !

LISETTE.

Mon œil a beau dire, il faut faire une fin.

GÉRONTE.

D'accord ; mais ce n'eſt pas-là la fin qu'il deſire, ou ta mine eſt bien trompeuſe.

LISETTE.

Au pis aller, nous nous conſolerons mutuellement, ma Maitreſſe & moi.

GÉRONTE.

Comment ! Eſt-ce que ta Maitreſſe prend le même parti ?

LISETTE.

Oui, par néceſſité ; & moi, par compagnie : nous venons de toucher ſa dot, & ſes bijoux fourniront la mienne.

GÉRONTE.

Je n'entends point cela. J'ai d'autres deſſeins en tête ; & je prétends qu'Iſabelle, par reconnoiſſance, m'aide à retirer mon fils de ſes déſordres.

LISETTE.

C'eſt une tâche bien difficile.

GÉRONTE.

Très-facile, au contraire, s'il eſt vraiment amoureux d'elle.

LISETTE.

On le diroit; car il a voulu ſe tuer pour l'en convaincre.

GÉRONTE.

Se tuer! Tout de bon?

LISETTE.

Si ce n'eſt pas tout de bon, il eſt grand comédien; car il nous a fait grand'peur.

GÉRONTE.

Oh! pour faux, il ne l'eſt point, j'en ſuis ſûr.

LISETTE.

Oh bien! prenez donc garde à lui; car il nous a fait entendre aſſez clairement qu'il n'avoit pas encore vingt-quatre heures à vivre.

GÉRONTE.

Je ſuis mort! Que la peſte étouffe Liſimon! C'eſt lui qui m'empêche de me livrer à mes ſentimens: il me déſeſpere avec ſa chienne de prudence. Vous verrez qu'il ſera cauſe que je perdrai mon fils; un fils que j'aime à la fureur, & à qui je n'oſerois le témoigner, de peur de déplaire à ce vieux fou. Allons, je m'en vais trouver ce pauvre garçon, & faire tout ce qu'il voudra.

LISETTE.

Je ne ſuis qu'une jeune fille; mais, ſi j'étois dans le cas où vous êtes, je me conduirois plus ſagement. Vous, qui paſſez pour un grand eſprit...

GÉRONTE.

Eh bien?

LISETTE.

Oh! je n'oſe achever; mais vous comprenez bien ce que je veux dire?

GÉRONTE.

Tu veux dire que je n'ai pas le ſens commun [illegible] net, je te le permets.

LISETTE.

Ma foi, vous l'avez deviné.

GÉRONTE.

Tu as raiſon; la tendreſſe paternelle m'aveugle.

LISETTE.

Voulez-vous vous fier à moi? Je vous tirerai d'affaire ſans vous commettre.

GÉRONTE.

Et par quel moyen?

LISETTE.

Par le moyen de ma Maitreſſe; c'eſt moi qui la gouverne.

GÉRONTE.

Tant pis.

LISETTE.

Dites tant mieux. Je veux qu'elle force Léandre à devenir raiſonnable: l'Amour produira ce miracle.

GÉRONTE.

Il ſera nouveau.

LISETTE.

Il n'en ſera pas moins réel, je vous en réponds. Laiſſez-moi conduire la barque, vous la verrez arriver à bon port.

GÉRONTE.

Ta tête eſt bien jeune pour gouverner celle des autres.

LISETTE.

Une tête comme la mienne, ſecondée par l'Amour, vaut mieux que cent têtes comme la vôtre. Je vais mettre les fers au feu, ne craignez plus rien.

GÉRONTE.

Hé bien! ſi tu réuſſis, je te promets une dot.

LISETTE.

Et où la prendrez-vous? On dit que vous êtes ruiné.

GÉRONTE.

Ne te mets pas en peine. Entre nous, (mais ſois diſcrette,) je ſuis encore aſſez riche, mon enfant, pour faire ta petite fortune.

LISETTE.

Pas ſi petite, s'il vous plaît.

GÉRONTE.

Tu ſeras contente. Mais, dis-moi, crois-tu qu'Iſabelle ait du penchant pour mon fils?

LISETTE.

Je n'en ſais rien encore: mais, que cela ſoit ou non, comptez que la reconnoiſſance peut tout ſur ſon cœur, & qu'il n'eſt pas néceſſaire que l'amour s'en mêle.

GÉRONTE.

Tu réveilles mes eſpérances, ma chere Liſette. Je veux encore me contraindre à l'égard de mon fils, juſqu'à ce que j'apprenne le ſuccès de ton projet.

LISETTE.

Vous en aurez bientôt des nouvelles: ſi elles ſont bonnes, ſouvenez-vous de ma dot.

GÉRONTE.

Pour le couvent?

LISETTE.

Suppoſez un peu de mariage, cela ne gâtera rien.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PASQUIN, *ſeul.*

MORBLEU ! qu'eſt-il devenu ? Je ne le trouve ni dans ſon appartement, ni dans aucun coin de la maiſon. Auroit-il pu riſquer une ſeconde ſortie ? Ah ! mon cher Maître, où vous chercherai-je ? N'êtes-vous point au For-l'Evêque ?

SCENE II.

LÉANDRE, PASQUIN.

LÉANDRE, *entrant bruſquement.*

PAS encore, comme tu vois.

PASQUIN.

En robe-de-chambre ! Eh ! d'où diable ſortez-vous ?

LÉANDRE.

De mon cabinet, où j'étois enfermé. Que ne frappois-tu ?

PASQUIN.

Je vous croyois échappé, car vous ne vous enfermez jamais. Eh ! que faiſiez-vous tout ſeul ?

LÉANDRE.

Mes dernieres diſpoſitions.

PASQUIN.

Quelle folie !

LÉANDRE.

Cela fait, j'ai rempli mes malles ; j'y ai tout mis, comme tu vois.

PASQUIN.

Comment! vous ne vous êtes pas déshabillé pour vous mettre à votre aise?

LÉANDRE.

Non: je me suis mis ainsi par nécessité.

PASQUIN.

Ah! que dites-vous? L'habit que vous portiez ce matin, vous l'avez aussi fourré dans vos malles?

LÉANDRE.

Comme je n'en aurai plus besoin...

PASQUIN.

Bon! bon!

LÉANDRE.

Il est entré dans le marché que j'ai fait.

PASQUIN.

Vos habits sont déjà vendus?

LÉANDRE.

Affaire consommée. Pendant que tu étois dehors, j'ai trouvé l'occasion de m'en défaire, & j'en ai profité sur le champ.

PASQUIN.

Avez-vous livré vos malles?

LÉANDRE.

Pas encore ; mais on doit venir les prendre à l'instant.

PASQUIN.

Fort bien. Eh! qui est votre acheteur?

LÉANDRE.

Ma foi, j'ai oublié son nom. C'est la Fleur qui m'a procuré cette occasion.

PASQUIN.

Qui? Ce faquin que vous avez pris à votre service malgré moi? Ce gibier de potence? Ce fils d

gent dont le pere eſt mort aux galeres ? Vous confiez vos habits à ce maraud-là ?

LÉANDRE.

Ce n'eſt pas à lui que je les vends ; c'eſt à ſon couſin, qui eſt un très-honnête homme, à ce qu'il m'aſſure.

PASQUIN

Ah! Monſieur, ſoyez ſûr qu'il n'eſt pas poſſible que le couſin de la Fleur ſoit un honnête homme.

LÉANDRE.

Tais-toi. Tu te déchaînes contre la Fleur, parce que tu es jaloux de ſon marché.

PASQUIN.

Ma foi, mon cher patron, dupe vous avez été, dupe vous êtes, & dupe vous ſerez.

LÉANDRE.

Tais-toi, te dis-je ; tu ſais que je n'aime pas les complimens.

PASQUIN.

Mais, du moins, permettez que je vous demande pourquoi vous vous dépouillez tout-à-fait ?

LÉANDRE.

Pour me punir de mes folies, & faire argent de tout. Je veux convaincre mon pere, que, quoiqu'on m'ait gâté l'eſprit, on n'a pas pu gâter mon cœur.

PASQUIN.

J'approuve ce deſſein ; mais vous n'êtes plus obligé de l'exécuter. Il vous rentre un effet conſidérable.

LÉANDRE.

As-tu porté ma lettre à ce vieux Juif ?

PASQUIN.

En doutez-vous ?

LÉANDRE.

Comme je ſuis en malheur, & que tu ne me parlois point de cette affaire, je la croyois manquée, ou différée de quelques jours.

PASQUIN.

Manquée, dites-vous ? Jamais affaire n'a mieux réuſſi.

LÉANDRE.

Tout de bon ?

PASQUIN.

Vous allez voir.

LÉANDRE.

Si j'étois capable de ſentir de la joie, j'en ſerois tranſporté : mais, de quelque chagrin que je me ſente accablé, je brûle de ſavoir comment la choſe s'eſt paſſée ; fais-m'en le récit bien circonſtancié.

PASQUIN, *à part.*

Allons, mon imagination, faites merveilles.

LÉANDRE.

Peins-moi bien la contenance de mon cher Salomon, à la lecture de mon épitre.

PASQUIN.

Il ſe ſouviendra de nous, ſur ma parole.

LÉANDRE.

Oh ! je te crois. Hé bien ?

PASQUIN.

D'abord, je ſuis entré dans ſon bureau d'un air furibond, comme vous me voyez préſentement.

LÉANDRE.

C'étoit fort bien débuter. Après ?

PASQUIN.

Mon air l'a fait pâlir : car, dès que j'ai les yeux en feu, on ne peut ſoutenir mes regards.

LÉANDRE.

Je ne te croyois pas ſi terrible.

PASQUIN.

C'eſt que je me modere devant vous.

LÉANDRE.

Tu ne fais pas mal. Pourſuis.

PASQUIN.

Quand je l'ai vu ſi troublé, ſi tremblant, je lui ai dit d'un ton fier & rude : Tenez, bon-homme, mettez vos lunettes, & liſez attentivement ce petit mot d'avis ; peſez-en bien les expreſſions, mon ami ; elles ſont ſignificatives, & n'ont pas beſoin d'interprète.

LÉANDRE.

Brave !

PASQUIN.

Ayant pris la lettre, il l'a lue deux fois ſans rien dire ; mais toujours tremblant comme la feuille : enſuite, il m'a prié très-humblement de me retirer, m'aſſurant que demain, ſans faute, il vous feroit réponſe.

LÉANDRE.

Comment, c'eſt-là tout ?

PASQUIN.

Vraiment, vous n'y êtes pas. Réponſe tout-à-l'heure, lui ai-je dit d'un air impérieux ; je ne ſors point que vous ne l'ayez faite. Ah ! Monſieur Paſquin, ne vous fâchez pas, m'a-t-il répondu ; je m'en vais écrire à votre Maître. Il ne s'agit pas d'écrire, lui ai-je répliqué, mais de faire ſur le champ ce qu'il vous ordonne, c'eſt l'unique réponſe qu'il exige. Têtebleu, je n'entends pas plus raillerie que mon Maître. Dépêchons, ai-je ajouté, en mettant la main ſur la garde de mon épée ; nos diamans. Il a voulu crier au meurtre : je l'ai pris à la gorge, en le menaçant de l'étrangler & de le hacher en pieces, s'il oſoit crier ou bouger de ſa place. Mon courage héroïque l'a tellement épouvanté, qu'il a pris ſagement le parti de capituler. Voilà vos diamans, m'a-t-il dit, en les tirant de ſon bureau ; mais eſt-il juſte, Monſieur Paſquin, que je perde mes cent louis-d'or ? Tu ne les perdras pas, vieux coquin, lui ai-je dit ; & je t'en réponds ſur mon honneur. Ah ! cela ſuffit,

m'a-t-il répliqué : votre parole eſt de l'or en barre ; je tiens mon argent pour reçu : voilà vos diamans.

LÉANDRE.

Quoi ! ſérieuſement, il te les a remis ?

PASQUIN.

Si bien, que les voici : voyez s'il en manque un ſeul.

LÉANDRE.

Non, parbleu ; je les vois tous, & je les reconnois. Ah ! mon cher Paſquin, que je t'ai d'obligation !

PASQUIN.

Vous voyez de quel prix eſt un valet auſſi fidele qu'intrépide.

LÉANDRE.

J'avoue que je ne te croyois pas ſi courageux.

PASQUIN.

Ah ! diable, c'eſt que vous ne m'avez pas vu dans l'occaſion : employez-moi hardiment, ſi elle ſe préſente, & vous verrez de quel bois je me chauffe.

LÉANDRE.

Ma foi, tu m'étonnes. Tu m'avois donc caché ta valeur ?

PASQUIN, *prenant du tabac.*

Les vrais braves ſont toujours modeſtes.

LÉANDRE.

Cela eſt vrai. Au reſte, tu mérites récompenſe ; & tu peux compter que je ne t'oublierai pas.

SCENE III.

ISABELLE, LISETTE, LÉANDRE, PASQUIN.

LISETTE, *bas à Isabelle.*

NE lui faiſons pas connoître que nous le cherchons, & feignons de le rencontrer par hazard.

ISABELLE.

Suis-moi, Liſette, nous reviendrons bientôt. Ai-je un carroſſe?

LISETTE.

Il vous attend. Ah! Meſſieurs, la rencontre eſt heureuſe.

ISABELLE, *à Léandre.*

C'eſt vous, Monſieur? Eh! bon Dieu! dans quel équipage vous voilà!

LÉANDRE.

Je ſuis honteux de paroître ainſi devant vous; & vous me permettrez...

ISABELLE.

Non, non; reſtez un moment: je vous diſpenſe du cérémonial.

LISETTE.

Monſieur va-t-il ſe mettre au lit?

PASQUIN.

Oui. Comme il s'ennuie, je m'en vais le coucher.

LISETTE.

A l'heure qu'il eſt?

LÉANDRE.

Quand on eſt malade, on ſe couche à toute heure.

ISABELLE.

Eh! quel eſt votre mal?

PASQUIN.

Son mal eſt dans la tête.

LÉANDRE, *bas à Paſquin.*

Si tu ne te tais...

LISETTE.

Effectivement, vous paroiſſez changé.

ISABELLE, *à Léandre.*

Vous devriez prendre un peu l'air.

PASQUIN.

Non : le grand air lui feroit contraire ; celui de ſa chambre lui convient mieux.

LISETTE.

Paſquin eſt donc votre médecin ?

PASQUIN.

Sans doute. Je le purge quelquefois de ſes mauvaiſes humeurs.

LÉANDRE, *à Paſquin, d'un air menaçant.*

Si ce n'étoit Mademoiſelle...

LISETTE, *à Léandre.*

Eſt-ce qu'elle a quelque crédit ſur votre eſprit ?

LÉANDRE.

Ah ! Liſette, elle peut tout ſur mon eſprit & ſur mon cœur.

ISABELLE.

Il n'y auroit que l'expérience qui pût m'en convaincre.

LÉANDRE.

Qu'exigez-vous de moi ? Parlez.

ISABELLE.

Puiſque vous m'y invitez ſi gracieuſement...

LISETTE.

Il faut le prendre au mot. Voyons un peu ce qui en réſultera.

ISABELLE.

Effectivement, ſi j'ai bonne mémoire, vous ave

voulu me perſuader tantôt que vous aviez quelque inclination pour moi.

LÉANDRE, *vivement.*

Quelque inclination! Je n'ai jamais vraiment aimé que vous; je vous aimerai juſqu'à mon dernier ſoupir. C'eſt peu dire, que je vous aime; je vous adore.

LISETTE.

Cela eſt fort.

LÉANDRE, *à Iſabelle.*

Mais, vous-même, ne m'avez-vous pas aſſuré que vous n'en doutiez pas?

LISETTE.

Oui; mais de pareilles proteſtations de votre part, ont grand beſoin de confirmation.

LÉANDRE, *à Iſabelle, d'un air déſeſpéré.*

Hé bien! s'il ne m'en coûte que la vie, pour vous confirmer mes ſentimens...

ISABELLE.

Plus de ces démonſtrations, je vous prie: tenez-vous pour averti que je les déteſte.

PASQUIN.

Et toi, Liſette?

LISETTE.

Oh! pour les tiennes, elles m'amuſent.

PASQUIN.

Fort bien, mon adorable: il faut ſe tuer pour vous divertir.

ISABELLE, *à Léandre.*

Une choſe, encore, que je ne puis ſouffrir, c'eſt cet air de déſeſpoir que vous affectez.

LÉANDRE.

Il n'eſt point affecté, je vous jure.

ISABELLE.

Affecté, ou non, il me déplaît ſouverainement. Eh! qu'ai-je affaire d'un amant chagrin? Vous ne pouvez inſpirer que la triſteſſe. Eſt-ce là le moyen

de plaire ? Si vous perſiſtez dans cette humeur noire, un couvent eſt moins ennuyeux que vous. Oh bien ! je vous ſignifie que, pour croire que vous m'aimez, il faut que je vous voye un air tout différent : je veux que la tranquillité, que la joie même régne ſur votre viſage.

PASQUIN, *prenant la main de Léandre, chante.*

Allons gai, toujours gai ; la relira la la lanrire, &c.

LÉANDRE, *le prenant à la gorge.*

Ah ! bourreau, je ne ſais qui me tient...

ISABELLE.

C'eſt donc là le crédit que j'ai ſur vous ? Adieu, Monſieur ; vous ne me verrez plus.

LÉANDRE.

Pardon, charmante Iſabelle ; vous allez me voir tout autre. Mon cher Paſquin, demande grace pour moi.

PASQUIN, *d'un ton abſolu.*

Liſette, ſi tu m'aimes, je te commande de la faire reſter.

LISETTE.

Allons-nous-en, Mademoiſelle.

PASQUIN, *l'arrêtant.*

Ah ! tigreſſe !

LÉANDRE, *à Iſabelle.*

Si vous ſortez, je ne vivrai pas un inſtant.

ISABELLE.

Encore des menaces ?

LÉANDRE.

C'eſt pour la derniere fois, ſur mon honneur.

ISABELLE.

Souvenez-vous de ce ſerment, & promettez-moi de m'obéir, ſans réſerve, ſur tout ce que j'exigerai de vous.

LÉANDRE.

C'en eſt fait ; ordonnez, je ne balancerai pa

LISETTE.

Nous allons voir. Allons, Mademoiſelle, uſez bien de vos droits.

ISABELLE.

Je me rappelle tous les diſcours que vous m'avez tenus, Monſieur; ils m'ont fait comprendre, auſſi-bien qu'à Liſette, que vous avez formé contre vous-même un deſſein barbare & funeſte.

LÉANDRE.

Pourquoi vous imaginer?...

ISABELLE.

Point de diſcours. Ouvrez-moi votre cœur en ce moment, & ſans héſiter; ou je vous déclare que je ne croirai pas un ſeul mot de vos proteſtations.

LÉANDRE.

Hé bien! il faut vous l'avouer. L'état affreux où je me ſuis plongé par ma conduite extravagante; les vives perſécutions de mes créanciers, l'impoſſibilité où je ſuis de les payer; &, ce qui me déſeſpere bien plus que tout le reſte, les plaintes, les cris, la juſte colere de mon pere qui me défend de me préſenter à ſa vûe, & que mes diſſipations ont jetté dans la miſere; mille autres chagrins; des reproches ſanglans que j'eſſuie de toutes parts: tant de ſujets d'inquiétude & de douleur, m'ont mis en fureur contre moi-même, & fait prendre la réſolution d'attenter ſur ma vie, dès que j'aurois pu recouvrer quelques effets que je veux laiſſer après moi.

ISABELLE.

Cet aveu ſincere eſt une premiere preuve de votre amour; mais j'en exige encore deux autres: la premiere, c'eſt que vous me faſſiez ſerment que vous triompherez de votre déſeſpoir.

LÉANDRE.

Eh! pourquoi voulez-vous que je vive?

ISABELLE.

Pour m'aimer.

LÉANDRE.

Vous le voulez abſolument?

ISABELLE.

Abſolument.

LÉANDRE.

Je vous obéirai; & je vous le jure par ce qu'il y a de plus ſacré.

ISABELLE.

Ce n'eſt pas tout: je veux que vous me livriez toutes vos armes pour tout le tems qu'il me plaira de les garder, & que vous me donniez votre parole d'honneur, que, pendant ce tems-là, vous ne ſortirez point.

LÉANDRE.

Ma parole d'honneur! Hé bien! je vous la donne. Êtes-vous contente?

ISABELLE.

Je le ſerai, quand j'aurai vos armes.

LÉANDRE.

Tiens, Paſquin, voilà la clef de mon cabinet; apporte tout aux pieds d'Iſabelle.

PASQUIN.

Je m'en vais vuider l'arſenal. N'y a-t-il rien de caché?

LÉANDRE.

Non, ſur mon honneur.

LISETTE.

Mais, n'avez-vous point en réſerve quelque légere doſe de mort-aux-rats?

LÉANDRE.

Je jure que je n'y ai jamais penſé.

PASQUIN.

Je reviens tout-à-l'heure.

SCENE IV.

LÉANDRE, ISABELLE, LISETTE.

LÉANDRE.

N'ÊTES-VOUS pas bien assurée maintenant, que vous régnerez despotiquement sur mon cœur ?

ISABELLE.

A vous dire le vrai, je commence à le croire.

LÉANDRE.

Ah ! si je puis me flatter d'être aimé de vous, rien n'égalera mon bonheur. Me permettez-vous de l'espérer ?

ISABELLE.

Le soin que je prends de conserver vos jours, vous parle mieux que les plus vives expressions.

LÉANDRE.

Eh ! Pasquin, dépêche-toi. Qu'il est lent à exécuter vos ordres ! Je m'en vais le hâter.

LISETTE.

Cette impatience me plaît. Mais, demeurez ; le voici qui rentre.

SCENE V.

PASQUIN, *apportant un fuſil, une de piſtolets, un poignard, une épée, fourniment complet.* LÉANDE ISABELLE, LISETTE

PASQUIN, *d'un ton tragique.*

MADAME, à vos genoux j'apporte cette toutes nos armes à feu, & nos munitions de g

ISABELLE, *à Léandre.*

Eſt-ce tout?

LÉANDRE.

S'il y manque rien, accablez-moi de haine mépris.

ISABELLE.

Je ſuis contente.

PASQUIN, *chante à Iſabelle.*

Triomphez, charmante reine; triomphez,

LÉANDRE, *ſecouant Paſquin.*

Parbleu, tu es bien impertinent!

PASQUIN.

Parbleu, vous n'aimez gueres la muſique!

LISETTE.

Ce n'eſt pas tout; il faut que j'aie mon tour lons, Monſieur Paſquin, votre épée.

LÉANDRE.

Oh! elle n'eſt pas à craindre.

LISETTE.

Non pour lui; mais, pour vous, c'eſt une ſion prochaine.

PASQUIN.

Tenez, ma reine; je mets entre vos mains une arme bien redoutable.

LISETTE.

Donnez.

PASQUIN.

A condition que vous m'aimerez; c'eſt une condition *ſine quâ non.*

LISETTE.

Sine quâ non. Quelle langue eſt-ce là?

PASQUIN.

C'eſt la langue de l'Amour. (*Voyant qu'Iſabelle veut prendre les piſtolets.*) Attendez, Mademoiſelle: pour éviter tout accident, je m'en vais les vuider. N'ayez pas peur. (*Il décharge les deux piſtolets.*)

SCENE VI.

GÉRONTE, ISABELLE, LISETTE, PASQUIN.

GÉRONTE, *accourt, & Léandre diſparoît.*

AH! bon Dieu! Quel bruit viens-je d'entendre? Qu'eſt devenu mon fils? Deux filles armées! L'avez-vous tué?

LISETTE.

Ne craignez rien; nos armes ne ſont pas meurtrieres.

GÉRONTE.

Mais, qui eſt-ce qui a tiré?

PASQUIN.

C'eſt moi, ſans vanité.

GÉRONTE.

Et pourquoi diable as-tu fait ce fracas?

PASQUIN.

C'eſt une réjouiſſance pour la paix.

GÉRONTE.

Pour la paix ?

PASQUIN.

Oui, Monſieur ; la paix eſt faite entre votre fils & lui : voici les deux médiatrices ; & l'Amour eſt garant du traité. M'entendez-vous ?

GÉRONTE.

Au mieux. Ah ! cruel ami !... Ma chere Iſabelle, que je vous ai d'obligation !

LISETTE.

Et à moi donc ?

GÉRONTE.

Va, Liſette, je n'oublierai pas la dot.

PASQUIN.

Et où la prendrez-vous ?

GÉRONTE.

De quoi te mêles-tu ?

PASQUIN.

J'y prends quelque intérêt.

LISETTE.

Avec votre permiſſion, Monſieur Paſquin, ne vous mêlez point de mes affaires.

PASQUIN.

Avec votre permiſſion, Mademoiſelle Liſette, vos affaires ſeront bientôt les miennes.

ISABELLE.

Ne craignez plus rien pour Léandre, j'ai ſa parole d'honneur.

GÉRONTE.

Vous me calmez ; mais j'ai eu belle peur.

SCÈNE

SCENE VII.

LISIMON, GÉRONTE, ISABELLE, PASQUIN, LISETTE.

LISIMON.

QU'AVEZ-VOUS, mon ami? Vous me paroiſſez bien ému.

GÉRONTE.

J'ai penſé perdre mon fils; ſans Mademoiſelle, il ſe déſeſpéroit.

LISIMON.

Pauvre homme que vous êtes! vous vous effrayez des diſcours d'un jeune homme!

PASQUIN.

Ne blâmez point Monſieur; l'affaire étoit ſérieuſe.

LISIMON.

Se peut-il que ſon extravagance?...

ISABELLE.

Elle étoit très à craindre, je vous en réponds; & il ſeroit dangereux de l'y faire retomber: nous vous laiſſons tenir conſeil ſur le parti que vous avez à prendre.

(*Elles ſortent en emportant les armes.*)

SCENE VIII.

GÉRONTE, LISIMON, PASQUIN.

GÉRONTE, *à Liſimon.*

QUE me conſeillez-vous ?

LISIMON.

De tenir ferme. Si vous faites, mal-à-propos, la moindre démarche, votre fils n'en reviendra jamais.

GÉRONTE.

Ne vous ouvrez pas davantage, & regardez qui nous écoute.

PASQUIN.

Vous vous défiez de moi? Bon jour & bon ſoir.

GÉRONTE.

Oui. Va-t-en.

LISIMON.

Non. Reſte. Vous lui faites tort. Je me fie à lui comme à moi-même.

PASQUIN.

Et vous faites bien ; ſans cela, je vous ferois voir du pays. Mais, qu'eſt-ce que ceci?

SCENE IX.

LA FLEUR, *portant une malle, & ſuivi de deux hommes qui en portent chacun une autre.*

GÉRONTE, LISIMON, PASQUIN.

PASQUIN, *à la Fleur.*

OÙ portez-vous ces malles, Monſieur la Fleur?

LA FLEUR.

Notre Maître m'ayant dit qu'il vouloit ve

garde-robe, j'en ai promis quatre mille francs pour mon cousin Broquant, qui est le plus honnête fripier des Halles; &, mon dit Maître étant convenu du prix, j'emporte les malles pour mon dit cousin.

PASQUIN.

Pour ton dit cousin? Commencez, Messieurs les faquins, par déposer ici lesdites malles. Ce fripon croit encore signifier un exploit.

GÉRONTE.

Dépêchons; ou je vous ferai pendre tous trois comme voleurs domestiques.

(*Les hommes qui portoient les malles, les jettent & s'enfuient; la Fleur reste.*)

LISIMON.

Avec votre permission, Monsieur de la Fleur, votre dit Maître a-t-il touché les quatre mille francs?

LA FLEUR.

Pas encore. Je lui ai promis de lui apporter son argent dès que j'aurois livré la marchandise.

LISIMON.

Votre fils n'est pas défiant, comme vous voyez. Vous êtes un maître fripon, Monsieur de la Fleur.

PASQUIN.

D'autant plus fripon, qu'il fait le prix de ce qu'il emporte. Ces habits valent plus de huit mille francs.

GÉRONTE.

Qu'on m'arrête ce misérable.

LISIMON.

Eh! non; contentez-vous de le chasser.

GÉRONTE, *poussant rudement la Fleur.*

Va te faire pendre ailleurs.

SCENE X.

GÉRONTE, LISIMON, PASQUIN.

LISIMON.

OH çà ! mon cher Paſquin, il faut que tu faſſes encore quelques petits menſonges à ton Maitre.

GÉRONTE.

Oh! cela lui eſt aiſé : les plus gros ne lui coûtent rien.

PASQUIN.

Monſieur tire toujours ſur moi.

LISIMON.

C'eſt une vieille rancune ; il n'en faut que rire.

GÉRONTE.

Mais, pourquoi mon fils vendoit-il ſes habits?

PASQUIN.

Par déſeſpoir. Il dit que c'eſt pour faire un fonds, qui, joint à ſes diamans & à beaucoup d'argent qui lui eſt dû par des amis, pourra former une ſomme aſſez conſidérable, dont il diſpoſera par ſon teſtament.

GÉRONTE, *d'un ton pleureur.*

Par ſon teſtament!

LISIMON.

Eh! ne vous allarmez point de la fougue d'un jeune étourdi. Tu lui diras, Paſquin, que tu as retenu ſes malles, parce que tu as trouvé un autre acheteur qui t'en veut donner ſix mille francs : ſon pere fournira la ſomme, & retiendra les habits. Nous comptons ſur toi.

PASQUIN.

Et vous faites bien. Ah! ah! voici une des malles ouverte; & je mets la main, juſtement, ſur l'l aux grandes aventures. Oh! quelle étourderie!

LISIMON.

Quoi donc?

PASQUIN.

Il a laiſſé ſon porte-feuille dans cette poche.

LISIMON, *lui arrachant le porte-feuille.*

Voyons.

PASQUIN.

Ah! Monſieur, ne l'ouvrez pas; c'eſt un magaſin de ſottiſes.

LISIMON.

Donne-le-moi; cela m'amuſera: je parcourrai tantôt toutes ces pieces d'éloquence. Ce ſont des lettres de femmes!

PASQUIN.

Filles, femmes & veuves, tout lui eſt bon.

GÉRONTE.

Quelle corruption de mœurs! Mon ami, nous aurons beau faire, nous ne le corrigerons jamais.

PASQUIN.

C'eſt ſelon. Si j'étois ſon pere, je le mettrois ſi bien à l'épreuve, que je ſaurois une fois pour toujours à quoi m'en tenir ſur ſon ſujet.

GÉRONTE.

Et que ferois-tu?

PASQUIN.

J'acheverois de payer ſes dettes, & je le remettrois en fonds.

GÉRONTE.

Le traître eſt d'accord avec lui pour nous duper.

PASQUIN.

Non, ma foi. Je vous indique tout naturellement l'unique expédient qui vous reſte pour lire juſqu'au fond de ſon cœur.

GÉRONTE.

Bon! bon! Si je prenois ce parti-là, tu ne pourrois jamais t'empêcher de nous trahir.

PASQUIN.

Je ne vous trahirai point ; j'en fais ſerment ſur mon honneur.

GÉRONTE.

Belle caution !

LISIMON.

Je l'accepte, & je m'y fie abſolument.

GÉRONTE.

Songe qu'il y va du ſalut de ton Maître.

PASQUIN.

Je donnerois ma vie pour lui.

LISIMON.

J'en ſuis perſuadé. Apprends donc, mon cher Paſquin, que tous ſes créanciers ſont payés. Cela s'eſt fait ſous main ; il l'ignore abſolument : &, bien loin de le tirer de peine, comme nous le pourrions, nous lui faiſons croire qu'on le guette pour l'arrêter. J'ai fait paſſer déjà cinq ou ſix fois une troupe d'archers devant ſes fenêtres ; c'eſt ce qui l'empêche de ſortir depuis quatre jours.

PASQUIN.

Oh ! pour ce coup, je mets pavillon bas devant vous. Vous êtes plus fin que moi, je le confeſſe ; car j'ai donné, comme lui, dans le panneau : mais tout ce que j'apprends ici, me ravit.

GÉRONTE.

Ne va pas gâter ici notre beſogne.

PASQUIN.

Si je la gâte, aſſommez-moi. Vous voyez que votre conduite s'accorde avec mes idées. Que je vais vous ſeconder de bon cœur, & me réjouir aux dépens de votre cher fils !

LISIMON.

Viens ; ſuis-nous chez Géronte, où nous allons nous concerter.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

GÉRONTE, LISIMON.

LISIMON.

NE précipitons rien, vous dis-je ; je lui ferai toucher vos six mille francs en tems & lieu : mais, s'il vous plait, avant que d'en venir là, je veux qu'il subisse toutes les épreuves que nous venons de concerter avec Pasquin ; j'espere que l'effet sera décisif, & saura nous déterminer. Il faut se défier long-tems d'un jeune homme qui a long-tems vécu comme votre fils ; & on ne peut chercher trop de moyens, croyez-moi, de connoitre à fond ses dispositions présentes.

GÉRONTE.

Que nous sommes barbares !

LISIMON.

Que vous êtes pusillanime ! Eh ! morbleu, soyez homme une fois : vous n'avez que trop joué le rôle de pere ; prenez enfin celui de maitre, & commencez par vous imposer la loi de suspendre & de cacher votre foiblesse.

GÉRONTE.

Mais, toute réflexion faite, mon cher ami, n'avons-nous pas fait assez souffrir ce pauvre enfant, en le réduisant au dernier désespoir ?

LISIMON.

Impatiences & vivacités de jeune homme, dont

PASQUIN.

Les plus grands hommes ont leurs foibleſſes. La friponne de Liſette m'a tourné la tête.

LISIMON.

Quelle pitié! Qu'eſt-ce que tu tiens là?

PASQUIN.

Des billets pour douze mille cinq cents livres.

GÉRONTE.

Comment! morbleu! mon fils doit encore cela?

PASQUIN.

Au contraire; c'eſt ce qui eſt dû à Monſieur votre fils.

LISIMON.

Ce qui lui eſt dû?

PASQUIN.

Vraiment oui. Quand il eſt en fonds, ſa bourſe eſt ouverte: il s'épuiſe par facilité, pour ſoutenir les autres, & il emprunte pour ſe ſoutenir.

GÉRONTE.

Le bon cœur!

PASQUIN.

Dites plutôt, la bonne dupe!

LISIMON.

Procédé de jeune homme. Donne-moi ces billets, que je les liſe.

PASQUIN.

Mais ne le blâmons pas en tout. Vous en trouverez ici deux de mille écus chacun, qu'il a gagnés au jeu ſur parole d'honneur, qu'on a garantie par écrit.

LISIMON.

Les voici. Comment donc! je connois particulierement ces Meſſieurs; ce ſont des gens d'honneur, & de grande qualité: je réponds qu'ils paieront bientôt Léandre; & je me charge, moi, d'avancer cette ſomme pour eux. Jamais dette ne fut plus ſûre que celle-là.

GÉRONTE.

J'en ſuis ravi.

LISIMON.

Voyons les autres billets. Celui-ci, de quatre mille francs, eſt ſigné d'Orville. N'eſt-ce pas le fils d'un fameux Banquier qui ſe nomme Plantin?

PASQUIN.

Juſtement. Il ſe donne des airs de condition; ſe fait appeller Monſieur le Comte; perd ſon argent comptant; joue ſur ſa parole; brille dans un équipage ſuperbe; diſſipe une ample fortune; emprunte à groſſe uſure; &, pour être le ſinge des Grands, ſoutient les frais d'une nymphe à ſes gages, & d'une petite maiſon où il régale ſplendidement, avec de jeunes Seigneurs qui ſe moquent de lui.

GÉRONTE.

C'eſt donc un ami de mon fils?

PASQUIN.

Intime. Ils ſe ſont ſouvent aſſociés pour ſe cautionner tour-à-tour.

LISIMON.

Oh bien! Monſieur le Comte, votre pere va payer pour vous le billet, avant qu'il ait l'honneur de faire banqueroute. Monſieur Plantin a quatre mille francs à tirer ſur moi; ma dette acquittera celle du Seigneur d'Orville. Quel eſt cet autre billet? Je crois, Dieu me pardonne, qu'il eſt de mon neveu!

PASQUIN.

De lui-même. Il commence à ſe former.

LISIMON.

Ah! ah! petit drôle, vous faites auſſi dès billets!

PASQUIN.

Pourquoi non, puiſqu'il ſait écrire?

LISIMON.

Autant de retranché ſur vos menus-plaiſirs. Il m'en coûtera deux mille cinq cents livres pour vous

tout cela est un fort mauvais exemple
qui pourra singulièrement tirer
à conséquence

acquitter avec Léandre ; mais mon argent vous coûtera cher, sur ma parole. Est-ce-là tout?

PASQUIN.

Oui, Monsieur.

LISIMON.

Cela forme un total assez considérable, que je veux faire toucher à ton Maitre avant qu'il soit nuit. (*A Géronte.*) En y joignant six mille francs que vous m'avez livrés pour ses habits, il va recevoir dix-huit mille cinq cents livres, sans compter ses diamans, qui en valent plus de quinze mille. Nous verrons quel usage il fera de tous ces effets ; c'est la preuve capitale où je l'attends.

GÉRONTE.

Et qui me fait trembler pour lui, si ce fripon ne nous trompe point.

PASQUIN.

Encore fripon? Vous vous défiez encore de moi? Hé bien! faites vos affaires vous-même, je ne m'en mêle plus.

LISIMON.

Ne te fâche pas, mon ami ; pardonne-lui de vieilles habitudes.

PASQUIN.

Oui ; mais qu'il s'en défasse, ou je reprendrai les miennes.

LISIMON.

Garde-t-en bien ; tu romprois toutes nos mesures.

PASQUIN.

Revenons au fait.

LISIMON.

Le fait est qu'il faut que tu caches soigneusement à Léandre que c'est moi qui acquitte ses billets d'avance. Il est essentiel, au contraire, qu'il se persuade que cette grosse remise lui vient à notre insu. S'il nous croyoit informés, son pere & moi, qu'il lui

tant d'argent à la fois, il n'oseroit en disposer à sa fantaisie.

GÉRONTE.

Oh! pour le coup, j'approuve votre idée. Mon cher Pasquin, mon ami, il faut nous aider fidelement en cette conjoncture délicate.

PASQUIN.

Ah! je suis donc mon cher Pasquin présentement?

LISIMON.

Point de rancune, mon enfant; songe qu'en nous servant bien, tu sers encore mieux ton Maitre.

PASQUIN.

J'ai le cœur si bon, que j'en ai honte; mais c'est le foible des honnêtes gens.

GÉRONTE, *à part.*

Le coquin!

PASQUIN, *à Lisimon.*

Un mot encore, pour nous mieux entendre. Si vous voulez qu'il ignore ce que vous faites pour lui, il faut donc que je m'en attribue le mérite?

LISIMON.

Sans doute. Fais-toi valoir sur cela comme sur les diamans: le récit que tu lui as fait est merveilleux. Je m'en vais rassembler nos deux sommes que je tiendrai toutes prêtes, & nous conviendrons du moment de les produire. Songe que tu gagneras plus à tromper ton Maître, qu'à nous trahir: d'ailleurs, ce sera plus le servir que le tromper.

GÉRONTE.

Sois-nous fidele, & je te promets une récompense magnifique.

PASQUIN.

Il va m'en coûter encore quelques mensonges; mais, que ne fait-on point pour ses amis?

GÉRONTE, *ôtant son chapeau.*

Ah! trop d'honneur.

LISIMON.

Quels autres papiers tiens-tu là ?

PASQUIN.

Ce ſont mes lettres de créance, en vertu deſquelles je pourrois recevoir & donner quittance pour mon Maitre.

LISIMON.

Tu peux les brûler. Voici Liſette ; nous te laiſſons avec elle pour te faire notre cour.

SCENE III.

LISETTE, PASQUIN.

PASQUIN.

QU'ELLE a l'œil fin & les traits piquans ! Ma foi, j'en deviens fou.

LISETTE.

Votre ſervante, Monſieur Paſquin. Il me paroît que vous méditez tout ſeul.

PASQUIN.

Oui ; je médite ſur vos charmes, & je brûle d'en être poſſeſſeur. Convenons de nos faits, mon petit cœur. Quand nous marierons-nous ?

LISETTE.

Le beau début pour un homme poli !

PASQUIN.

Comment donc ? Peut-on faire une plus grande politeſſe à une jolie fille, que de lui témoigner un vif empreſſement de l'épouſer ?

LISETTE.

Apprenez de moi, Monſieur l'empreſſé, qu'un homme qui ſait vivre, n'offre jamais d'épouſer, qu'après s'être aſſuré que ſa propoſition convient.

PASQUIN.

Ne convient-elle pas quand on s'aime ?

LISETTE.

Et qui vous a dit que je vous aime, Monſieur Paſquin?

PASQUIN.

Vos yeux, Mademoiſelle Liſette.

LISETTE.

Oh! mes yeux! mes yeux! Ne vous y fiez pas: naturellement, ils ſont grands parleurs; mais, ſouvent, ce qu'ils diſent ne ſignifie rien.

PASQUIN.

Ah! les fripons! Ils m'ont donc trompé?

LISETTE.

Gardez-vous de croire à leur témoignage, ſi ma bouche ne le confirme pas.

PASQUIN.

Eh! morbleu, fais-la donc parler.

LISETTE.

Elle eſt trop modeſte pour faire un aveu.

PASQUIN.

Comment donc s'y prendre pour vous pénétrer? Je croyois que nous étions d'accord.

LISETTE.

Eh! ne ſais-tu pas, butord, que je vais au couvent? Je ne quitterai pas ma Maitreſſe; ſon ſort ſera le mien.

PASQUIN.

Quoi! vous perſiſtez toutes deux?...

LISETTE.

Mais... Je crois qu'oui.

PASQUIN, *d'un ton furieux.*

Rendez-nous donc nos armes, barbares que vous êtes.

LISETTE.

Vos armes? Pourquoi faire?

PASQUIN.

Pour nous tuer une bonne fois.

LISETTE.

Si tu le veux abſolument, je m'en vais te rendre ton épée.

PASQUIN.

Non, non, garde-la; je pourrois me manquer, car je n'ai pas la main ſûre. Je veux m'expédier promptement d'un bon coup de piſtolet.

LISETTE.

Hé bien! je te prêterai ceux de ton Maître; qu'à cela ne tienne.

PASQUIN.

L'offre eſt tendre! tu ris en la faiſant. Tu as beau dire & beau faire, tiens, je vais gager que tu m'aimes: je m'en fais l'aveu pour toi, afin de ménager ta pudeur. Allons, la main ſur la conſcience. Ai-je menti?

LISETTE.

Laiſſe-moi faire mon meſſage.

PASQUIN.

Où vas-tu, je te prie?

LISETTE.

Chez ton Maitre, de la part de ma Maitreſſe.

PASQUIN.

De la part de ta Maitreſſe! Cela me paroît vif. Eh! que lui veut-elle?

LISETTE.

J'ai ordre de le dire à lui-même.

PASQUIN.

Mais... oſeras-tu le voir tête-à-tête? Il eſt encore en déshabillé; cela pourroit bleſſer ta modeſtie.

LISETTE, *en riant.*

Ma modeſtie? Ah! Monſieur Paſquin, vous êtes jaloux!

PASQUIN.

Jaloux des bienſéances; car, pour le reſte, je le crois en ſûreté.

LISETTE.

Et tu as raiſon. Ton Maître eſt ſi triſte, qu'il n'y a point d'homme moins dangereux.

PASQUIN.

Ne vous y fiez pas trop : vous avez un minois tout propre à cauſer des révolutions ſubites.

LISETTE.

Le voici lui-même fort à propos.

PASQUIN, *ſe grattant la tête.*

M'en irai-je ?

LISETTE.

Il me ſemble que ſes yeux ſe raniment. Qu'en dites-vous ?

PASQUIN.

Mais je dis que, pour vous faire plaiſir, je ne vous quitterai point.

SCENE IV.

LÉANDRE, LISETTE, PASQUIN.

LÉANDRE, *du fond du théâtre.*

PASQUIN ?

PASQUIN.

Monſieur.

LÉANDRE.

Mon pere n'eſt-il point ici ?

PASQUIN.

Non, non ; il vient de monter à ſon appartement avec Monſieur Liſimon. Approchez, on a quelque choſe à vous dire.

LÉANDRE, *un peu vivement.*

Ah ! je ſuis charmé de te voir, Liſette. Eſt-ce toi qui veux me parler ?

LISETTE.

Oui, Monſieur ; de la part de ma Maîtreſſe.

LÉANDRE, *d'un ton de ſurpriſe & de joie.*
De ſa part ?

LISETTE.
Ce n'eſt pas de la mienne, aſſurément.

LÉANDRE.
Eh ! de quoi s'agit-il ?

LISETTE.
Premierement, il s'agit de ſavoir comment ſe porte votre mélancolie.

LÉANDRE, *en ſouriant.*
Ma mélancolie ? Pas ſi bien que tantôt : je ſens diminuer ſes forces, & revenir les miennes.

LISETTE.
Bonne nouvelle.

PASQUIN, *bas à Liſette.*
Tu vois que j'ai bien fait de reſter.

LÉANDRE, *à Paſquin.*
Que lui dis-tu ?

PASQUIN.
Un mot, en paſſant, ſur nos petites affaires.

LÉANDRE.
Parbleu, tu prends bien ton tems ! (*A Liſette.*) As-tu quelque choſe à me dire en particulier ?

PASQUIN, *vivement.*
Non, non ; je ne ſuis pas de trop. Avez-vous des ſecrets pour moi ?

LÉANDRE, *en riant.*
Ah ! je vous entends, Monſieur Paſquin.

PASQUIN.
C'eſt que je ſuis curieux.

LÉANDRE.
Oui, oui, curieux : je comprends cela. Hé bien ! Liſette ?

LISETTE.
Hé bien ! Monſieur, puiſque vous commet
vous dérider, je m'en vais vous délivrer mon t

ge. Or, écoutez. Ma Maitreſſe vous fait à ſavoir qu'il vient de lui arriver d'Angers une parente, la plus curieuſe & la plus ſotte provinciale qui ait jamais mis le pied dans Paris.

LÉANDRE.

Juſqu'ici, cela ne me regarde point.

LISETTE.

Plus que vous ne penſez. Or, cette provinciale qui n'a jamais rien vu, meurt d'impatience de voir l'Opéra, qu'elle s'imagine être la huitieme merveille du Monde.

LÉANDRE.

Elle ſera bien trompée. Mais, paſſons; ceci ne me regarde point encore.

LISETTE.

Pardonnez-moi.

LÉANDRE, *vivement.*

Et en quoi donc?

LISETTE.

Vous allez voir. Ma Maitreſſe, qui ne va jamais aux ſpectacles, eſt fort embarraſſée de la curioſité de ſa parente, qui veut abſolument qu'elle la mene.

LÉANDRE.

Ta Maitreſſe n'a qu'à refuſer.

LISETTE.

C'eſt ce qu'elle a fait d'abord: mais Monſieur veut qu'elle ait cette complaiſance; & cela décide.

LÉANDRE.

Il eſt vrai.

LISETTE.

Ce qui redouble ſon embarras, c'eſt qu'elle ne ſait pas mieux que ſa couſine les êtres de l'Opéra, où, d'ailleurs, elle ne ſauroit quelle figure faire, ſi quelqu'un n'y aſſuroit ſa contenance. Elle en a prié Monſieur votre pere qui a rejetté la propoſition: elle s'eſt adreſſée à Monſieur Liſimon qui l'a reçue plus mal

encore, mais qui lui a conseillé de recourir à vous.

PASQUIN, *à part.*

Ah! le malin vieillard!

LÉANDRE.

A moi! Moi, la mener à l'Opéra!

LISETTE.

Avec sa parente & moi, dans deux heures au plutard; elle vous en prie instamment: ainsi, préparez-vous, s'il vous plaît; il est bientôt tems de vous habiller. Vous rêvez?

PASQUIN.

C'est qu'il songe à l'habit qu'il mettra; il en a tant à choisir.

LÉANDRE, *bas à Pasquin.*

Eh! bourreau, tu sais bien le contraire.

LISETTE.

Mais, Monsieur, répondez-moi donc, s'il vous plaît.

LÉANDRE.

C'est que je songe... Ah! maudit Lisimon!

LISETTE.

Adieu, Monsieur; je m'en vais rapporter à ma Maitresse, que vous n'avez pas daigné me répondre.

LÉANDRE.

Ah! garde-t-en bien, Lisette. C'est qu'effectivement je suis... dans un grand embarras... Je ne sais quel habit... je pourrai prendre... car je t'avouerai bonnement... (*A part.*) J'enrage de bon cœur.

PASQUIN.

Allez, Mademoiselle Lisette, je me charge de le déterminer: dites à votre Maitresse, sans balancer, que Monsieur sera prêt à l'heure indiquée.

LISETTE.

C'est assez. Que je serai ravie de voir l'Opéra! J'en mourois d'envie depuis long-tems.

(*Elle*

SCENE V.

LÉANDRE, PASQUIN.

(*Ils ſe regardent ſans rien dire.*)

LÉANDRE.

MISÉRABLE! A quoi viens-tu de m'engager?

PASQUIN.

Il falloit bien répondre quelque choſe, puiſque vous ne répondiez rien.

LÉANDRE.

Eh! traître que tu es, ſuis-je en état de ſortir?

PASQUIN.

Ce n'eſt pas ma faute. Pourquoi vous preſſiez-vous ſi fort de vendre vos habits?

LÉANDRE.

Pourquoi m'en blâmer, dis-moi? J'étois preſſé de ſoulager mon pere que j'ai réduit à la derniere extrémité.

PASQUIN.

Le motif eſt ſi louable, que je n'ai pas le mot à répliquer.

LÉANDRE.

Quel parti prendre? Je vais rentrer dans le déſeſpoir.

PASQUIN.

Mais, après tout, mon cher Maître, eſt-ce que vous aimez ſi paſſionnément Iſabelle?

LÉANDRE, *d'un ton furieux.*

Si je l'aime, coquin! ſi je l'aime! cent fois plus que ma vie; & ne crois pas que ce ſoit d'aujourd'hui: mais je me regardois comme indigne de lui plaire, & même de lui parler. Que la ſageſſe inſpire de ref-

pect à ſes plus grands ennemis ! Il faudra donc que je refuſe une ſimple politeſſe à la perſonne du monde que j'honore le plus ? Non, je ne ſoutiendrai pas cette diſgrace.

PASQUIN.

Ne vous déſeſpérez pas. Comme la Fleur eſt un inſigne fripon, je l'ai empêché d'emporter vos malles.

LÉANDRE.

Ah ! me voilà ſauvé.

PASQUIN.

Et je les ai vendues à un honnête homme qui vous en donne ſix mille francs, que vous toucherez cette après-dinée.

LÉANDRE.

Et les as-tu livrées à cet homme-là ?

PASQUIN.

Il l'a bien fallu, mon cher Maître.

LÉANDRE.

Me voilà perdu.

PASQUIN.

Point du tout ; je vous réponds de la ſomme.

LÉANDRE.

Mais, cette ſomme ne me donnera pas un habit avant l'heure de l'Opéra.

PASQUIN.

Je n'y faiſois pas réflexion.

LÉANDRE.

Serai-je toujours malheureux, & toujours par ma faute ? Oh ! pour le coup, il faut mourir.

PASQUIN.

Ne vous preſſez pas ; j'imagine une reſſource. Je m'en vais chercher cent piſtoles ſur votre ſomme ; vous aurez de quoi payer l'Opéra.

LÉANDRE.

En robe-de-chambre ?

PASQUIN.

Doucement. En laiſſant cinq mille francs à l'acheteur, pour ſa ſûreté, je ne doute point qu'il ne me prête votre plus bel habit, que je vais vous rapporter le plutôt que je pourrai, ou qu'il vous enverra lui-même, s'il ſe défie de moi.

LÉANDRE, *l'embraſſant.*

Tu es mon ange tutélaire; tu me rappelles à la vie. Dépêche-toi, mon cher ami, dépêche-toi: va, cours, vole, & m'habille.

PASQUIN.

Je vais devancer le vent.

LÉANDRE.

Attends, Paſquin, attends.

PASQUIN.

Eh! morbleu, j'avois déjà pris ma courſe. Pourquoi me retenez-vous?

LÉANDRE.

Nous ſommes deux étourdis.

PASQUIN.

Cela pourroit bien être. Qu'avez-vous? Tout-à-coup, vous voilà pétrifié.

LÉANDRE.

Non, le ciel l'a réglé; je ne puis ceſſer d'être malheureux: le moindre eſpoir qui me revient eſt anéanti dans l'inſtant par des obſtacles déſeſpérans.

PASQUIN.

Que voulez-vous dire? Serez-vous toujours ingénieux à vous tourmenter?

LÉANDRE.

Eh! morbleu, il ne faut point de génie pour cela; il ne faut que de la mémoire.

PASQUIN.

Expliquez-vous donc.

LÉANDRE.

Quand je ſerois couſu d'or, quand j'aurois mon

plus riche habit, aurois-je la témérité de ſortir? Je ſuis guetté par vingt archers. Ce n'eſt pas que je ne me faſſe un plaiſir de les affronter: je me ferois fort d'en terraſſer, au moins, une demi-douzaine; mais cela ne me ſauveroit pas. Accablé par le nombre, il faudra que je céde enfin, n'étant ſoutenu par qui que ce ſoit. Paſquin, va me chercher deux de mes amis; amene-les avec toi.

PASQUIN.

Vous n'en avez que faire.

LÉANDRE.

Pourquoi donc?

PASQUIN.

Je ne vous quitterai point. Me comptez-vous pour rien?

LÉANDRE.

Vraiment oui.

PASQUIN.

Comment! ventrebleu! Avez-vous oublié la maniere intrépide avec laquelle j'ai retiré vos diamans?

LÉANDRE.

C'eſt quelque choſe, à la vérité; mais cela ne ſuffit pas pour m'inſpirer la confiance que tu veux que je prenne en toi.

PASQUIN, *enfonçant ſon chapeau.*

Vous verrez, morbleu! vous verrez. Je vous eſcorterai fierement juſqu'à l'Opéra; & je vous réponds auſſi, pour ma part, de ma demi-douzaine d'archers. Six & ſix ſont douze, ce me ſemble. Joignez à cela les bleſſés: croyez-vous que le reſte oſe nous attendre?

LÉANDRE.

Allons; je ne balance plus: mais tu m'étonnes furieuſement.

PASQUIN.

Votre ſurpriſe offenſe ma valeur. Tout brav

je ſuis, cependant, je conſidere qu'un homme ſage n'en vient à la force, qu'après avoir épuiſé les reſſources de la prudence. Il me prend envie de rendre viſite aux quatre créanciers qui vous pourſuivent, & de moyenner un accommodement avec eux : je me flatte que nous obtiendrons de ces fripons, qu'ils vous laiſſent libre juſqu'à demain.

LÉANDRE.

Cela ſeroit raviſſant ; mais cela me paroît difficile.

PASQUIN.

Je m'en vais les diſpoſer en votre faveur, & je vous rejoins dans une demi-heure.

LÉANDRE.

Si tu réuſſis, il n'y a rien que je ne faſſe pour toi.

PASQUIN.

Calmez-vous ; je ſuis auſſi bon négociateur que je ſuis brave.

LÉANDRE.

Cours donc, mon cher ami, cours.

PASQUIN *ſort en chantant.*

Je vole, je vole, je vole.

SCENE VI.

LÉANDRE, *ſeul.*

JE ne connoiſſois pas tout le mérite de ce garçon-là : j'avois eu cent preuves de ſon zele, il eſt vrai ; mais, qu'il eût aſſez de valeur pour partager le péril avec moi, c'eſt ce que je n'aurois jamais ſoupçonné.

SCENE VII.

ISABELLE, LISETTE, LÉANDRE.

ISABELLE.

SORTONS vite, Liſette ; ma couſine m'attend : il faut que nous allions la chercher, pour l'amener ici.

LISETTE.

Ah! ah! voici votre an[illegible]ui s'enfuit.

ISABELLE.

Léandre, un mot, s'il vous plait.

LÉANDRE, *parlant de loin.*

De grace, permettez-moi de me retirer ; je ſuis honteux de paroitre ainſi devant vous.

ISABELLE.

Vous avez raiſon. Eſt-ce a[illegible]ſi que vous vous préparez à m'accompagner ?

LÉANDRE.

Oh! je m'habille fo[illegible]tement : il ne me faut qu'une demi-heure, [illegible]& nous avons encore deux heures devant [illegible]

ISA[illegible]LE.

Mais, pourquoi ſi l[illegible]ns en robe-de-chambre ?

LÉANDRE.

Pourquoi ? C'eſt que... Oh ! j'ai mes raiſons pour cela.

ISABELLE.

Quelles raiſons ? Êtes-vous malade ?

LÉANDRE.

Non ; je me porte infiniment mieux : mais...

ISABELLE.

Achevez donc.

LÉANDRE.

C'eſt que j'ai beaucoup écrit ce matin. Quand je ne ſuis point gêné par un habit, ma plume marche plus rapidement : d'ailleurs, j'attends le retour de Paſquin, que je viens d'envoyer en commiſſion.

ISABELLE.

Ne ſauriez-vous vous habiller ſans lui ?

LÉANDRE.

Non ; cela n'eſt pas poſſible.

LISETTE.

Allez donc, du moins, vous mettre à votre toilette ; il faut commencer par arranger votre tête.

LÉANDRE.

J'y vais travailler. (*A Iſabelle.*) Permettez, Mademoiſelle, que j'aille y donner mes ſoins.

ISABELLE.

Vous ne pouvez mieux faire. Dépêchez-vous, je vous prie.

LÉANDRE.

C'eſt un ordre que je ne puis trop tôt exécuter.

(*Il s'en va.*)

SCENE VIII.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

HÉ bien ! que dites-vous de ce petit homme-là ? Il me ſemble que la robe-de-chambre ne le déguiſe pas trop.

ISABELLE.

Cela eſt vrai ; mais il conſerve un air mélancolique qui m'inquiette encore.

LISETTE.

Qui vous inquiette, dites-vous ?

ISABELLE.

Oui, j'avoue qu'il me fait pitié.

LISETTE.

L'inquiétude & la pitié! L'amour n'eſt pas loin.

ISABELLE.

Tais-toi, folle ; voici le bon-homme.

SCENE IX.

GÉRONTE, ISABELLE, LISETTE.

GÉRONTE.

HÉ bien! ma chere enfant, avez-vous trouvé quelque galant homme qui vous mene à l'Opéra?

LISETTE.

Oui, oui ; nous en avons un à nos ordres, qui nous tiendra bonne compagnie.

GÉRONTE.

Mais il eſt bon que je ſache qui c'eſt.

ISABELLE.

C'eſt un gentilhomme très-aimable.

LISETTE.

Et très-aimé, qui plus eſt.

ISABELLE.

Taiſez-vous, Liſette.

GÉRONTE.

Et comment nommez-vous cet aimable gentilhomme?

ISABELLE.

Il ſuffira, je crois, que je vous diſe, que c'eſt le fils de l'homme du monde à qui je dois le plus de reconnoiſſance & de reſpect.

LISETTE.

Vous ne pourrez jamais deviner qui c'eſt.

GÉRONTE.

Mon fils vous a promis de ſortir avec vous?

ISABELLE.

Du moins, il l'a promis à Liſette, qui l'en a prié de ma part.

GÉRONTE, *à part.*

Ce fripon de Paſquin nous trahit; je l'avois bien prévu. Et dites-moi, je vous prie, Liſette; mon fils n'a-t-il point balancé ſur cette propoſition?

LISETTE.

Pardonnez-moi, vraiment; il m'eût renvoyée ſans réponſe, ſi Paſquin n'eût répondu pour lui.

GÉRONTE, *à part.*

Paſquin eſt honnête homme.

LISETTE.

Je n'ai jamais vu un homme ſi embarraſſé.

GÉRONTE.

Bon; j'en ſuis ravi.

ISABELLE.

Ravi, Monſieur! Pourquoi donc, s'il vous plaît?

GÉRONTE.

Il eſt inutile de vous le dire; ſuffit que j'ai raiſon.

ISABELLE.

Ah! qu'entends-je? Je ne veux plus ſortir avec lui. Va-t-en lui dire, Liſette, que je n'irai point à l'Opéra.

LISETTE.

Ma foi, je crois que vous l'obligerez; car il m'a paru bien froid ſur votre propoſition.

ISABELLE, *bas à Liſette.*

Je ſuis outrée. (*A Géronte.*) Vous riez, Monſieur?

GÉRONTE.

Vous ne riez pas, vous; & vos yeux s'enflamment de colere.

ISABELLE.

J'avoue que j'attendois plus de politeſſe de la part de Monſieur votre fils.

LISETTE.

Je me doutois bien que ſon procédé vous piqueroit; & c'eſt pourquoi je l'avois caché.

GÉRONTE, *à Liſette.*

Pour aller à l'Opéra?

LISETTE.

Oui.

GÉRONTE.

Belle vocation pour le couvent! Oh! çà, ma fille il faut vous calmer; je vous jure que mon fils n'eſt nullement coupable envers vous, & que je pourrai le juſtifier par de bonnes raiſons.

ISABELLE.

Ayez la bonté de me les dire, je n'aurai pas de peine à lui pardonner.

GÉRONTE, *en ſouriant.*

Je commence à le croire. Je vous en dirai davantage une autre fois; quant à préſent, contentez-vous d'apprendre de moi, que vous auriez tort d'être piquée contre lui.

ISABELLE.

Vous me l'aſſurez?

GÉRONTE.

Très-ſérieuſement.

ISABELLE.

Je vous crois, Monſieur; & j'en ſuis ravie.

LISETTE.

Je gage que je devine. J'ai ouï dire à Monſieur Liſimon, que Léandre eſt accablé de dettes, & vivement pourſuivi par ſes créanciers. Le pauvre jeune homme! il m'a tout l'air d'être attaqué d'une maladie qu'on appelle goutte conſulaire.

GÉRONTE.

Ma foi, Liſette a deviné. Il n'oſeroit ſortir, de peur d'être arrêté.

ISABELLE.

Et vous n'avez pas pitié de lui ? Pouvez-vous le laiſſer, Monſieur, dans une ſituation ſi cruelle ?

GÉRONTE.

Il ne l'a que trop méritée.

ISABELLE.

Il n'en eſt que trop puni. Vous l'aviez mis au déſeſpoir : j'oſe dire que ſans moi vous n'auriez plus de fils. J'ai lû juſqu'au fond de ſon ame ; il ne renonçoit à la vie, que parce qu'il croyoit que vous ne l'aimiez plus. Votre haine & votre mépris lui percent le cœur. S'il a mérité votre indignation par ſa conduite ; ſon repentir ſincere, j'oſe vous l'atteſter, mérite que vous lui pardonniez. Vous êtes trop bon pere, & il eſt trop bon fils, pour que vous puiſſiez plus long-tems lui refuſer ſa grace. Je vous la demande à genoux, parce qu'il en eſt vraiment digne, & que tout concourt à vous le perſuader.

GÉRONTE, *attendri.*

Levez-vous, ma chere enfant ; je voudrois que Liſimon fût ici.

ISABELLE.

Eh ! ne pouvez-vous pas être indulgent ſans ſa permiſſion ?

GÉRONTE.

Non. Ce diable d'homme enchaine tous mes ſentimens ; d'ailleurs, nous avons pris des meſures que je ne puis rompre ſans imprudence.

ISABELLE.

Eh ! Monſieur...

GÉRONTE.

N'abuſez pas de ma foibleſſe, & changeons de propos. Vous croyez donc que mon fils vous aime ?

ISABELLE.

J'aurois tort d'en douter, après le sacrifice qu'il m'a fait.

GÉRONTE.

Achevez de m'ouvrir votre cœur.

LISETTE.

Allons, courage, Mademoiselle.

GÉRONTE.

L'aimez-vous ?

ISABELLE.

Monsieur...

LISETTE.

Je réponds oui pour ma Maitresse.

GÉRONTE.

Vous rougissez, & vous ne dites mot. C'est répondre comme je le veux. Mais, êtes-vous assez persuadée de son repentir, pour que vous osassiez risquer de l'épouser ?

ISABELLE.

Si j'étois digne de cet honneur, je ne balancerois pas.

LISETTE.

Ni moi non plus.

ISABELLE.

Mais la Fortune m'a trop maltraitée...

GÉRONTE.

Ne désespérons de rien. Je me flatte que le ciel fera voir en vous, que sa justice récompense tôt ou tard la sagesse & la vertu.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LISIMON, PASQUIN.

PASQUIN.

HÉ bien! Monſieur, vous avez vu mon Maître tête-à-tête; vous l'avez entretenu près d'une heure. N'êtes-vous pas perſuadé maintenant de ma diſcrétion & de ma fidélité?

LISIMON.

Me voilà parfaitement convaincu que tu es un garçon d'honneur; & que, bien loin de nous avoir décelés à ton Maître, il n'a pas le moindre ſoupçon de ce que ſon pere a fait par mon moyen, pour le tirer de l'état affreux où ſes diſſipations l'avoient jetté. Je connois Léandre à fond; il eſt incapable de diſſimuler, de ſe contraindre ſi long-tems: & j'oſe dire que je ſuis trop pénétrant pour qu'il eût pu me tromper, s'il eût oſé l'entreprendre. Il eſt dans une agitation, dans des inquiétudes, dans des allarmes qui m'ont pénétré, & qui perceroient le cœur de mon pauvre ami. Je n'y puis tenir moi-même. Il eſt tems de délivrer ton Maître d'un état ſi violent, & de le mettre en ſituation de nous prouver indubitablement, que ſon repentir eſt ſincere, & qu'il eſt devenu ſage.

PASQUIN.

Tout franc, je n'en voudrois pas jurer; car je vais mettre ſon cœur à toutes les épreuves: & il ſuccombe facilement, le pauvre garçon. Si, malheureuſement, il retombe, & s'il découvre jamais, que, de concert avec vous, c'eſt moi qui lui aurai tendu le piége, comptez qu'il m'exterminera.

LISIMON.

Va, je te promets sur mon honneur, que nc mettrons en sûreté. Ne crains rien. Par où v débuter?

PASQUIN.

Par lui présenter le sauf-conduit de ses quatre ſécuteurs prétendus; je viens de le leur faire si & comme il connoit très-bien leur écriture, il c facilement qu'il est libre pendant le reste de journée.

LISIMON.

Où est-il, ce sauf-conduit?

PASQUIN.

Le voici. Je le crois en bonne forme, car moi qui l'ai dicté.

LISIMON, *rit en lisant.*

Voyons. (*Après avoir lû tout bas.*) La piec plaisante, & conforme à ton génie.

PASQUIN.

L'approuvez-vous?

LISIMON.

Je la trouve un peu badine; mais elle est d'u si naïf, que ton Maître, qui n'est pas défiant, l gardera comme très-authentique.

PASQUIN.

Oh! je vous en réponds. Ainsi, dès qu'il ne c dra plus de sortir, secondez-moi bien à propos

LISIMON.

Cela me sera facile; car nous entendrons tou discours, sans que Léandre s'en apperçoive, pc que la scène se passe dans ce sallon.

PASQUIN.

Elle s'y passera, je vous le promets: j'y atti mon Maître insensiblement.

LISIMON.

Tant mieux. Géronte & moi, peut-être Isal aussi, (car il est bon, je crois, qu'elle soit de la

tie,) nous nous tiendrons à l'entrée de cet appartement, cachés derriere la portiere qui la couvre : nous ne perdrons pas un mot de tout ce qui ſe dira, & nous nous montrerons dès qu'il en ſera tems.

PASQUIN.

Rien de mieux concerté. Vos ſommes ſont-elles prêtes ?

LISIMON.

Si prêtes, qu'elles paroitront dès qu'il le faudra.

PASQUIN.

Vous direz au porteur qu'il entre par la grande porte du ſallon, dès que j'éternuerai; ce ſera le ſignal.

LISIMON.

Bon ; je m'en vais l'inſtruire.

PASQUIN.

La Jonquille apportera l'habit quand vous le jugerez néceſſaire.

LISIMON.

Laiſſe-moi faire, mon garçon.

PASQUIN.

Oh! çà, la comédie va commencer dans le moment, & ſera très-intéreſſante pour Iſabelle : placez-la ſi bien, qu'elle n'en perde pas un mot.

LISIMON.

Tu pourras la ſuppoſer comme préſente. Toi, fais ſi bien de ton côté, que Léandre s'explique à fond ſur ce qui la regarde.

PASQUIN.

Repoſez-vous ſur mon adreſſe. Je veux que vous liſiez tous juſqu'au fond de ſon cœur.

LISIMON.

Puiſſions-nous y voir ce que nous y ſouhaitons ! Pour lui donner plus de liberté de ſe développer, ne manque pas de l'aſſurer que nous ſommes dehors, ſon pere & moi, que nous ſouperons en ville, & que nous rentrerons fort tard.

PASQUIN.

Je n'y manquerai pas.

LISIMON.

Retire-toi promptement, de peur qu'il ne te surprenne avec moi.

PASQUIN.

Je rentre. Mais, à propos, avez-vous remis le porte-feuille de mon Maître dans la poche de l'habit qu'on doit lui apporter?

LISIMON.

Oui, mon enfant. Il y trouvera des effets bien différens de ceux qu'il avoit mis. Quelle sera sa surprise!

PASQUIN.

Nous finirons par cet incident; il sera décisif.

LISIMON.

Aussi, l'attendrons-nous avec la derniere impatience. Au surplus, sois bien sûr, Pasquin, que nous te mettrons en état d'épouser Lisette.

PASQUIN.

Ah! Monsieur, après cette promesse, je me tromperois moi-même pour vous servir.

LISIMON.

Sors, & dépêche-toi.

SCENE II.

GÉRONTE, LISIMON.

LISIMON.

AVEZ-VOUS entendu ma scène avec Pasquin?

GÉRONTE.

D'un bout à l'autre. Nos affaires cheminent bien; mais le cœur me bat. Je meurs de peur que mon fils ne donne dans le piége; il lui est si bien tendu, ce

me ſemble, qu'il ſera bienheureux s'il peut s'en ſauver. N'eſt-ce pas trop l'expoſer?

LISIMON.

Pouvez-vous trop vous aſſurer de ſon repentir?

GÉRONTE.

S'il ſuccombe à la tentation, c'eſt un jeune homme perdu ſans reſſource.

LISIMON.

Hé bien! vous l'abandonnerez ſans retour.

GÉRONTE.

Quel ſeroit mon déſeſpoir! Je l'aime aveuglément.

LISIMON.

C'eſt ce qui l'a gâté. Aimer trop un fils, & le lui faire trop ſentir, c'eſt faire cent fois pis pour lui, que de le haïr & de le maltraiter.

GÉRONTE.

Je ne le vois que trop, préſentement.

LISIMON.

N'en parlons plus; peut-être va-t-il nous convaincre que le mal n'eſt pas ſans remede.

GÉRONTE.

Il me paroît que ce fripon de Paſquin nous ſert de bonne foi.

LISIMON.

Je vous en réponds.

GÉRONTE.

C'eſt ce qui redouble mes allarmes.

LISIMON.

Les promeſſes que je lui ai faites l'enchaînent à nos intérêts; &, d'ailleurs, il eſt plus ſubtil que faux, c'eſt une eſpece d'homme d'honneur.

GÉRONTE.

Qui m'a trompé mille fois.

LISIMON.

Oui; mais c'étoit pour ſervir votre fils: l'action eſt rectifiée par le motif; d'ailleurs, il va tout répa-

rer. Oh! çà, mon cher ami, que ferons-nous, vous & moi, en cas que le dénouement de cette intrigue ſoit auſſi heureux que nous le ſouhaitons?

GÉRONTE.

Vous me permettrez de ſuivre les mouvemens de mon cœur.

LISIMON.

Oui, & je vous imiterai; car j'aime votre fils comme s'il étoit le mien: il ſera d'autant plus ſenſible à vos bienfaits, qu'il croit vous avoir ruiné.

GÉRONTE.

Grace au ciel, il eſt bien trompé.

LISIMON.

Sans doute; & bien malgré vous.

GÉRONTE.

J'ai tort; mais je ſuis pere. Au reſte, ſoyez ſûr, mon cher Liſimon, que, ſi, par l'évenement, mon fils ſe rend indigne d'épouſer l'aimable Iſabelle, je prendrai ſoin de la pourvoir ailleurs, & que je me ſouviendrai juſqu'au dernier ſoupir, que je ſuis redevable à ſon généreux pere de mon éducation & de ma fortune.

LISIMON.

Et moi, lui ſuis-je moins redevable? Ne m'a-t-il pas élevé & avancé comme vous? Ainſi, donc...

SCENE III.

PASQUIN, LISIMON, GÉRONTE.

PASQUIN, *accourant.*

EH! vîte, Meſſieurs, décampez, & allez prendre vos places.

GÉRONTE.

Viens, que je t'embraſſe avant que tu commences.

PASQUIN.

Ma foi, je le mérite; car je vais bien vous divertir.

GÉRONTE.

Peut-être nous désespérer. Qui peut prévoir la fin de tout ceci? Que sais-je si mon libertin de fils?...

PASQUIN.

Il va paroître à l'instant. Détalez, vous dis-je.

SCENE IV.

PASQUIN, *seul.*

ALLONS, Monsieur Pasquin, déployez tout votre art pour amuser les auditeurs: mais, plus le dénouement approche, & plus la frayeur me saisit. Si mon étourdi de Maître, se trouvant en liberté, & roulant tout-à-coup sur l'or & l'argent, alloit s'aviser de prendre le mords aux dents, tout franc, j'aurois lieu de me repentir d'avoir trop bien joué mon rôle: mais, si je l'amene à résipiscence, quelle joie pour son pere, & quelle gloire pour moi! Cette espérance m'encourage, & je vais manœuvrer hardiment. Voici notre jeune homme. Dieu conduise la barque à bon port!

SCENE V.

LÉANDRE, PASQUIN.

LÉANDRE.

JE te cherche, Pasquin. Pourquoi me laisses-tu seul?

PASQUIN.

Pour faire de l'exercice. Ce sallon est spacieux; j'y suis plus à mon aise que dans votre chambre. Promenons-nous en causant.

rer. Oh! çà, mon cher ami, que ferons-nous, vous & moi, en cas que le dénouement de cette intrigue ſoit auſſi heureux que nous le ſouhaitons?

GÉRONTE.

Vous me permettrez de ſuivre les mouvemens de mon cœur.

LISIMON.

Oui, & je vous imiterai; car j'aime votre fils comme s'il étoit le mien: il ſera d'autant plus ſenſible à vos bienfaits, qu'il croit vous avoir ruiné.

GÉRONTE.

Grace au ciel, il eſt bien trompé.

LISIMON.

Sans doute; & bien malgré vous.

GÉRONTE.

J'ai tort; mais je ſuis pere. Au reſte, ſoyez ſûr, mon cher Liſimon, que, ſi, par l'évenement, mon fils ſe rend indigne d'épouſer l'aimable Iſabelle, je prendrai ſoin de la pourvoir ailleurs, & que je me ſouviendrai juſqu'au dernier ſoupir, que je ſuis redevable à ſon généreux pere de mon éducation & de ma fortune.

LISIMON.

Et moi, lui ſuis-je moins redevable? Ne m'a-t-il pas élevé & avancé comme vous? Ainſi, donc...

SCENE III.

PASQUIN, LISIMON, GÉRONTE.

PASQUIN, *accourant.*

EH! vîte, Meſſieurs, décampez, & allez prendre vos places.

GÉRONTE.

Viens, que je tembraſſe avant que tu commences.

PASQUIN.

Ma foi, je le mérite; car je vais bien vous divertir.

GÉRONTE.

Peut-être nous désespérer. Qui peut prévoir la fin de tout ceci? Que sais-je si mon libertin de fils?...

PASQUIN.

Il va paroître à l'instant. Détalez, vous dis-je.

SCENE IV.

PASQUIN, *seul.*

ALLONS, Monsieur Pasquin, déployez tout votre art pour amuser les auditeurs: mais, plus le dénouement approche, & plus la frayeur me saisit. Si mon étourdi de Maître, se trouvant en liberté, & roulant tout-à-coup sur l'or & l'argent, alloit s'aviser de prendre le mords aux dents, tout franc, j'aurois lieu de me repentir d'avoir trop bien joué mon rôle: mais, si je l'amene à résipiscence, quelle joie pour son pere, & quelle gloire pour moi! Cette espérance m'encourage, & je vais manœuvrer hardiment. Voici notre jeune homme. Dieu conduise la barque à bon port!

SCENE V.

LÉANDRE, PASQUIN.

LÉANDRE.

JE te cherche, Pasquin. Pourquoi me laisses-tu seul?

PASQUIN.

Pour faire de l'exercice. Ce sallon est spacieux; j'y suis plus à mon aise que dans votre chambre. Promenons-nous en causant.

LÉANDRE.

Es-tu sûr que mon pere ne surviendra pas ?

PASQUIN.

Il est dehors avec Lisimon ; ils ne reviendront pas avant minuit. Nous avons nos coudées franches.

LÉANDRE.

Aurai-je la liberté de sortir à l'heure de l'Opéra ?

PASQUIN.

Soyez tranquille à cet égard.

LÉANDRE.

Mais, mon habit ne vient point.

PASQUIN.

Il viendra, je vous le promets ; rien ne presse encore.

LÉANDRE.

D'accord ; mais, si j'étois habillé, nous monterions à l'appartement d'Isabelle.

PASQUIN.

Quand vous seriez vétu comme un prince, je vous garantis qu'elle ne vous recevroit pas. Vous êtes trop aimable & trop libertin, pour être un homme sans conséquence.

LÉANDRE.

Je voudrois l'être pour Isabelle ; je la respecte autant que je l'aime.

PASQUIN.

Nage toujours, diroit-elle, en vous fermant la porte au nez. Vous savez de quel bois elle se chauffe ; & je vous garantis que Lisette n'est pas plus polie : elles sont bien nées l'une pour l'autre. Ma foi, mon très-cher patron, voilà de quoi faire deux honnêtes femmes.

LÉANDRE.

Si jamais Lisette est la tienne, il faudra qu'elle aille bien droit.

PASQUIN.

Franchement, je n'aimerois pas qu'elle prît à gauche.

LÉANDRE.

Ah! que tu ſeras défiant!

PASQUIN.

C'eſt que j'ai de l'expérience. Un homme qui connoît le danger, craint quand il s'embarque.

LÉANDRE.

Oui; mais il faut qu'il prenne patience quand il eſt embarqué: c'eſt ce que tu feras, comme tant d'autres.

PASQUIN.

Ah! vous tirez déjà ſur moi?

LÉANDRE.

Dépêche-toi de te marier, je ſerai curieux de voir ta contenance.

PASQUIN.

Eh! nous verrons quelle ſera la vôtre.

LÉANDRE.

La mienne ſera toujours bonne; car je ne me marierai jamais.

PASQUIN.

Jamais! Vous adorez Iſabelle, dites-vous à tout moment?

LÉANDRE.

C'eſt parce que je l'adore, que je ne veux pas l'épouſer.

PASQUIN.

Belle preuve d'amour!

LÉANDRE.

La plus belle que je puiſſe lui donner. Quoi! j'aurois l'inhumanité de la rendre malheureuſe, pour ſatisfaire ma paſſion? Je l'aime à la fureur, je te l'avoue; mais je l'aime en honnête homme. Ne ſeroit-elle pas bien lotie? Moi, ruiné; elle, ſans bien, ſans eſpérance d'en avoir. Hélas! que deviendrions-

LÉANDRE.

Qu'eſt-ce que ce papier ?

PASQUIN.

C'eſt le ſauf-conduit de vos perſécuteurs : je les ai ſi bien harangués, qu'ils ont fait tout ce que j'ai voulu.

LÉANDRE.

Voyons.

(*Il lit.*)

Nous ſouſſignés notables & honorables bourgeois & marchands des ville, cité, univerſité, fauxbourgs & banlieue de Paris ; à tous archers préſens & à venir, SALUT. *Savoir faiſons, que nous avons permis & permettons au Sieur Léandre de Brillanville, notre débiteur, duement & quadruplement ſentencié par corps, à notre très-humble & très-intéreſſante réquiſition & pourſuite, de ſortir librement, ſans trouble, défiance & frayeur, pendant le cours, reſte & durée de la préſente après-dînée, pour ſe tranſporter ou faire tranſporter juſqu'à l'Opéra ; &, d'icelui, revenir chez lui directement par le plus court chemin, ſans s'écarter par voies ſuſpectes, obliques & rues détournées, avec les perſonnes de tout âge, ſexe & condition, qui l'accompagneront ou qu'il accompagnera, laiſſant le choix de l'un ou de l'autre à ſa prudence & diſcrétion : & vous prions, & néanmoins enjoignons très-expreſſément de n'apporter empêchement quelconque au paſſage dudit ſieur, ſoit en allant audit Opéra, ſoit à ſon retour ; ains, au contraire, de lui prêter toute aide & aſſiſtance en cas de beſoins requis & urgens : & nous avons tous quatre ſigné de nos mains propres, pour ſervir ce que de raiſon audit ſieur ſentencié. Fait à Paris, avant ou après midi, ne ſachant l'heure préciſe.*

TISON, DORÉ, COURTAUT, CROQUET.

Le préſent écrit à valoir juſqu'à dix heures du ſoir.

PASQUIN.

Hé bien! qu'en dites-vous?

LÉANDRE.

Puis-je me fier à un pareil écrit? C'eſt une plaiſanterie.

PASQUIN.

Point du tout. Ne reconnoiſſez-vous pas les ſignatures?

LÉANDRE.

Oui, je les reconnois; mais le ſtyle...

PASQUIN.

C'eſt celui de Monſieur Croquet qui a cru faire une piece d'éloquence, & qui n'y entend pas plus de fineſſe que les trois autres qui l'ont ſignée. Croyez-vous que je vouluſſe vous expoſer pour me divertir, moi qui expoſerois ma vie pour vous ſauver?

LÉANDRE.

Je ne puis répliquer à cela. Mais, malgré l'énergie de cette belle piece, il falloit prévenir les archers.

PASQUIN.

C'eſt ce que nous avons fait, en leur donnant le double du ſaut-conduit. Je n'ai rien omis pour votre ſûreté.

LÉANDRE.

Viens, que je t'embraſſe auſſi; tu es la perle des valets.

PASQUIN.

Sans vanité, vous me rendez juſtice. J'aime qu'on me ſauve la peine de me louer moi-même.

LÉANDRE.

Enfin donc, grace à tes ſoins, je reſpire: mais je crains encore que mes créanciers ne cherchent à me ſurprendre.

PASQUIN.

Me croyez-vous aſſez ſot pour donner dans un panneau? Je réponds de leur bonne foi corps pour

LÉANDRE.

C'eſt donc le même ami à qui tu as vendu mes malles?

PASQUIN.

Oui; & qui m'en a donné deux mille francs de plus que ce que vous en vouliez.

LÉANDRE.

Ah! quelle joie! Voilà un ami comme on n'en voit point.

PASQUIN.

Dans ce monde pervers, il n'y a plus que moi ſeul qu'on puiſſe lui comparer.

LÉANDRE.

Tu dis vrai, mon cher Paſquin. Comment pourrai-je jamais reconnoître les ſervices que tu me rends?

LE PORTEUR.

Mes bons Meſſieurs, pendant que vous jaſez à votre aiſe, je creve ſous le fardeau.

PASQUIN.

Aidez-moi à ſoulager ce pauvre diable.

LÉANDRE.

Oh! volontiers. Tiens, voilà de quoi boire.

LE PORTEUR.

Adieu, Meſſieurs; vous m'avez rendu plus léger qu'une plume, & je m'en retourne en ſautant.

SCENE VII.

LÉANDRE, PASQUIN.

PASQUIN.

COMPTONS le nombre des ſacs. Un, deux, trois, quatre, cinq & ſix: voilà pour vos habits. En voici douze autres, & un petit de cinq cents francs pour vos billets.

LÉANDRE.

LÉANDRE.

Ah! ciel! que d'argent comptant tout d'un coup! Que de bonheur tout à la fois! A la fin, la Fortune s'eſt donc laſſée de me perſécuter.

PASQUIN.

Voyez un peu quelques-unes de ces eſpeces. Ouvrez un ſac, & moi l'autre. Ah! les belles médailles! Elles ſont toutes neuves: je les aime mille fois mieux que ces vieilles antiquailles dont on fait tant de cas: voilà de quoi je voudrois remplir un grand cabinet.

LÉANDRE.

Et voilà de quoi mener une belle vie, ſi je voulois!

PASQUIN.

Oui, morbleu, divertiſſons-nous. *Vivat.* Bonne chere & grand feu, ſans compter les menus-plaiſirs. Il faut dépenſer tout cela noblement, pour nous dédommager de nos chagrins. Avec quelques petites ſommes à compte, nous appaiſerons vos créanciers, & nous mangerons le reſte en liberté: n'eſt-il pas vrai, mon cher Créſus?

LÉANDRE.

Ce ſont donc là les conſeils que tu me donnes?

PASQUIN.

Ne ſont-ils pas de votre goût?

LÉANDRE.

Parbleu, tu m'as bien trompé! Je te croyois un honnête garçon, & tu n'es qu'un ſéducteur.

PASQUIN.

En quoi donc?

LÉANDRE.

Au lieu de m'aider à me tirer du bourbier, tu veux m'y replonger, miſérable!

PASQUIN.

Je croyois vous faire ma cour.

LA JONQUILLE.

C'eſt un homme qui s'appelle... Ma foi, je ne m'en ſouviens plus.

PASQUIN.

Ne voyez-vous pas que c'eſt mon ami qui vous le renvoie, comme nous en étions convenus lui & moi? Voilà ce qui s'appelle une galanterie.

LÉANDRE.

Je t'en ai toute l'obligation.

PASQUIN.

Vous m'en avez bien d'autres, que vous ne ſavez pas. Allons, mettez vite cet habit.

LÉANDRE.

Il va mettre le comble à mon bonheur.

PASQUIN.

Vous dites plus vrai que vous ne penſez. Va-t-en, la Jonquille.

SCENE IX.

LÉANDRE, PASQUIN.

LÉANDRE, *en s'habillant.*

JE vais donc vous obéir, ma chere Iſabelle; & c'eſt, en effet, pour moi, je vous jure, le comble de la félicité. Mais, qu'eſt-ce que je ſens dans cette poche?

PASQUIN, *en ſouriant.*

Voyez, voyez ce que c'eſt.

LÉANDRE.

Mon porte-feuille! Comment ſe trouve-t-il ici?

PASQUIN.

C'eſt que vous l'y avez mis.

LÉANDRE.

Oui, je m'en ſouviens. Parbleu, je ſuis un grand étourdi!

PASQUIN.

Cela eſt vrai, cela eſt vrai. Si quelqu'un l'a ouvert, il aura vu de belles ſentences.

LÉANDRE, *ouvrant le porte-feuille.*

Il faut que je jette toutes ces lettres au feu.

PASQUIN.

Ah ! c'eſt dommage. Avant que de faire cette exécution, reliſez-les encore une petite fois.

LÉANDRE.

Ciel! que vois-je ? Ce ne ſont pas-là des lettres. Quittance de Monſieur Doré ; quittance de Monſieur Lardon ; quittance de Monſieur Courtaut ; quittance de Monſieur Croquet : en effet, elles ſont écrites & ſignées de leurs mains. Me trompé-je ? en voici d'autres, en auſſi bonne forme, de tous mes créanciers, ſans exception. Eſt-ce un rêve ? Eſt-ce une vérité ? Mon cher Paſquin, dis-moi donc ſi je dors ou ſi je veille.

PASQUIN.

Si vous dormez, je dors auſſi ; car je vois les mêmes choſes que vous.

LÉANDRE.

Grand Dieu, quel prodige ! A qui ſuis-je redevable d'une libéralité ſi exceſſive ?

PASQUIN.

A celui qui a payé vos habits.

LÉANDRE.

Eh! nomme-le-moi donc, que j'aille me jetter à ſes pieds.

PASQUIN.

Il ſe nomme...

LÉANDRE.

Eh bien ?

PASQUIN.

Monſieur...

LÉANDRE.

Monſieur qui ?

PASQUIN.

Connoiſſez-vous un Monſieur de par le monde, qui s'appelle ?...

LÉANDRE.

Comment ?

PASQUIN.

Monſieur Géronte ?

LÉANDRE.

Mon pere ?

PASQUIN, *chantant.*

C'eſt lui-même.

LÉANDRE.

Ah! je le reconnois. Ma ſurpriſe... ma joie... ma confuſion... Soutiens-moi, Paſquin... je ſuccombe.

PASQUIN.

Morbleu! je crois qu'il s'évanouit. Eh! vite, Meſſieurs, ſortez de votre cache, & venez à notre aide.

SCENE X.

GÉRONTE, LISIMON, LÉANDRE, PASQUIN.

GÉRONTE, *accourant avec Liſimon.*

O Ciel! en quel état vois-je mon fils!

PASQUIN.

Hélas! vous l'avez tué en le reſſuſcitant.

LISIMON.

Léandre, regardez votre pere; le voici qui vous aime plus que jamais.

LÉANDRE, *ouvrant les yeux.*

Ah! mon pere, vous m'accablez.

GÉRONTE.

Non, mon fils; je ne fais que ce que doit faire un bon pere.

LÉANDRE, *se jettant aux pieds de son pere.*

J'en suis indigne.

GÉRONTE.

Vous ne l'êtes plus; tout est réparé: embrassez-moi.

LÉANDRE, *se levant, aidé de Pasquin.*

L'excès de vos bontés me couvre de honte. Vous me pardonnez, mais je ne me pardonne pas.

GÉRONTE.

Que le passé soit oublié pour toujours; ne songeons qu'à jouir d'un avenir délicieux.

PASQUIN.

Hé bien! Messieurs, vous ai-je bien servis?

LISIMON.

A ravir. On ne peut trop payer ton zele & ta dextérité.

LÉANDRE, *à Pasquin.*

Aimable fripon, en me trompant, que tu m'as obligé! Tu agissois de concert avec eux, je n'en puis plus douter.

PASQUIN, *montrant Lisimon.*

Tenez, c'est Monsieur qui me dirigeoit.

LÉANDRE, *à Lisimon.*

Je n'entreprends point de vous marquer ma reconnoissance; vos bontés sont au-dessus de mes forces.

LISIMON, *l'embrassant.*

J'en suis trop payé par la joie que vous me causez. Je comptois sur votre bon cœur, & je ne me suis pas trompé.

GÉRONTE, *à Léandre.*

Vous voyez en Lisimon le modele des vrais amis: nous lui devrons, vous & moi, tout le bonheur de notre vie. Mais, mon fils, si vous voulez que je sois

parfaitement heureux, il faut que vous preniez le parti de vous marier. J'ai fait pour vous un choix qui vous convient; c'eſt le choix de votre cœur, je n'en puis plus douter.

LÉANDRE.

Eh! mon pere, je vous ai ruiné. Iſabelle n'a pas plus de fortune que moi; je la rendrois malheureuſe.

LISIMON.

Hé bien! il faut vous donner une épouſe qui vous apporte quinze mille livres de rente; votre pere & moi, nous l'avons trouvée.

GÉRONTE.

Et je veux que vous l'acceptiez de notre main.

LÉANDRE.

Je vous obéirai, mais je n'y ſurvivrai pas: je ne puis vivre qu'avec Iſabelle.

GÉRONTE

Et c'eſt Iſabelle que vous épouſerez.

LÉANDRE.

Iſabelle!

LISIMON.

Elle-même. Je me charge de fournir ſa dot: les cent mille écus ſont tout prêts.

LÉANDRE.

Quelle généroſité!

PASQUIN.

Pour celle-là, je ne m'y attendois pas.

GÉRONTE, *à Léandre.*

Et j'ai la même ſomme dans mon cabinet, qui, jointe aux cent mille écus de mon ami, vous formera dix mille écus de rente.

PASQUIN, *à Léandre.*

Avec cela, vous pourrez vivoter.

LÉANDRE, *avec tranſport.*

Oh! pour le coup, il faut mourir de joie, & que ce ſoit à vos genoux, mon cher pere.

GÉRONTE, *le relevant.*

Soyez homme, mon fils, & soutenez votre bonheur.

PASQUIN, *embrassant Léandre.*

Bon courage, mon cher Maître ; nous ne craindrons plus les archers : vous avez un bon sauf-conduit.

(*Géronte & Lisimon éclatent de rire.*)

LÉANDRE, *à Pasquin.*

Ah ! traître, que tu m'as bien joué ! Je ne m'étonne plus de ta valeur.

PASQUIN.

Loin du péril elle est brillante.

LÉANDRE.

Cependant tu avois fait merveille avec Monsieur Salomon.

LISIMON.

Pas un mot de vrai dans le récit qu'il vous a fait : c'est moi qui ai retiré les diamans.

LÉANDRE.

Il faut avouer que je suis une grande dupe.

PASQUIN

Et que j'ai l'imagination bien féconde.

LÉANDRE, *prenant Pasquin à la gorge.*

Si j'étois moins heureux, je t'étranglerois.

SCENE DERNIERE.

ISABELLE, LISETTE, GÉRONTE, LISIMON, LÉANDRE, PASQUIN.

GÉRONTE, *d'un ton haut.*

ENTREZ, ma fille; approchez.

LÉANDRE.

Comment! elle écoutoit auſſi?

LISETTE.

Oh! vraiment oui, nous écoutions; & nous n'avons pas lieu de nous en repentir.

LISIMON.

Je les avois bien placées.

LÉANDRE.

Je ſuis bienheureux de n'avoir pas lâché quelque impertinence.

GÉRONTE, *à Iſabelle.*

Vous voilà convaincue que mon fils vous aime; & vous ne m'avez point caché que vous l'aimez: il mérite le don de votre foi, & que vous acceptiez la ſienne. Allons, mes chers enfans, confiez-moi vos mains, afin que j'en diſpoſe en cet heureux moment. Ma Belle, voilà, voilà votre époux: j'eſpere maintenant que vous vivrez enſemble auſſi heureuſement que je le deſire.

LÉANDRE, *à Iſabelle.*

Acceptez-vous ma main ſans répugnance?

ISABELLE, *en ſouriant.*

Vous voyez que je ne balance pas.

GÉRONTE.

A l'égard de Liſette...

PASQUIN.

Bon.

GÉRONTE.

Il ne faut pas la détourner de ſa vocation.

PASQUIN.

C'eſt-à-dire de ſa vocation pour moi.

GÉRONTE.

Que dit-elle à cela ?

LISETTE.

Pas le mot.

GÉRONTE.

C'eſt tout dire. Cela ſuppoſé, je donne mille écus à Paſquin.

LISIMON.

Et moi autant. Je vous imite fidelement, comme vous voyez.

ISABELLE.

Permettez-vous, Meſſieurs, que je donne à Liſette la ſucceſſion de ma tante ?

LISIMON.

Rien n'eſt mieux penſé.

GÉRONTE.

Je ratifie la ceſſion.

LISETTE.

Et je l'accepte.

GÉRONTE.

Pour aller au couvent ?

LISETTE.

Si Monſieur Paſquin veut m'y conduire...

PASQUIN.

Donne la main, friponne ; je vais te conduire chez le Notaire.

GÉRONTE.

N'en prends pas la peine ; le mien va venir tout-à-l'heure, & nous lui dicterons deux contrats.

PASQUIN.

Liſette, fais-en un beau remerciement pour nous deux.

LISETTE.

Je me charge de ce ſoin ; je n'ai pas l'imagination ſi brillante que vous.

GÉRONTE.

Point de remerciemens. Je ſuis ravi de retrouver un fils digne de ma tendreſſe : ne ſongez tous qu'à partager ma joie.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

Le Privilége & l'Enregiſtrement ſe trouvent aux Œuvres générales de l'Auteur.

TABLE générale des Pieces de M. DESTOUCHES.

LE CURIEUX IMPERTINENT.
L'INGRAT.
L'IRRÉSOLU.
LE MÉDISANT.
LE TRIPLE MARIAGE.
L'OBSTACLE IMPRÉVU.
LE PHILOSOPHE MARIÉ.
LE PHILOSOPHE AMOUREUX.
LA FAUSSE AGNÈS.
LE GLORIEUX.
LE TAMBOUR NOCTURNE.
LE DISSIPATEUR.
L'AMBITIEUX.
L'AMOUR USÉ.
L'HOMME SINGULIER.
LA FORCE DU NATUREL.
LE JEUNE HOMME A L'ÉPREUVE.

La Grange-Chancel, François Joseph de Chancel, historien &c.

LES JEUX OLYMPIQUES.

OU

LE PRINCE MALADE.

COMEDIE HEROIQUE.

Repreſentée pour la premiere fois, par la Troupe Royale des Comediens Italiens, le 12. Novembre 1729.

PROLOGUE.

Le Theâtre repréſente une longue chaîne de Montagnes qui aboutiſſent au mont Olympe, au pied duquel on voit une place deſtinée pour la célébration des jeux Olympiques retablis par Iphite Roi d'Elide deux cens quarante ans après qu'ils eurent été inſtitués par Hercule.

ERASTE, PHILINTE.

ERASTE.

QUoi! tu veux ſoûtenir des fauſſetés viſibles?
La choſe eſt impoſſible, & des plus impoſſibles.
Et très certainement l'on ſe riroit de toi,

Si tu faisois ce conte à quelqu'autre qu'à moi.

PHILINTE.

Tant-pis pour les rieurs. Rien n'est plus veritable,
Que ce que je te dis.

ERASTE.

Non, il n'est pas croyable
Que les Italiens, où naturellement
Les gens de quelque goût ne vont que rarement,
Dont les pieces, morbleu, qui sont les mieux receuës,
Ne sont qu'un vil amas de scenes mal cousuës,
Qui produites par eux & sans regle & sans art,
Font rire quelquefois, & plaisent par hazard:
Précedent aujourd'hui sur un ton pathetique,
Regaler le public d'une piéce héroïque.
Fy, cela ne se peut, Marquis: & contre toi
Je gage cent Loüis qu'il n'en est rien.

PHILINTE.

Pourquoi?

ERASTE.

Pourquoi ! Par la raiſon qu'ils n'oſeroient le faire.
Notre langue eſt pour eux une langue étrangere :
Une voix peu flexible, un ſi mauvais accent,
Que même à la Garonne il ſeroit déplaiſant,
Ne conviennent pas bien, dans une Tragedie,
Aux touchantes beautés de notre poëſie.
Le vers le plus ſonore & le mieux cadancé,
Perd ce qu'il a de beau s'il eſt mal prononcé.
Il faut qu'un bon Acteur, pour faire des merveilles,
Ajuſte ſes recits au gout de nos oreilles :
Que ſon geſte ſans force & ſa tremblante voix
Paſſent en nazillant ſur les foibles endroits :
Et pouſſant un beau vers juſqu'aux derniere Loges,
Il ſemble rajeunir au bruit de ſes éloges.
Voilà par quel ſecret un Acteur excellent
Fait admirer des vers qu'on liroit en baillant.
Au lieu que tous les jours des Acteurs miſerables
Font bailler le public aux endroits admirables

Tel ſera le ſuccès de tes chers étrangers.

PHILINTE.

Je ne crains point pour eux de ſemblables dangers.
Depuis plus de quinze ans qu'arrivez d'Italie,
Leur Troupe dans Paris s'eſt ſi bien établie,
A force de travail ils ſont venus à bout
D'amuſer le public, de ſe faire à ſon gout.
Pareils à ces ſoldats, levez dans la Province,
Qu'arme nouvellement le ſervice du Prince,
Et qui ſous leurs Drapeaux aguerris par le tems
Ne ſont plus diſtinguez des autres combattans;
Ils ont pris tellement nos mœurs & nos uſages,
Qu'ils ne paroiſſent plus les mêmes perſonnages.
Dans leur bouche aujourd'hui, par les ſoins qu'ils ont pris,
Un ouvrage excellent ne perd rien de ſon prix.
De notre langue même ils ſçavent les fineſſes.
Et ſi juſqu'à preſent ils n'ont point eu de pieces,
Où l'on ait vû briller des Grecs ou des Romains,
C'eſt moins faute d'Acteurs que faute d'Ecrivains.

ERASTE.

Parbleu, tu me ravis par cette apologie.
Un tel entêtement mérite qu'on en rie.
Vouloir que Dominique égale les Quinauts ;
Et que la Silvia surpasse la Duclos !
Ah ! ah !

PHILINTE.

Je rends justice aux Acteurs que tu cites,
Et je ne prétends pas contester leurs merites.
Je soutiens seulement que sans leur rien ôter,
D'autres ont des talens que Paris peut gouter ;
Que la scene Françoise encor que sans égale,
N'a point dans l'autre Troupe une indigne rivale ;
Que leur zele, en faveur de leurs efforts nouveaux,
Doit être regardé plûtôt que leurs deffauts ;
Qu'un Parterre indulgent, en ceux qu'il encourage,
Augmente le désir de plaire davantage ;
Que les arts établis dans chaque Nation
Ne sont pas tout à-coup dans leur perfection ;
Et que tous les talens, célébres dans l'Histoire,
Ont monté par dégrés au faîte de la gloire.

ERASTE.

Mais quand même, Marquis, je pourrois convenir
De ce que ſans raiſon tu m'oſes ſoutenir,
Crois-tu que les Acteurs, dont je prends la défenſe,
Eux qui ſeuls du Cothurne ont la ſur-intendance,
Soient aſſez peu jaloux de leurs droits les plus beaux,
Pour les communiquer à de pareils Rivaux ?
Ils ſe vont ſoulever contre leur entrepriſe.

PHILINTE.

Avec un Arlequin que veut tu qu'on leur diſe ?

ERASTE.

Une piece héroique avec un Arlequin !

PHILINTE.

Pourquoi non ?

ERASTE.

Le public n'en verra pas la fin :
Pour ce qui lui déplait tu ſcais comme il en uſe.

PHILINTE.

Elle va commencer, nous verrons qui s'abuſe.

ERASTE.

J'ai fait ſon Horoſcope, elle ne vaudra rien.

PHILINTE.

J'en appelle au Public: c'eſt ton Juge & le mien.

Fin du Prologue.

ACTEURS.

IPHITE, Roi d'Elide.

PHILOCLE'E, Reine de Crette.

ARGENIE, Princeſſe d'Argos, accordée avec le Roi.

CHOREBE, fils du Roi.

ALMIRE, Importante de Cour.

ARLEQUIN, Bouffon du Roi.

DORINE, Suivante de la Princeſſe.

CIPARISSE, jeune enfant de la ſuite du Prince.

L'Ecuyer d'Almire.

Page d'Almire.

ACTEURS chantans & danſans.

HESIODE, Poëte célébre.

ARTHEMIDORE, Magicien.

Troupe d'Atletes.

Troupe de Magiciens.

Troupe d'Acteurs comiques.

LES JEUX OLYMPIQUES.

OU

LE PRINCE MALADE.

COMEDIE HEROIQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ARGENIE, DORINE.

ARGENIE.

Vien, Dorine, tandis que le peuple s'écoule,
Arrêtons en ces lieux écartés de la foule.
Ciel! pour être à couvert de tous les embarras,

Les jeux dans cette Cour ne finiront-ils pas ?
Quoi ! toujours des plaiſirs ! & toujours me contraindre !

DORINE.

Je ne le cele point, vous êtes fort à plaindre.
Vous voyez un grand Roi, qui par mille plaiſirs
Cherche non ſeulement à remplir vos deſirs ;
Mais qui pour honorer l'éclatante journée
Qui doit à votre ſort unir ſa deſtinée,
Rétablit dans ſa Cour ces Jeux tant revérés,
Que ſon ayeul Hercule a jadis conſacrés,
Et par qui déſormais nos Annales célébres,
Perceront de l'oubli les injuſtes ténébres.
Il a déja promis à la face des Dieux,
Que quiconque aujourd'hui ſeroit victorieux,
Sans craindre aucun refus, dans ſa nouvelle gloire,
Pouvoit tout demander pour prix de ſa victoire.
Déja ſur cet eſpoir mille peuples divers,
Sont en foule accourus des bouts de l'univers.
Maintenant pour remplir votre attente frivole,
Ne voudriez-vous pas qu'il manquât de parole,
Et renvoyât chez eux tant de braves Guerriers,
Couverts de cette honte & non pas de lauriers:
Tant de Muſiciens, de Danſeurs, de Poëtes,

Tant de gens faits au tour qu'on nomme des Atletes,
Qui par mille talens dont chacun eſt ſurpris,
Semblent tous mériter de remporter le prix.
Les uns juſques au Ciel pouſſent des harmonies
Qui verſent dans nos cœurs des douceurs infinies :
Les autres ſe joignant à ces accords touchans,
Tracent d'un pied léger l'image de leurs chants.
Celui-ci pour courir, partant comme un Tonnerre,
Semble fendre les airs quand il frappe la terre.
Cet autre ſur ſon Char s'eſtime autant qu'un Dieu,
Si du choc de la borne il ſauve ſon eſſieu.
Pour moi qui vis ſans trouble & ſans mélancolie,
J'admire de chacun la diverſe folie.
Après un bien frivole on les voit tous courir ;
Ce qu'un ſeul doit avoir, tous penſent l'acquerir,
Et tous les mouvemens que je vois qu'on ſe donne,
Me ſont plus de plaiſirs que les Jeux qu'on ordonne,

ARGENIE.

Et moi, loin de gouter ces ſpectacles divers,
Qui m'expoſent ſans ceſſe aux yeux de l'Univers,
J'y ſens croître mon trouble & mon inquiétude,
Et j'aimerois bien mieux un peu de ſolitude.

DORINE.

Ah! quels charmes plus grands y pourriez-vous trouver?
Qu'y feriez-vous?

ARGENIE.

Du moins j'y pourrois...

DORINE.

Quoi?

ARGENIE.

Rêver.

DORINE.

Rêver! de bonne foi parlons de nos affaires,
Tandis que nous voici dans ces lieux ſolitaires.
Vous n'êtes pas ici, comme chez vos parens,
Il s'agit de marcher ſur des pas différens.
Pour vivre avec les gens avec qui l'on doit être,
Il faut auparavent tâcher de les connoître.
Chaque climat, Madame, a ſes loix & ſes mœurs,

Où le ſage en tous tems conforme ſes humeurs,
La Cour où nous entrons n'eſt pas comme la nôtre.
Commençons par un bout, nous finirons par l'autre.
En vérité, comment pourra-t'on expliquer
Le chagrin que par tout vous faites remarquer?
Au milieu des plaiſirs cherchant la ſolitude,
Votre ame s'abandonne à ſon inquiétude;
On a beau près de vous s'empreſſer chaque jour,
Vos dédains éternels glacent toute la Cour.
Celles de votre rang ne font aucune mine,
Que d'un œil attentif chacun ne l'examine.
On s'attire les cœurs par quelque honnêteté,
Un air ſombre rebute & paſſe pour fierté:
Et quand quelque chagrin troubleroit votre vie,
Il faut le dérober aux regards de l'envie.
Peut-être avec le Roi votre hymen vous fait peur:
On n'a pas tout-à-fait conſulté votre cœur.
Il n'eſt plus maintenant dans la fleur de ſon age;
Mais un Trône pour plaire eſt un grand avantage:
Les défauts qu'à tout autre on pourroit reprocher,

Un Diadême au front a droit de les cacher :
Et d'ailleurs il ſied bien à de jeunes Princeſſes,
D'avoir des ſentimens & des délicateſſes !
Laîſſe-t'on à leur choix d'aimer ou de haïr ?
Leur donne-t-on un cœur pour ne pas obeir.

ARGENIE.

Hélas !

DORINE.

Son Fils peut-être auroit mieux ſçû vous plaire,
Et je crois que ſon âge étoit mieux votre affaire
Quand il vint nous chercher juſques dans nos Etats,
Je l'admirai d'abord, je ne le céle pas.
Je vous faiſois en tout remarquer ſon adreſſe,
Je loüois ſa beauté, ſa grace, ſa jeuneſſe.
Mais à peine en Elide eût-il remit le pié,
Qu'il vint d'une langueur à nous faire pitié.
De moment en moment ſon mal ſemble s'accroître,
Les Médecins du Roi n'y peuvent rien connoître.
A garder ſon ſecret c'eſt un petit mutin,
Le Roi même ne peut l'arracher de ſon ſein.

C'eſt

C'eſt en vain qu'au ſecours de ſa langueur mortelle ;
Il n'eſt point de plaiſirs, point de Jeux qu'on n'appelle :
Inviſible & fuyant les pompes de la Cour,
Dans ſon appartement il paſſe tout le jour,
Et ſi j'oſe, Madame, en croire l'apparence,
Vous avez à ſon mal plus de part qu'on ne penſe.

ARGENIE.

Moi ! Dorine ! hé comment !

DORINE.

Il ne vous aime pas;
Vous voyez que par-tout il évite vos pas.
Et je gage qu'il craint qu'étant ſa belle-mere,
Vous ne lui faſſiez tort en lui donnant un Frere.

ARGENIE.

Si c'eſt de là que vient ce mal enraciné,
Tout d'abord, comme toi, je l'avois ſoupçonné :
Mais c'eſt bien malgré moi que je me vois contrainte
A lui donner, Dorine, un tel ſujet de crainte.
Ma préſence à regret lui cauſe cet ennui,
Et j'en ſouffre peut-être autant & plus que lui.

DORINE.

Bon ! c'eſt un petit fat, qu'il eſt bon de reduire;

Et que l'on mettra bien hors d'état de vous nuire.

Dès qu'il ſera gueri ſous ombre de regner,
De vos yeux ſur le champ on le doit éloigner:
Par un heureux hymen vous en ſerez défaite,
Et déja ſans ſon mal la choſe ſeroit faite.

ARGENIE.

Ne dit-on point à qui l'on engage ſa foi?

DORINE.

Vous êtes tous les jours avec elle.

ARGENIE.

Qui! moi!
Je ne la connois point.

DORINE.

C'eſt la Reine de Crette;

ARGENIE.

Philoclée!

DORINE.

Elle même. Elle n'eſt pas mal faite,
C'eſt une Avanturiere, à ce que chacun dit,
Qui ne manque non plus de beauté que d'eſprit.
Voici comme en deux mots on conte ſon affaire:
Son peuple étoit mutin: elle étoit un peu fiere:
Ils ſe ſont tant brouillés, je ne ſçai par quel ſort

Que le foible a cédé l'avantage au plus fort ;
Si bien qu'il a fallu déloger ſans trompette,
Et venir en ces lieux chercher une retraite.
Le Roi doit la remettre au ſein de ſes Etats,
Le Prince en l'épouſant y doit ſuivre ſes pas ;
Et ſi l'ambition tirannise ſon ame,
Il n'aura qu'à porter le Sceptre de ſa Femme ;
Juſqu'à ce que le tems uniſſe quelque jour,
Celui de la naiſſance à celui de l'amour.

ARGENIE.

Qui déja de la ſorte a pris ſoin de t'inſtruire ?

DORINE.

C'eſt un de mes amans. Qu'avez-vous à ſourire ?
Oui, oui, c'eſt Arlequin dont j'aime mieux l'amour,
Que de trente Seigneurs que je vois à la Cour.
Il va droit à ſes fins avec ſon badinage,
Quelque fou qu'il paroîſſe, il n'en eſt pas moins ſage :
C'eſt un homme entre nous très-bon à ménager,
Dans tous vos interêts je le veux engager.
Il conoît mieux qu'un autre & la Cour, & la Ville,
Et tel qui rit de lui, n'eſt pas le plus habile.

ARGENIE.

Je te crois.

DORINE.

Ainſi donc il faut montrer à tous,
Un accueil ſociable, un air affable & doux,
Et même pour Almire avoir que'que maniere,
Qui ne ſoit pas toujours ſi rude ni ſi fiere.

ARGENIE.

Almire! ah que je hais ſes importuns diſcours!
Dans mon apartement je la trouve toujours.
En quelque lieu que j'aille elle eſt à ma rencontre;
Par tout où je la fuis, mon malheur me la montre;
Elle aſſiége ma porte. Ah, qu'on eſt malheureux,
Dorine! & qu'à la Cour il eſt de ces fâcheux!

DORINE.

N'importe quelquefois elle eſt divertiſſante:
Et d'ailleurs, quoiqu'on die, elle eſt toute puiſſante.
Il n'eſt point à la Cour de Fête ou de feſtin,
Où ſans être priée elle n'aille ſoudain.
Chez les Grands à toute heure on la voit s'introduire,
Elle a toujours pour rien cent ſecrets à leur dire.
Quelque éclat dans ſa race & l'âge de vingt ans.

nt qu'on l'excuſe un peu du côté du bon ſens.
on dit même, & ce bruit fait aſſez de vacarmes,
ie la langueur du Prince eſt l'effet de ſes
charmes;
que le Roi lui-même, avant que de vous
voir,
oit de ſes attraits reſſenti le pouvoir.
ne ſçai s'il eſt vrai, mais c'eſt tant de miſtere
ur là faire parler, quand elle veut ſe taire,
de tous ſes ſecrets je fais ſi peu de cas,
ie j'aime mieux cent fois qu'elle ne parle pas.
ilà ſuccintement les principales cauſes,
qui dans cette Cour s'agitent toutes choſes.
ne vous parle point de tous nos jeunes gens
iſans, polis, & beaux, aprentifs Courtiſans,
ui marmotant quelque air d'une piéce à la
mode,
ſtiment plus ſavans qu'Homere, & qu'He-
ſiode;
nſurent hautement leurs ouvrages divers,
ne connoiſſent pas la proſe ni les vers.
uand nous aurons le tems j'en dirai davan-
tage,
t je m'arrêterai ſur chaque perſonnage.
n vient à vous.

Il eſt bon de flatter ſes propres ennemis ;
Et quiconque à la Cour n'a pas cette prudence.

PHILOCLE'E.

Je ſçai de leurs pareils ce qu'il faut que je penſe,
Par leurs retardemens je conçois leurs projets.
Leur regne eſt dans la guerre & non pas dans la paix.
C'eſt à la prolonger que tendent leurs pratiques.
Ils tirent leur bonheur des miſeres publiques ;
Et tant qu'ils ont moyen de les entretenir,
On ne doit pas conter qu'elles puiſſent finir.

ARGENIE.

Hé bien ! ſi ce moyen ne peut vous ſatisfaire,
Faites parler le Prince ; il peut tout ſur ſon Pere.
Où pouvez-vous fonder un plus ſolide eſpoir ?
Puiſqu'enfin ſur ſon cœur vous avez tout pouvoir ;
Et que bientôt l'hymen vous joignant l'un & l'autre,
Ne doit plus ſéparer ſon interêt du vôtre.

PHILOCLE'E.

Madame, cet hymen n'eſt pas bien arrêté ;
J'y trouve tous les jours quelque difficulté,

Et

Et de tant de longueurs je vois ce qu'il faut craindre.

ARGENIE.

C'eſt l'effet du malheur qui nous force à le plaindre.
Mais un ſi grand merite a de quoi vous charmer,
Madame, & ſans rougir vous le pouvez aimer.

PHILOCLE'E.

Moi l'aimer! moi bruler d'une flame inſenſée!
Madame, d'autres ſoins occupent ma penſée!
Quand j'ai promis ma main, mon eſprit abuſé,
A crû qu'à me venger tout étoit diſpoſé;
Mais on ne verra point un pareil himenée,
Qu'au rang de mes ayeux je ne ſois ramenée.
Je ſuis à qui s'engage à ſervir mon courroux,
Et je cherche un vengeur, & non pas un époux.

DORINE.

Almire vient à vous, prenez garde ....

ARGENIE.

Ah! Dorine!

DORINE.

Ne vous aviſez pas de lui faire la mine.
Elle a partout des gens dont le zele indiſcret
L'avertit ſur le champ de tout ce qui ſe fait.

Et l'on doit ménager quiconque lui reſſemble.

SCENE III.

PHILOCLE'E, ARGENIE, ALMIRE, DORINE.

ALMIRE.

QUe mon bonheur eſt grand de vous trouver enſemble!
Reines, en verité ſouffrez qu'au nom de tous
Ma bouche avec reſpect ſe plaigne un peu de vous.
A peine dans nos jeux nos peuples vous ont vûës,
Que comme deux éclairs vous êtes diſparuës.
La foule a mis obſtacle à mon empreſſement;
J'ai couru vous chercher dans votre apartement.
De votre promt départ inquiette, troublée,
J'ai paſſé chez le Roi: j'ai fait deux tours d'allée.
De vous faire ma cour j'avois perdu l'eſpoir,

Et je n'aſpirois plus à l'honneur de vous voir.

PHILOCLE'E.

L'on m'a dit qu'en ce lieu le Roi devoit ſe rendre,
Pour certains intereſts je l'y venois attendre,
Madame, & ce deſſein conduit ici mes pas.

ARGENIE.

Et moi j'y voulois fuir la foule & l'embarras:
J'y croyois aux facheux n'être plus expoſée,
Mais il en eſt partout, je m'etois abuſée.
Madame, à leurs regards on a beau ſe cacher.
Au bout de l'univers ils viendroient vous chercher.

ALMIRE.

Il eſt vrai qu'il en eſt d'une étrange maniere.
Mais quoi! de ces gens là ne peut-on ſe defaire?
Quand ils ſont importuns ne le ſçauroient-ils voir?
Eſt-il ſi malaiſé de s'en apercevoir?

DORINE.

Madame, on lit fort bien dans les defauts des autres,
Mais nous ſommes toujours aveugles pour les nôtres.
C'eſt toujours le prochain que nous examinons,

Et nous faiſons ſouvent ce que nous condamnons.

PHILOCLE'E.

Rien ne m'étonne moins.

ARGENIE.

Rien n'eſt tant à la mode.

ALMIRE.

Pour moi ſi je croyois ſuivre cette methode,
Je voudrois pour un mois m'exiler de la Cour.
On pourroit bien peut-être y preſſer mon retour.

PHILOCLE'E.

Ah! je n'en doute point.

ALMIRE.

Il eſt certaines Fêtes.....
Madame, il eſt des cœurs dont on fait les conquêtes;
Pour la danſe & le chant on a quelque agrement,
Qui peut.....mais je me louë imperceptiblement.

DORINE.

Ah! point du tout.

ALMIRE.

Au moins ce n'eſt pas là mon vice.

Jamais ſur mon ſujet je ne me rends juſtice.
Je ſuis humble : & pourtant je ſors d'une mai
ſon
Qui peut m'enfler le cœur avec quelque rai-
ſon.
A moins que de ſortir d'une tige Royale ;
On ſçait que dans l'Elide elle a peu ſon egale
Mais on vient me parler. L'avis eſt important
Vous me le permettez.

à un Page.

Attendez un inſtant.
En faveur de l'Etat j'eſpere cette grace.

PHILOCLE'E.

Ciel! que nous direz-vous? & qu'eſt-ce qui ſe paſſe?

ARGENIE.

Le Prince ſeroit-il plus mal qu'auparavant?

PHILOCLE'E.

Des affaires de Crette auroit-on quelque vent?

ALMIRE.

C'eſt plus que tout cela : ſi vous voulez atten-
dre,
Dans un moment ou deux je pourrai vous l'a-
prendre.

PHILOCLE'E.

Voyez donc ce que c'eſt.

DORINE.

Que ſera tout ceci

ARGENIE.

Je ne ſçai qu'en penſer.

UN PAGE, *après avoir parlé bas.*

On va ſe rendre ici.

ARGENIE.

Que j'ai d'impatience & de trouble dans l'a

PHILOCLE'E *voyant entrer l'Ecu d'Almire.*

Qu'eſt-ce encor ? autre Acteur !

ALMIRE.

Mon Ecuyer.

L'ECUYER.

Madame ;

ALMIRE.

Aprochez ſans rien craindre, & venez me j ler.

ARGENIE.

Quelle confuſion !

PHILOCLE'E.

Comment la démêler ?

ARGENIE.

Quelque étrange nouvelle eſt ſans doute arri

PHILOCLE'E

Peut-être à d'autres maux ſuis-je encor reſervée?
Et mon peuple achevant ſa noire trahiſon. . . .

ARGENIE.

Je craindrois pour le Prince avec plus de raiſon.
Son mal à ce ſoupçon donne trop d'apparence.

ALMIRE *à ſa ſuite.*

Allez, retirez-vous : & gardez le ſilence.

PHILOCLE'E.

He bien ! qu'apprendrons nous ?

ALMIRE.

Dieux ! qu'en peu de momens
On voit naître ici bas de grands évenemens!

ARGENIE.

Comment !

ALMIRE.

Premierement avec tout ſa ſuitte ;
Le Roi vient en ce lieu.

PHILOCLE'E.

L'on m'en avoit inſtruite.
Paſſons.

ALMIRE.

Et pour les prix il a tout diſpoſé.

ARGENIE.

Venons au fait, Madame.

ALMIRE.

Il n'eſt pas mal-aiſé.
Mais comme ce recit a droit de vous ſurpr
dre,
Donnez-vous, s'il vous plait, la peine de m'
tendre.

DORINE.

C'eſt fait.

ALMIRE.

En vous cherchant j'ai paſſé dans le boi
Où j'avois par hazard entendu quelques v
Ma curioſité s'eſt ſoudain reveillée.
J'ai vû, qui le croiroit ! au bout d'une a
allée,
J'ai vû....

DORINE.

Qui ?

ALMIRE.

Pourriez-vous jamais l'imaginer ?

DORINE.

Non, aucune de nous n'a l'art de deviner.
Dépechez-vous.

ALMIRE.

O Dieux ! que d'aprêts incroyables !
Quel amas d'inſtrumens ! que de voix admirables!
Enfin ce qu'on a vû de grand, de relevé,
N'aproche point encor de ce que j'ai trouvé.

PHILOCLE'E.

Grace au Ciel! je reviens de ma frayeur mortelle.

ARGENIE.

Ah ! Je reſpire enfin.

DORINE.

C'eſt donc cette nouvelle
Qui regarde l'Etat ?

ALMIRE.

Tu ne peux concevoir
Que du Prince par là nous allons tout ſçavoir.

DORINE.

Du Prince !

ALMIRE.

Aſſurément. Une fête galante . . . .
Une chanſon . . . . . pour peu qu'on ſoit intelligente,
Et qu'avec tout cela l'on prenne bien ſon tems,
Découvrent à la Cour des ſecrets importans.

Il m'a ſemblé d'abord voir un enchantement:
Enſuite d'un endroit où je me ſuis cachée,
A le bien obſerver je me ſuis attachée.
Il s'eſt aſſis. Un page eſt alors ſurvenu.
Ils ont parlé tout bas, je ne l'ai pas connu.
Le Prince entre ſes mains a remis des tablettes;
Le Page a diſparu par des routes ſecrettes,
Pour obéir ſans doute à ſon commandement.
Le Prince eſt retourné dans ſon appartement;
Non, ſans avoir ſuivi des routes écartées,
Qui du monde en tout tems ſont le moins fréquentées,
Et qui l'ont amené par un ſecret chemin
Qui de ſon cabinet répond dans le jardin.
J'allois me retirer lorſqu'une autre merveille
Sortant du fond du bois a frappé mon oreille.
C'étoit des voix; mais Dieux! des voix qui concertoient,
Et qui par leurs douceurs tous mes ſens enchantoient.
Enfin juſqu'à la nuit j'y ſerois demeurée,
Si mon zele pour vous ne m'en eût retirée;
Y laiſſant à ma place, ainſi qu'on l'a pû voir,
D'aſſez bons ſurveillans pour faire leur devoir.

UNE VOIX *derriere le Théatre.*

langueur. . . .

ALMIRE.

L'ai-je dit ?

DORINE.

Il eſt vrai.

ALMIRE.

Paix. ſilence.

LA VOIX.

Ma langueur s'accroit chaque jour,
Et pour cacher mon mal je me fais violence ;
Mais ſi je ne romps le ſilence,
Vous ne ſauriez connoître mon amour.

PHILOCLE'E.

C'eſt quelqu'amant caché.

ARGENIE.

C'eſt quelqu'un qui vous aime.

PHILOCLE'E.

C'eſt à vous qu'on en veut.

ARGENIE.

C'eſt plutôt à vous-même.

DORINE *à Almire.*

Vous riez. C'eſt à vous peut-être. Hé pourquoi non ?

Le chef des révoltés a de ſon ſang trempé
Le trône qu'à ſa Reine il avoit uſurpé.
Songeons à profiter de leurs propres querelles ;
Hâtons-nous d'accabler le reſte des rebelles,
Et que tous vos Soldats prompts à les prévenir
Soient comme autant de Dieux qui viennent les punir.

IPHITE.

Madame, à vous ſervir ma parole m'engage ;
En douter un moment c'eſt me faire un outrage.
Mais que peut faire un Roi pour le ſecours d'autrui,
Si dans ſa propre Cour il ne peut rien pour lui?
Vous ſçavez pour mon Fils juſqu'où va ma tendreſſe,
Un chagrin dévorant le conſume ſans ceſſe ;
Et lorſque chaque inſtant me le peut enlever,
Puis-je avoir d'autres ſoins que ceux de le ſauver ?
Cette illuſtre beauté qui de notre himenée
Voit auſſi reculer l'éclatante journée,
En devroit comme vous reſſentir quelque aigreur :
Mais elle compatit à ma juſte douleur,
Et ſans doute elle voit que l'amour paternelle

N'altere

N'altere point l'ardeur dont je brule pour elle.
Madame, au nom des Dieux, attendez que
mon Fils
M'acquitte des secours que je vous ai promis.
Mes Soldats avec lui, certains de la victoire,
En seront plus ardens pour courir à la gloire ;
Et je croirois moi-même augmenter son ennui,
Si je m'en reposois sur d'autre que sur lui.

PHILOCLE'E.

Seigneur, mes sentimens doivent céder aux
vôtres ;
Et sans approfondir ni les uns ni les autres,
Puisque vous le voulez, j'attendrai quelques
jours,
Et veux pour votre gloire en croire vos dis-
cours.
Mais sans plus m'amuser d'esperances frivoles,
Si je vois les effets démentir les paroles.
La Grece a d'autres Rois que je puis employer,
Et qui me serviront sans se faire prier.

SCENE V.

IPHITE, ARGENIE, ALMIRE, DORINE, SUITE.

IPHITE.

QU'elle prend peu de part au tourment qui me preſſe!
O vous, mes vrais amis, & vous, belle Princeſſe,
Sur le mal de mon Fils donnez-moi quelque jour.

ARGENIE.

En puis-je plus ſçavoir que toute votre Cour?

ALMIRE.

Seigneur, ſi je l'oſois, j'en dirois quelque choſe.

IPHITE.

Ah! dites promptement. Que tardez-vous?

ALMIRE.

Je n'oſe,
Et je crains juſtement que ma ſincerité
Ne ſoit pas agréable à votre Majeſté.

IPHITE.

Au contraire, Madame, il faut ne me rien taire;
Sur le ſort de mon Fils rien ne peut me déplaire.

ALMIRE.

Seigneur, ſi par les yeux on peut juger du cœur,
Je crois que de l'amour procede ſa langueur.

IPHITE.

Quoi! mon Fils aimeroit! Et pourquoi me le taire?

ALMIRE.

C'eſt peut-être par crainte ou reſpect pour ſon Pere;
Et tel objet peut-être eſt par lui ſouhaité
Que vous-même autrefois n'avez pas rebuté.

ARGENIE *à Dorine, bas*

Dorine, je me meurs ſi ce diſcours ne ceſſe.

DORINE.

Laiſſez faire. Seigneur, ſans chercher de fineſſe,
Je croi que ſa langueur & ſon mortel ennui
Viennent de quelque ſort qu'on a jetté ſur lui.

Vous ſavez ce que peut l'art de la Theſſalie.

IPHITE.

Je n'ai jamais trop crû tout ce qu'on en publie.
Mais comme il me paroît qu'en un preſſant danger
Il n'eſt point de ſecours qu'on doive négliger,
De tous les Enchanteurs que la Grece renomme,
J'ai ſçu qu'Arthémidore eſt le plus habile homme;
Et j'ai lieu d'eſperer qu'avant la fin du jour,
Attiré par mes dons il ſera dans ma Cour.

SCENE VI.

IPHITE, ARGENIE, ALMIRE, ARLEQUIN, DORINE, SUITE.

ARLEQUIN, *riant.*

AH! Ah!

IPHITE.

Qu'eſt-ce, Arlequin?

ARLEQUIN.

Le groteſque équipage !
Ah ! ah !

IPHITE.

C'eſt lui ſans doute.

ARLEQUIN *riant.*

Oh ! le ſot perſonnage
Qui vient guerir ici le Prince votre Fils,
Et qui pour cette cure, excuſez ſi j'en ris,
Ne prétend employer, à ce qu'il vient de dire
Que de vieux parchemins, des images de cire,
Des anneaux conſtellés, des peaux de loup-garou,
Des panaches de cerf, & des œufs de coucou.
Ah ! ah !

IPHITE.

Que fait mon Fils ?

ARLEQUIN *pleurant.*

Hi ! hi ! cette demande
Me fait changer de ton, tant ma douleur eſt grande.
Il a paſſé trois nuits ſans repoſer jamais :
Il a paſſé trois jours ſans tâter d'aucun mets.
Avec ſes deplaiſirs il n'a ni paix, ni treve.

Vingt fois en un quart-d'heure il ſe couche & ſe leve.
Et durant tout ce tems d'amertume & d'ennui
Je n'ai fait que le plaindre & gémir près de lui.
Hi ! hi !

ALMIRE.

Sans le quitter !

ARLEQUIN.

Oui, Madame, ou je meure.
Si vous voulez pourtant en excepter quelque heure,
Que dans ſon cabinet il a voulu paſſer,
Où jamais les témoins ne vont l'embarraſſer ?

ALMIRE.

Hé de ce cabinet ſans ſuite, ſans eſcorte,
Il ne peut pas ſortir par une fauſſe porte ?

ARLEQUIN.

Si fait. Mais.....

ALMIRE.

Juſtement dans le bois du jardin
Cette porte répond.

ARLEQUIN.

Il eſt vrai.

ALMIRE.

Ce matin,
ſt là que je l'ai vû.

IPHITE.

Vous, Madame ?

ALMIRE.

Moi-même.

ARLEQUIN.

! cela ne ſe peut, ſon erreur eſt extrême;
avec cette clef comment ſortiroit-il ?

ALMIRE.

ır vivre auprès des grands tu n'es guere ſub-
til.
ſeroit à l'amour un bien leger obſtacle,
deux clefs quand il veut ne ſont pas grand
miracle.
gneur, je vous ai dit tout ce que je ſçavois;
e n'ai fait par là que ce que je devois.
reſte vous regarde : & ſur mes conjectures
ſt à vous maintenant à prendre vos meſures.
is de quelque façon que vous puiſſiez agir
'étoit devant moi j'aurois trop à rougir.

SCENE VII.

IPHITE, ARGENIE, ARLEQUIN, DORINE.

ARLEQUIN.

Jusqu'au revoir, Madame. Elle a sa bonn
dose.....

IPHITE.

Laisse-là cette folle, & parlons d'autre chose.
O mon cher Arlequin, puis je conter sur toi?

ARLEQUIN.

Vous me connoissez trop pour douter de m
foi.

IPHITE.

C'est par cette raison que ton Roi qui t'implore
Espere plus en toi qu'en l'art d'Arthemidore.

ARLEQUIN.

Par où puis-je, Seigneur, répondre à vos sou
haits!

IPHITE.

Le Prince aime à te voir, & te dit ses secrets.

ARLEQUI

ARLEQUIN.

Il eſt vrai qu'autrefois, ne ſongeant qu'à lui
plaire,
J'étois de ſes ſecrets l'heureux dépoſitaire.
Il n'avoit point ſans moi de divertiſſement;
Tout ce que je diſois, lui paroiſſoit charmant.
Mais qu'on eſt à la Cour ſujet à l'inconſtance!
Notre faveur finit qu'à peine elle commence.
Et qu'on paſſe ſouvent pour de méchans bouf-
fons,
Pour une fois qu'on rit de ce que nous diſons!

IPHITE.

Je connois tes talens, & je leur rends juſtice.
Enfin, cher Arlequin, ſi par quelque artifice,
Par quelque heureux détour tu pouvois arracher
Le ſecret que mon Fils s'obſtine de cacher,
Tu ſauverois enſemble & le Fils & le Pere,
Je te regarderois comme un Dieu tutelaire;
Ma Cour entre nous deux partageroit ſes ſoins.

ARLEQUIN.

Seigneur, je me connois, & me contente à
moins.
Lorſque l'on promet tant, l'on tient fort peu de
choſe.

IPHITE.

Non : que ſur mes ſermens ton eſprit ſe repoſe ;
J'en atteſte les Dieux, ſi tu peux reuſſir,
Il n'eſt rien qu'en ces lieux tu ne puiſſes choiſir,
Il n'eſt charge, il n'eſt rang que je ne te deſtine.

ARLEQUIN.

Gardez tous vos préſens : je ne veux que Dorine.

IPHITE.

Quoi, Dorine te plait ?

ARLEQUIN.

Je l'avouerai, Seigneur ;
D'elle ſeule dépend mon ſouverain bonheur.
Et comme votre exemple eſt ma régle conſtante,
La Maîtreſſe vous charme, & j'aime la Suivante.
C'eſt ainſi que l'amour en veut à tous les rangs
Les petits dans cet art ne cedent pas aux grands ;
Et c'eſt un champ ouvert pour les uns & les autres,
Où ſouvent mes pareils l'emportent ſur les vôtres.

IPHITE.

Hé bien ! ſi tu me ſers, je te donne ma foi
Que Dorine jamais n'épouſera que toi.

à Argenie.

Vous y consentez bien.

ARGENIE.

Vous en êtes le Maître.

ARLEQUIN.

Vivat. Je suis content autant qu'on le peut être.
Je ne puis maintenant manquer de réussir.

IPHITE *à Argenie.*

Allons voir l'Enchanteur, & laissons les agir.

SCENE VIII.

ARLEQUIN, DORINE.

DORINE.

DU Seigneur Arlequin j'admire la prudence,
Il ne veut rien devoir à sa perseverance.
La lenteur en amour ne l'accommode pas ;
Et les plaisirs tardifs sont pour lui sans appas.
Est-ce ainsi qu'en Elide un amant se déclare.

ARLEQUIN.

Que veux-tu ? chez les grands l'occasion est rare.

Il faut en profiter ſitôt qu'elle nous rit.
On la perd pour toujours ſi l'on ne la ſaiſit:
Et je ſuis en état, grace à ces avantages,
D'offrir à tes beaux yeux de plus brillans hommages.

DORINE.

Après l'aveu du Maître il ne vous manque rien.

ARLEQUIN.

Je n'ai rien fait encor, ſi je n'ai pas le tien.
Mais lorſqu'en ta faveur mon choix ſe détermine.....

DORINE.

Gardez tous vos preſens, je ne veux que Dorine!
C'eſt un moyen très propre à me faire ſa Cour,
Et montrer que pour moi l'on a beaucoup d'amour.

ARLEQUIN.

Te préferer aux dons que le Roi me veut faire,
C'eſt un crime, il eſt vrai, digne de ta colere.
Laiſſons cela, te dis-je, & loin de nous brouiller,
D'un accord mutuel ſongeons à travailler.
Veux-tu m'aider, Dorine, à faire une fortune
Qu'avec toi déſormais je dois rendre commune?
Le veux tu? touche là.

DORINE.

Je n'y puis réſiſter.

ARLEQUIN.

Le Prince eſt amoureux, je n'en ſçaurois douter:
Mais c'eſt à découvrir l'objet de ſa tendreſſe,
Que nous aurons beſoin de toute notre adreſſe.

DORINE.

Quand tu le crois amant, ne te trompe-tu pas?

ARLEQUIN.

Point. Je ſens les amans de plus de trente pas.
D'eſprit plus que de corps il me paroît malade.
Le port, la voix, les yeux, tout me le perſuade.
Mais ce qui marque mieux un cœur vraiment épris,
C'eſt qu'à faire des vers je l'ai ſouvent ſurpris.

DORINE *riant.*

Le Prince fait des vers!

ARLEQUIN.

Eſt-ce un ſujet de rire?

DORINE.

Il fait des vers! ah! ah!

ARLEQUIN.

Comment donc?

Avec ces beaux talens, ô beauté ſans pareille,
Ne puis-je vous toucher rien de plus que l'oreille

DORINE.

Que ne peut point prétendre un homme ſi parfait ?

ARLEQUIN.

Souffre donc qu'un baiſer . . . .

DORINE.

Ce n'eſt pas là le fait.
En quoi puis-je t'aider ? tu n'as qu'à me l'apprendre.

ARLEQUIN.

En allant voir les Jeux, où chacun ſe doit rendre,
Il ne faut qu'engager la Princeſſe un moment
A venir voir le Prince à ſon appartement,
Et j'aurai ſoin qu'Almire & la Reine de Crette
Viennent s'y rendre auſſi.

DORINE.

C'eſt une affaire faite.
Mais que je ſçache . . . . .

ARLEQUIN.

Adieu. Ne me demande rien. Quand il en ſera tems, tu ſçauras tout.

DORINE.

Fort bien.

Fin du premier Acte.

PREMIER INTERMEDE

Le Théâtre repreſente le veſtibule de l'Appartement du Prince, où une troupe de Magiciens font un enchantement pour ſa gueriſon.

ARTHEMIDORE.

J'Arrache à la Parque ennemie
Tous ceux que je viens ſecourir.
Il n'eſt point de maux dans la vie
Que mon art ne puiſſe guerir.
Pourquoi faut-il que ma ſcience
Sur ceux que l'amour fait ſouffrir
Ne puiſſe étendre ſa puiſſance!

Quand l'amour bleſſe de ſes traits
Un cœur dont le mal eſt extrême,
Il n'appartient qu'à ce Dieu même
De guerir les maux qu'il a faits.

Vous pour qui la nature entiere
N'a point de voiles ténébreux,
Joignez à mes ſecrets vos efforts genereux.

Le plus beau des Mortels va perdre la lumiere,
Si vous ne l'arrachez à ſon ſort rigoureux.

Des portes des Royaumes ſombres
Qu'il eſt beau de le ramener !
Et de trouver parmi les ombres
Les ſecours que les Dieux auroient dû lui donner?

CHOEUR.

Divinités des noirs abîmes,
Epargnez aujourd'hui le plus beau des Mortels.
Contentez-vous de ces victimes
Que nous offrons à vos Autels.

ARTHEMIDORE.

Dieu terrible,
Monarque inflexible
Du ſombre ſéjour,
Laiſſe encore au jour
Cette fleur naiſſante,
Pour qui tu ne perds que l'attente
De la voir briller dans ta Cour.

CHOEUR.

Dieu terrible, &c.

LES JEUX

ARTHEMIDORE.

La terre sous nos pas ne s'ouvre point encore.
Du brulant Phlégéton, je ne vois point les bords:
Pour me faire obtenir le secours que j'implore,
Redoublez vos clameurs, augmentez vos efforts.

CHOEUR.

Que nos cris s'entendent
De tout l'univers,
Qu'ils descendent
Jusques dans le fond des Enfers.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CHOREBE, ARLEQUIN, CIPARISSE.

CIPARISSE *aux Magiciens.*

VOs myſteres, vos chants ſont ici trop de bruit.
Pourſuivez-les ailleurs. Le Prince qui me ſuit;
Pour avoir un champ libre à ſon inquiétude,
Dans cet appartement cherche la ſolitude.
Sortez tous.

ARLEQUIN *à part.*

C'eſt lui-même, obſervons-le d'ici.

CHOREBE.

A-t'on chanté mes vers?

ARLEQUIN.

Que veut dire ceci ?

CIPARISSE.

Seigneur, ne craignez point que l'on vous en
soupçonne ;
Je ſçai mieux obéir aux ordres qu'on me donne ;
Et peu de Courtiſans, chargés du même emploi,
S'en ſeroient mieux tirés qu'un enfant tel que
moi.

CHOREBE.

Mes tablettes.

CIPARISSE.

Seigneur, j'en ſçavois l'importance ;
Et pour les oublier j'avois trop de prudence ;
Les voici.

CHOREBE.

Qu'on m'approche un ſiege.

CIPARISSE.

Le voilà.

CHOREBE.

Va t'en.

ARLEQUIN.

Voyons la fin de ces préludes là.

CHOREBE.

Et ſi quelqu'un venoit, fût-ce le Roi lui-même ;

Disque j'ai prisce tems ſur ma douleur extrême,
Pour tâcher de gouter une heure de ſommeil.

CIPARISSE.

Nul n'entrera, Seigneur, qu'après votre reveil.

SCENE II.

COREBE, ARLEQUIN.

CHOREBE.

CRois-tu que du repos je connoiſſe les charmes?
Je t'éloigne de moi pour te cacher mes larmes.
Et mon cœur de ſes aux trop vivement atteint,
Ne peut même gouter la douceur d'être plaint.
Puis-je vivre, & languir dans cet état terrible?
Eſſayons toutes fois, s'il ſeroit impoſſible
Qu'un moment de ſommeil ne calmât tant d'ennuis.

ARLEQUIN.

Il s'agit.

CHOREBE.

Dieux cruels !

ARLEQUIN.

Il réve.

CHOREBE.

Je ne puis.

Voyons ſi ce dépôt de mes peines ſecrettes
Aura plus de pouvoir.

ARLEQUIN.

Il ouvre ſes tablettes.

CHOREBE.

Ma langueur s'accroit chaque jour,
Et pour cacher mon mal je me fais violence.
Mais ſi je ne romps le ſilence;
Vous ne ſçauriez connoître mon amour.
Hélas !

ARLEQUIN.

Il lit.

CHOREBE.

Chacun ignore le myſtere
Des feux dont je me ſens brûler:
L'amour veut me faire parler,
Mais le reſpect plus fort me contraint de me taire.
Sort barbare !

ARLEQUIN

ARLEQUIN.

Ses yeux ſe rempliſſent de pleurs.

CHOREBE.

Ma conſtance eſt à bout. Je cede à mes douleurs.

ARLEQUIN.

C'eſt trop l'abandonner à ſa mélancolie.

Il le faut aborder.

CHOREBE.

Que fait-on de la vie,

Quand on ſouffre des maux pires que le trépas?

Hom!

ARLEQUIN.

Il eſt ſi troublé qu'il ne m'apperçoit pas.

CHOREBE.

Dieux cruels, qui voulez que ma vertu ſuccombe,

Je ſçaurai malgré vous l'emporter ſous la tombe.

Et j'oſe deffier les cruautés du ſort

De pouvoir de ma bouche arracher....

ARLEQUIN *heurtant contre le* Prince *& ſe laiſſant tomber.*

Je ſuis mort.

CHOREBE.

Qu'eſt-ce? Arlequin!

ARLEQUIN.

Seigneur.

CHOREBE.

Eſt-ce toi ?

ARLEQUIN.

C'eſt moi-même;
Dont tous les os briſés. . . Ah !

CHOREBE.

Ton audace extrême
Mériteroit encore un plus dur châtiment.
Entrer à mon inſçu dans mon appartement !
S'y gliſſer ſans mon ordre, & malgré ma défenſe !

ARLEQUIN.

Je n'étois pas inſtruit de cette circonſtance.

CHOREBE.

Et ſe jetter encore au devant de mes pas !

ARLEQUIN.

Excuſez moi, Seigneur, je ne vous voyois pas.

CHOREBE.

Je hais ces contretems de froide raillerie.

ARLEQUIN.

Quand on eſt bien avant dans quelque reverie,
Aucun objet alors ne frappe plus les yeux.

Je ne ſçai par quel ſort je me trouve en ces lieux.
Et mon erreur encor me ſeroit inconnuë,
Si ma chute, Seigneur, n'eut deſſillé ma vûë.

CHOREBE.

C'eſt rêver un peu fort. Mais ſans être indiſcret,
Peut-on vous demander quel en étoit l'objet ?
On n'eſt point ſi diſtrait ſans quelque grande affaire.

ARLEQUIN.

Ah ! ne m'impoſez pas une loi ſi ſevere.
Epargnez-moi, Seigneur, la peine d'un aveu
Qui me coûteroit trop & vous toucheroit peu.
Qui brave, comme vous, l'amour & ſa puiſſance,
Pour les maux des Amans n'a gueres d'indulgence.

CHOREBE.

Quoi, mon cher Arlequin, tu'ſerois amoureux !

ARLEQUIN.

Ah ! quel tourment d'aimer ſans eſpoir d'être heureux !

CHOREBE.

Qui ! toi !

ARLEQUIN.

Jugez, Seigneur, combien je ſuis à plaindre.

J'aime en un lieu si haut que je n'y puis atteindre.

CHOREBE.

Quoique je n'aime point, je plains tous les Amans.
Et si j'aimois jamais, j'aurois tes sentimens.
Je ne brûlerois point pour des beautés communes,
Et nous serions tous deux compagnons d'infortunes.
Car enfin quand l'Amour nous fait prendre un vainqueur,
Un beau choix fut toujours la marque d'un grand cœur.
J'aime à voir un mortel, s'il a cette foiblesse,
Jusques dans le Ciel même élever sa tendresse,
Et mêler à ses feux un peu d'ambition,
Quand il devroit subir la peine d'Ixion.
Mais s'il voit que le Ciel, impuissant en miracles,
Ait mis à son bonheur de si puissans obstacles,
Qu'il ne puisse sans crime esperer d'être heureux;
Je veux que dans son cœur il renferme ses feux:

Et qu'il meure plûtôt d'amour & de triſteſſe,
Que d'oſer prononcer le nom de ſa Déeſſe.
Voilà quel je ſerois, ſi jamais, comme toi,
J'adorois un objet qui ne pût être à moi.

ARLEQUIN.

Seigneur, je l'avourai, dans le mal qui m'accable,
De ces grands ſentimens je ne ſuis pas capable.
Je ſçais que le ſilence augmente la douleur :
Qu'il eſt doux d'exprimer ce qu'on a dans le cœur.
Qu'un Amant dans le tems qu'il faut qu'il ſe contraigne,
A beſoin des conſeils d'un ami qui le plaigne.
Et j'aurois de la peine à garder mon ſecret,
Si je croyois trouver un confident diſcret.

CHOREBE.

Ah ! ſi tu me crois propre à cette confidence ;
Ne crains point avec moi de rompre le ſilence.
En toute ſureté tu peux me confier. . . .

ARLEQUIN.

Ah Seigneur ! juſques-là je ne puis m'oublier.

CHOREBE.

Ne me regarde point, ſi mon ſoin t'importune,
Par le rang que ſur toi me donne la fortune ;

Voi-moi comme un ami, qui ſans rien exig
Ne veut ſçavoir tes maux que pour les parta
Tu peux rompre à preſent, ou garder le ſile
Je t'en laiſſe le maître.

ARLEQUIN.

Après cette aſſurance
Quel ſecret peut tenir contre tant de bonté
Mais que penſerez-vous de ma témérité ?
Lorſqu'en vous déclarant l'objet de ſa tendr
Arlequin vous dira qu'il aime la Princeſſe.

CHOREBE.

La Princeſſe !

ARLEQUIN.

A ce nom, pour mon égaremen
Je ne ſuis point ſurpris de votre étonnemen
Déja pour me guerir du mal qui me poſſed
J'ai cent fois appellé la raiſon à mon aïde.
Mais jamais un amour ſi fort, ſi violent,
Ne s'empara d'un cœur .....

CHOREBE.

Taiſez-vous inſolen
Vous convient-il d'offrir un ſacrilege homm
A celle qui des Dieux eſt la plus belle imag
D'un amour téméraire eſt-ce à vous de brule
Que dis-je ! vil mortel, eſt-ce à vous d'en parl

Tandis qu'il eſt des Rois plus dignes de lui plaire,
Qui vont mourir peut-être à force de ſe taire.
Car enfin, croyez-vous que tant de demi-Dieux,
Pour un ſi digne objet n'aient pas les mêmes yeux.
Et que vous ſeul brulant d'un deſir téméraire;
Voyez d'un œil jaloux le bonheur de mon Pere.
Otez-vous de mes yeux. Sortez de ce Palais.
Fuyez, & gardez-vous d'y paroître jamais.

ARLEQUIN *à part.*

Me voici, peu s'en faut, éclairci du myſtere.

CHOREBE.

Qu'ai-je dit! où m'emporte une aveugle colere!
Par quelle dureté, par quelle injuſte loi,
Punis-je en Arlequin ce que j'excuſe en moi.
Prévenons les effets de ſa douleur mortelle.
Il faut le rappeller. Arlequin.

ARLEQUIN.

Qui m'appelle!

CHOREBE.

C'eſt moi. Revien.

ARLEQUIN.

Seigneur, je vous l'avois bien dit,
Que mon ſincere aveu.....

CHOREBE.

Ton remords me ſuffit.
Je te pardonne tout, pourvû que dans ton ame
Juſqu'au dernier ſoupir tu renfermes ta flame:
Qu'attentif à cacher le trouble de tes ſens,
Tu ne parles qu'à moi des troubles que tu ſens.
Je veux que ſans omettre aucune circonſtance,
Ta bouche de tes feux m'apprenne la naiſſance.
En quels tems, en quels lieux commença leur ardeur;
Et quels progrès enſuite elle a fait ſur ton cœur.
Je prétens être inſtruit de tout ce qui s'y paſſe.
A ce prix ſeulement je te remets en grace.

ARLEQUIN *à part.*

Il faut à ſon ſecret porter les derniers coups.
haut.
Parce triſte recit à quoi m'expoſez-vous?
Trop heureux ſi le ſort m'eût fait ceſſer de vivre
Le jour que dans Argos j'eus l'honneur de vous ſuivre.
C'eſt là qu'en arrivant, ce chef-d'œuvre des Cieux

Pour la premiere fois ſe fit voir à mes yeux :
Quand vous-même abordant le Trône de ſon Frere,
Vintes la demander pour le Roi votre Pere.
Dieux ! quel vif incarnat, enfant de ſa pudeur
Des lis de ſon viſage anima la blancheur ;
Lorſque par ſa réponſe elle ne tarda guere
Deconfirmer le don qu'on venoit de vous faire.
Ah ! toute ma raiſon dans ce moment fatal
Ne me put empêcher de haïr le Rival,
Dont je ne puis ſonger, ſans des tranſports de rage,
Qu'un ſi rare thréſor devenoit le partage.

CHOREBE *à part.*

Ah ! voilà de mon ſort le fidele recit!
Et je me reconnois à chaque mot qu'il dit.

ARLEQUIN.

N'eſt-ce point abuſer de votre patience,
Que d'oſer plus avant...

CHOREBE.

D'où vient ta défiance ?
Pourſui.

ARLEQUIN.

Le Roi d'Argos pour l'hymen de ſa Sœur

Fit célébrer des Jeux dont vous eutes l'honneur?
D'une bague de prix votre main fut ornée,
Et cette chaîne d'or me fut auſſi donnée.
Ah! lorſque ſur ſa main dont l'éclat me charma,
Par un baiſer brulant ma bouche s'imprima,
Le ſort des Immortels ne me fit plus d'envie :
Et je crus à ſes pieds que mon ame ravie,
Dans les doux mouvemens qui vinrent me ſaiſir,
M'alloit abandonner à force de plaiſir.

CHOREBE *à part.*

O jour également trop cher à ma mémoire !
haut.
Mais les tems ſont changés. Acheve ton hiſtoire.

ARLEQUIN.

Le reſte eſt un tiſſu de chagrins & de maux.
La Princeſſe avec nous quitte les murs d'Argos.
A peine ſuis-je ici, que mes peines ſecrettes
Se redoublent encor par l'état où vous êtes.
Mais vous ſouffrez des maux que le tems peut guerir,
Et rien que le trépas ne peut me ſecourir.
Voilà fidellement l'abregé de mes peines.

CHOREBE.

O mon cher Arlequin, ſi tu ſçavois les miennes,

Tu ne te croirois pas le plus infortuné.

SCENE III.

CHOREBE, ALMIRE, ARLEQUIN.

ALMIRE *en entrant.*

VA, ce n'eſt pas pour moi que cet ordre eſt donné.
J'ai droit de voir mon Prince : & quoiqu'on puiſſe dire.....

CHOREBE.

Qui vient nous interrompre? Ah bons Dieux! c'eſt Almire.

ALMIRE.

Oui, mon Prince, c'eſt moi, qui ſenſible à vos maux,
Ne goute loin de vous ni plaiſir ni repos.
L'on vouloit de ces lieux me fermer le paſſage.
Mais des formalités que demande l'uſage,
J'ai crû plûtôt, Seigneur, me devoir diſpenſer,

Que de perdre le tems à me faire annoncer.
Qui connoit comme moi le mal qui vous poſſede,
Ne peut trop ſe hâter d'y mettre un prompt remede.

CHOREBE.

Vous vous trompez, Madame. Eſt il quelqu'un hélas!
Qui connoiſſe mes maux? je ne les connois pas.

ALMIRE.

Hé quoi! pour un Amant eſt-ce donc peu de choſe,
Que ſes maux ſoient connus de celle qui les cauſe?

ARLEQUIN *à part.*

Voici du quiproquo.

CHOREBE.

Qu'oſez-vous préſumer?

ALMIRE.

Seigneur, ce que j'ai dit vous doit-il allarmer?
Eſt-ce un malheur pour vous, qu'en l'état où vous êtes,
Quelqu'un ſoit informé de vos peines ſecrettes?
Eſperez tout d'un cœur qui ſçait y prendre part.

Un ſecret avec moi ne court point de hazard.

CHOREBE *à Arlequin.*

Fai ceſſer l'embarras où ce diſcours me jette.

ARLEQUIN *au Prince.*

Repoſez-vous ſur moi, c'eſt une affaire faite.

à Almire.

Fy, Madame, jamais les tourmens de l'amour
Aux Princes de ce rang ont-ils coûté le jour?
Depuis quand, dédaignant des conquêtes ſi belles,
Les beautés de la Cour ſont-elles ſi cruelles?
Depuis quand en eſt-il dont l'éclat des grandeurs
Ne charme plus les yeux, n'attire plus les cœurs?
Et de qui la vertu ſoit aſſez permanente,
Pour rejetter le cœur qu'un Maître lui préſente?

ALMIRE.

Vous parlez ſagement, & vos raiſons ſont d'or.
Mais le Prince en ces lieux ne regne pas encor.
Comme Fils & Sujet craignant pour ce qu'il aime,
Puis-je ignorer des feux que je ſçais de lui-même?

CHOREBE.

De moi, Madame?

ALMIRE.

Hé quoi! vous en êtes ſurpris?
C'eſt par vos vers chantés que nous l'avons ſappris.
Et quand par les effets on ſçait juger des cauſes,
La muſique & les vers apprennent bien des choſes.

ARLEQUIN.

Tarare: & vous croyez ſur de tels fondemens...

ALMIRE.

Prince, on vous rend juſtice. On les trouve charmans.
Et celle à qui par eux votre flâme s'explique,
Sçait trop bien ſon devoir pour reſter ſans replique.
Ecoutez. Vous verrez qu'en cet art excellent,
Tout ſeul des vers heureux n'avez pas le talent.
Ceux que vous entendrez ne ſont pas ſi ſublimes,
Mais vous y connoîtrez votre tour & vos rimes.
Des maux qui vous coutent le jour,
Je partage la violence:
Vous n'avez pas beſoin de rompre le ſilence
Pour m'informer de votre amour.
Mais qui peut perſiſter dans un ſilong miſtere,

D'un feu bien violent ne ſe ſent pas bruler:
Par tout où l'amour veut parler,
C'eſt à la raiſon de ſe taire.

Que dis-tu de ces vers?

ARLEQUIN.

Ils ont le tour nouveau.

ALMIRE.

L'air que j'ai fait pour eux eſt encore plus beau.

CHOREBE.

Dieux!

ALMIRE.

Des longs entretiens les ſuites ſont à craindre,
Pour quiconque a des maux qu'il ſouffre ſans ſe plaindre.
Je ne dis plus qu'un mot pour finir ce diſcours.
Vous aimez, on vous aime; il y va de vos jours.
Le pouvoir ſouverain à vos vœux eſt contraire.
On peut braver ailleurs l'autorité d'un Pere.
Le tems preſſe d'agir. Pour un départ furtif
La nuit eſt favorable. Arlequin eſt actif:
Prenez l'occaſion que l'amour vous préſente.
Comptez ſur Arlequin, comptez ſur une Amante
Prête à ſubir le ſort que vous lui preſcrirez,

Et qui ſuivra vos pas par tout où vous voudrez.
On ne s'y reſout point ſans un effort extrême:
Mais que ne fait-on pas pour ſauver ce qu'on aime?
Adieu.

SCENE IV.

CHOREBE, ARLEQUIN.

CHOREBE.

Jamai folie alla-t'elle plus loin?
Non jamais de repos je n'eus tant de beſoin.
Quoiqu'inſtruit dès long-tems de ſes extravagances,
J'ai vû dans celles-ci de telles circonſtances;
Que peut-être jamais, je ne puis le celer,
Un péril ſi preſſant ne m'avoit fait trembler.
J'ai craint plus de vingt fois que ſa bouche indiſcrette.....

ARLEQUIN.

Remettez vos eſprits pour la Reine de Crette.

CHOREBE.

Que lui dirai-je, ô Ciel! quel funeſte entretien!
Hélas!

ARLEQUIN.

De ce côté je n'apprehende rien.
Allons tout préparer pour la fin de la piéce,
Et voyons ſi Dorine amene la Princeſſe.

SCENE V.

PHILOCLE'E, CHOREBE.

PHILOCLE'E.

NE vous allarmez pas, ſi j'oſe ici, Seigneur,
Vous demander à voir le fond de votre cœur.
Senſible à votre état, je croirois faire un crime,
Si d'un himen forcé vous étiez la victime.
Peut-être qu'aſpirant à des liens plus doux,
Vous craignez le moment qui doit m'unir à vous;
Et que vous regardez le nœud qu'on vous propoſe,

Comme un joug rigoureux qu'un Pere vous i
poſe.
Vous êtes libre encor ; ſi c'eſt là votre effroi,
Ne craignez rien. Parlez : je prendrai tout
moi.
Et malgré vos refus j'aurai l'ame ravie
De perdre votre main pour vous ſauver la vie.

CHOREBE.

Par de pareils ſoupçons, qui dechirent mo
cœur,
Voulez-vous de mon ſort augmenter la ri-
gueur ?
Vos bontés, vos appas me feroient-ils l'offenſe
De me croire ſans yeux & ſans reconnoiſſance ?
Moi qui voudrois, Madame, au prix de tou
mon ſang,
Pouvoir de vos Ayeux vous racheter le rang :
Et qui n'ai de regret, en ſortant de la vie,
Que celui de mourir ſans vous avoir ſervie.

PHILOCLE'E.

Et je n'aſpire auſſi, Prince trop généreux,
Qu'à conſerver vos jours, & mon ſceptre pa
eux.
J'aime mieux le devoir au ſecours de vos armes,
Qu'à des nœuds qui peut-être ont pour vous
peu de charmes.

Loin d'en preſſer le jour, je prétend vous donner
Tout le tems qu'il vous faut pour vous déterminer.
Et quand par vos exploits la révolte ceſſée,
Me verra ſur le Thrône où vous m'aurez placée,
Il ne tiendra qu'à vous d'y monter avec moi,
Ou de porter ailleurs le don de votre foi.
Adieu, Prince.

SCENE VI.

CHOREBE.

ELle ſort. O Reine génereuſe!
Que je ſuis malheureux! que vous êtes heureuſe!
Vos vœux ambitieux ſont tous pour la grandeur.
Mais un cœur ſans amour a-t'il un vrai bonheur?
Sa vertu, ſes raiſons, tout ſert à me confondre.

Arlequin, qu'en dis-tu ? ne peux-tu me répondre ?
Il n'eſt pas en ces lieux : & je l'appelle envain.
Arlequin. Tout me fuit. Arlequin, Arlequin.

SCENE VII.

CHOREBE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

SEigneur.

CHOREBE.

Hé malheureux ! d'où vient que tu me quittes ?

ARLEQUIN.

C'eſt pour vous épargner d'importunes viſites.
Sans mes précautions, que vous auriez ſouffert !
Ce Palais eſt ſi plein, que le reſte eſt deſert.
Par ces empreſſemens jugez ſi l'on vous aime.
Quelle foule ! Il n'eſt pas juſqu'à Dorine même,
Qui n'oſât aſpirer à l'honneur de vous voir.

CHOREBE.

Hé ! l'a-t'on renvoyée ?

ARLEQUIN.

On a crû le devoir.

Elle n'eſt pas d'un rang à vous devoir contraindre.

CHOREBE.

Princes nés pour regner, que vous êtes à plaindre !
Un tas d'Adulateurs, ſous un zéle apparent,
Croit vous faire ſa Cour en vous déſeſpérant.
Attentifs à régler leur triſteſſe ou leur joye
Sur tous les changemens que le Ciel vous envoye,
Vous les voyez ſans ceſſe attachez à vos pas,
Vous jurer une foi qu'ils ne vous gardent pas:
Et vous êtes privez dans ces momens terribles
De l'unique entretien où vous ſeriez ſenſibles.

ARLEQUIN.

Quoi! Dorine, Seigneur....?

CHOREBE.

Je veux l'entretenir.
Elle n'eſt pas bien loin, faites-la revenir.

ARLEQUIN *à part.*

De cet empreſſement que faut-il que je penſe!

CHOREBE.

Pour courir après elle, uſe de diligence.

Je veux la voir. Va donc. Qu'eſt-ce qui te retient ?

ARLEQUIN.

Il n'en eſt pas beſoin ; la voici qui revient.

SCENE VIII.

CHOREBE, DORINE, ARLEQUIN.

CHOREBE.

DOrine, en vérité, je ſuis touché du zéle
Qui te fait prendre part à ma langueur mortelle.
Dans l'emploi qui t'occupe, à l'age où je te voi
Il eſt bien peu de cœurs qui penſent comme toi.
Pour voir un malheureux, accablé de triſteſſe,
Tu te prives des Jeux, tu quittes la Princeſſe.

DORINE.

Il me ſemble qu'à voir & ces yeux & ce teint ;
Votre état n'eſt pas tel qu'on me l'avoit dépeint.
Et je gagerois bien contre la pharmacie,

le vous ne mourrez pas de cette maladie.

CHOREBE.

préſence a produit ce changement en moi.
ne ſouffre plus tant depuis que je te voi.

ARLEQUIN *à part.*

e ſerois-je trompé ſur l'objet de ſa flâme ?
uels mouvemens jaloux s'élevent dans mon ame !

CHOREBE.

: l'ai dis mille fois, & je le dis encor,
ue la Princeſſe en toi poſſede un vrai threſor.
n ne voit point ailleurs ton adreſſe, ton zéle,
: ſon bonheur eſt grand de t'avoir auprès d'elle.
pour fixer ton ſort & tes pas en ces lieux,
ır quelqu'un de la Cour elle jettoit les yeux,
roi que par mes bienfaits je lui ferois connoître.....

ARLEQUIN *à part.*

u'eſtce-à dire? J'en tiens. Ah le fourbe! Ah le traitre!

DORINE.

a Princeſſe qui vient, à ces bons ſentimens
épondra mieux que moi par ſes remercimens.

COREBE.

Où ſuis-je ! je me meurs. Sa préſence me tuë.

ARLEQUIN *à part.*

Ah ! je me reconnois.

COREBE.

Que mon ame eſt émuë!
Je ne puis ſoutenir un aſſaut ſi preſſant.
Dieux ! vous ne voulez pas que je meure innocent.

SCENE IX.

COREBE, ARGENIE, DORINE, ARLEQUIN.

COREBE.

MAdame, pardonnez à mon ame interdite
Le trouble & la ſurpriſe où vous l'avez réduite.
Votre abord en ces lieux, l'honneur que j'en recoi,
Me font preſque douter ſi c'eſt vous que je voi.

ARGENIE

ARGENIE.

Un pareil mouvement pour l'Epouſe d'un Pere,
Du titre que je porte, eſt l'effet ordinaire;
Et de quelque vertu qu'un Fils puiſſe s'armer,
L'abord d'une Marâtre a de quoi l'allarmer.
Mais peut-être à me voir aurez-vous moins de peine,
Quand vous ſçaurez vers vous le ſujet qui m'amene:
Que je ne viens ici que pour vous conjurer
De voir le Roi, Seigneur, de lui tout déclarer.
S'il ſçait que notre himen vous doit couter la vie,
Croyez vous dans un Pere aſſez de barbarie,
Pour mettre en ſa maiſon l'allegreſſe & le dueil?
Une Epouſe en ſon lit, & ſon Fils au cercueil?
Ah! plûtôt dans Argos faites qu'il merenvoie.
Seigneur, & qu'en partant j'emporte cette joye
De voir que votre cœur, en rompant ce lien,
Reprenne ſon repos, & me rende le mien.

CHOREBE.

Nòn, non, ne croyez pas qu'un ſi cruel remede
Fût propre à ſoulager le mal qui me poſſede,
Ni que mon triſte cœur, en ne vous voyant pas;

Nous avons beau gémir de cette régle auſte
Par qui les plus beaux feux ſont contraints
ſe taire ,
Vous le ſçavez , Seigneur , cette commune
Ne ſe changera pas ni pour vous , ni pour m

CHORÉBE.

Oui , je le ſçai , Madame , & s'il faut plus v
dire ,
Mon reſpect pour mon Pere a ſur moi t
d'empire ,
Que s'il m'étoit permis pour ſortir de m
maux ,
D'achetter mon bonheur au prix de ſon répo
J'aimerois mieux céder aux tourmens que j'
dure ,
Que d'outrager ainſi les droits de la nature.
Un Pere tel que lui ne mérite pas moins :
Entre moi ſeul & lui , il partage ſes ſoins ,
Et vos charmes à peine auroient la préference
S'il falloit qu'un des deux fit pencher la balan
Quel déſeſpoir pour lui ! quel tourment ſ
egal ,
Si dans un Fils ſi cher il trouvoit un rival !
C'eſt pour un cœur ſi tendre , un ſupplice tr
rude ;

Il ne ſurvivroit point à mon ingratitude.
Songeons à prévenir de ſi funeſtes coups.
Mon crime eſt aſſez grand de ſoupirer pour vous,
Sans que j'y joigne encor l'affreuſe deſtinée
De ravir la lumiere à qui me l'a donnée.
Mon ſecret avec moi deſcendoit chez les Morts.
De vous l'avoir appris je n'ai point de remords,
Pourvû que déſormais dans une nuit profonde
Il ſoit enſeveli pour le reſte du monde;
Et qu'il me ſoit permis de renoncer au jour,
Victime du devoir plûtôt que de l'amour.

ARGENIE.

Non: vous ne mourrez point. Une vertu ſi rare
Mérite en ſa faveur que le Ciel ſe déclare.
J'eſpere que par lui vos efforts ſecondez
Vous feront voir en moi le peu que vous perdez,
Et qu'un jour un courage auſſi grand que le vôtre
Trouvera des douceurs à vivre pour un autre.

CHOREBE.

Quoi! vous me condamnez au dernier des malheurs!
En perdant ce que j'aime on veut que j'aime ailleurs.

Va, mon cher Arlequin, que rien ne te
tienne.
Pour ce départ ſecret j'attens tout de tes ſoins
Fai qu'il n'ait que la nuit & les Dieux pour
moins.
Et puiſque nos deſtins ont tant de ſimpathie,
Nous quitterons enſemble une Cour ennemie;
Qui ne peut nous offrir que des ſujets d'ennui.

ARLEQUIN.

Allons à ſon bonheur travailler malgré lui...

Fin du ſecond Acte.

DEUXIE'ME INTERMEDE.

Le Théâtre repreſente l'avantcour du Palais, où Héſiode paroit entouré d'une troupe d'Athletes, dont les uns font des eſſais de Lutte, & les autres s'exercent à une danſe guerriere à qui les Grecs ont donné le nom de Pirrhique.

HESIODE.

HEros que l'amour de la gloire
Raſſemble ici de toutes parts,
Vous la trouverez moins ſous les drapeaux de Mars,
Que chez les Filles de Memoire.

Si vous voulez que vos combats
Des tems & de l'oubli ſurmontent les outrages,
A la docte Minerve adreſſez vos hommages,
Plus qu'à la guerriere Pallas.

Sans le Chantre de Méonie,
Que ſeroit Achille aujourd'hui ?
Ses grands exploits ſans cet apui,
Seroient éteins avec ſa vie.
Le vainqueur des Titans, moins connu des Mortels,

ARLEQUIN

Puiſqu'il le quitte ainſi, ce n'eſt pas ſans m

CIPARISSE.

De tout ce que je ſçai, diſons-lui le contra

ARLEQUIN.

Vous allez donc aux Jeux.

CIPARISSE.

Oui : j'y vais faire un t

ARLEQUIN.

Vous qui ſçavez ſi bien l'uſage de la Cou
Pour le Prince, entre nous, c'eſt montrer j
zéle,
Que de l'abandonner à ſa langueur mort

CIPARISSE.

J'ai pris pour m'échaper le tems de ſor
meil,
Et j'eſpere chez lui devancer ſon reveil.

ARLEQUIN.

Il dort !

CIPARISSE.

Aſſurément.

ARLEQUIN.

Croyez-vous me ſurprer
Sied-t'il de mentir dans un âge ſi te

CIPARISSE.

Je ne veux point ici me faire quereller ;
Allons aux Jeux enſemble, ou m'y laiſſez aller.

ARLEQUIN.

Allez : qu'à ſa maniere un chacun ſe gouverne.

SCENE II.

ARLEQUIN.

POur moi ſi l'on m'y tient, je conſens qu'on me berne.
J'aime mieux le plaiſir de me tranquilliſer ;
Que ſi j'avois l'honneur de m'y faire écraſer :
Et puiſque c'eſt ici que le Roi doit ſe rendre ;
Je m'y trouve aſſez bien pour l'y pouvoir attendre.
Doucement, Arlequin, vous vous méconterez,
Si vous ne ſongez bien à ce que vous ferez.
Il s'agit de Dorine & de votre fortune,
Et tout ceci n'eſt point une affaire commune.
Si vous allez au Roi répeter mot pour mot
Tout ce que vous ſçavez, vous agirez en ſot.
Vous connoiſſez les Grands, la vérité les bleſſe.

Souvent on aime un Fils bien moins qu'une Maîtreſſe :
Et quand de leurs amours vous l'aurez éclairci...
Ah vous en ſçauez trop pour en uſer ainſi.
Quand on veut dire aux Rois quelque triſte nouvelle,
Ce n'eſt pas tout à coup qu'il faut qu'on la révelle ;
Et l'on riſque à tenir de ſemblables diſcours
A moins qu'à leur oreille ils n'aillent par détours.
Rêvons donc aux reſſorts qu'il faudra que j'emploie.
Oui : fort bien, mon ami, vous êtes dans la voie.
C'eſt là...Non, mon eſprit, vous êtes en deffaut,
Cherchez d'autres moyens.... Ah ! j'ai ce qu'il me faut.
Il me tarde à préſent....

SCENE III.

ALMIRE, ARLEQUIN.

ALMIRE.

TU me vois hors d'haleine ;
A venir juſqu'ici j'ai bien eu de la peine.
Di moi, vis-tu jamais un ſemblable fracas.

ARLEQUIN.

C'eſt ce qu'aſſurément je ne vous dirai pas :
Aux ſpectacles bruyans je ne me trouve guere.

ALMIRE.

Tu n'as point vû les Jeux ?

ARLEQUIN.

Dans ce lieu ſolitaire
J'ai crû qu'il valloit mieux en homme bien ſenſé....

ALMIRE.

Tu n'es donc pas inſtruit de ce qui s'eſt paſſé ?

ARLEQUIN.

En aucune façon, Madame, & je vous jure.....

ALMIRE.

Je te vais donc apprendre une étrange avanture;
Qui même, ſi tu ſçais en faire ton profit,
Te vaudra les moyens d'augmenter ton credit.

ARLEQUIN.

Je vous devrai beaucoup pour un ſi bon office.

ALMIRE.

De tous ceux dont les chars ſont entrés dans la lice,
Je ne te dirai point le nom ni le païs;
Quels étoient leurs courſiers, quels étoient leurs habits.
Je retranche un détail trop long pour ma mémoire,
Quoi que très à propos pour orner une hiſtoire.

ARLEQUIN.

Fort bien, & plût au Ciel que tous nos beaux eſprits
De ces faux ornemens purgeaſſent leurs écrits!
Avec moins de dégout on liroit leurs ouvrages,
S'ils faiſoient des recits plus concis & plus ſages.

ALMIRE.

C'eſt bien dit. Je pourſuis. Le ſignal ordonné
Pour commencer la courſe alloit être donné;

Lorſqu'un nouvel Athlete, entré dans la carriere
S'eſt attiré les yeux de l'Aſſemblée entiere.
L'ouvrier ſur ſon char, ſes harnois, ſes habits,
N'avoit point épargné ni l'or ni les rubis,
Et l'Aurore jamais ſi brillante à la vûe,
De l'Aſtre qui la ſuit, n'annonça la venuë.
Sa taille en ce moment parut à nos regards
Etre celle du Prince ou celle du Dieu Mars;
Et nous l'aurions peut-être admiré davantage;
Si ſon Caſque baiſſé n'eût couvert ſon viſage.

ARLEQUIN.

Sans doute de la courſe il a gagné le prix.

ALMIRE.

Par ſa prompte viteſſe il nous a tous ſurpris;
Et tous ſes concurrens demeurés en arriere,
L'ont vû comme un éclair au bout de la carriere.
Alors des mains du Roi l'on ſe perſuadoit
Qu'il viendroit recevoir le prix qui l'attendoit:
Mais on l'a vû ſoudain, ſans avoir pris haleine,
S'enfuir & s'enfoncer dans la forêt prochaine.

ARLEQUIN.

Combattre pour la gloire, & non pas pour le prix,
C'eſt une nouveauté.....

ALMIRE.

Dont chacun eſt ſurpris.
Et ta dexterité ne ſçauroit mieux paroître,
Qu'en apprenant au Roi quel homme ce peut être.

ARLEQUIN.

Mais vous, qui ſçavez tout, devez vous en ce jour
Negliger un moyen de faire votre cour?

ALMIRE.

Tu peux bien préſumer, ſi j'avois cette envie,
Qu'avant qu'il fût long-tems, j'en ſerois éclaircie.
Mais Almire à la Cour ne prend plus d'interêt.

ARLEQUIN *riant.*

Nous verrons ce que c'eſt: nous verrons ce que c'eſt.

ALMIRE.

Ri tant que tu voudras, je t'en laiſſe le maître,
Mais je quitte la Cour.

ARLEQUIN.

Cela ne ſçauroit être.
Vous partez!

ALMIRE.

Oui, je veux que la Cour & le Roi

prennent dès ce ſoir à ſe paſſer de moi.

ARLEQUIN.

iez-vous dans le cas de ceux dont les finances
pouvant plus fournir à de folles dépenſes,
nt ſur un pied modique habiter leurs Châ-
teaux,
ir revenir après plus brillans & plus beaux.

ALMIRE.

es termes fâcheux je ne ſuis pas réduite.

ARLEQUIN.

ntens. Vous aimez mieux imiter la conduite
ceux qui s'exilant, pour être rappellés,
ablent fuir les honneurs pour en être com-
blés.

ALMIRE.

n eſprit, je l'avouë, a bien peu de lumieres,
nourri chez les Grands tu ne les connois
gueres,
ſque ſans mon aveu tu ne peux démeler
preſſantes raiſons que j'ai de m'exiler.
ſqu'au Prince tantôt je me ſuis adreſſée;
ſçais juſqu'où pour lui je me ſuis avancée;
que pour l'arracher aux horreurs du trépas,
fait voir des bontés qu'il ne mériroit pas.
bien perdu pour lui de ma premiere eſtime,

Lorſqu'au lieu d'un Heros que j'ai crû magnanime,
Je l'ai vû, pour tout fruit de mon empreſſement,
Paroître auſſi bon Fils, qu'il eſt mauvais Amant.
Il n'eſt rien cependant que les Rois ne découvrent.
Les murs parlent. La nuit a des yeux. Les cœurs s'ouvrent.
On ne manquera pas de lui donner avis
De tout ce que j'ai fait en faveur de ſon Fils;
Et peut-être l'eſpoir de quelque récompenſe,
T'obligera toi-même à cette confidence.
Je prévois que le Roi dans ſes tranſports jaloux,
Juſques à m'exiler portera ſon courroux;
Et moi j'ai réſolu dans ce deſordre extrême,
De prévenir ſon ordre en m'exilant moi-même.
Voilà ce qui m'oblige à partir de ce lieu.
Le Roi paroit, il faut que je l'évite. Adieu.

ARLEQUIN.

Bon voyage. Ah la folle!

SCENE IV.

PHITE, ARLEQUIN.

IPHITE.

HF bien ! quelle nouvelle ?

ARLEQUIN.

n'ai pas eu le tems de faire agir mon zele.

IPHITE.

mment ?

ARLEQUIN.

J'ignore encor ce qu'il eſt devenu.

IPHITE.

: qui veux-tu parler ?

ARLEQUIN.

Du Guerrier inconnu
ont j'ai ſçû la victoire & la fuite ſoudaine.

IPHITE.

e n'eſt que de mon Fils que tu me vois en peine.
'as-tu rien découvert qui puiſſe m'en tirer ?

ARLEQUIN.

: ſcais tout. Mais helas ! comment vous déclarer

Qu'à pleurer votre Fils vous devez vous ré-
soudre ?

IPHITE.

Ah ! pour moi ce rapport eſt pis qu'un coup de
foudre.
Eſt-il dans un état à n'en point revenir ?

ARLEQUIN.

Il meurt pour un objet qu'il ne peut obtenir.

IPHITE.

Ah ! tu me rends la vie, & je ne ſçaurois
croire
Qu'un objet, tel qu'il ſoit, refuſât cette gloire.

ARLEQUIN.

Donc s'il aimoit Almire, il pouroit ſe flatter
De l'aveu de ſon Pere ?

IPHITE.

Il n'en faut point douter ;
Toute folle qu'elle eſt, le ſang dont elle eſt née,
N'eſt point incompatible avec cet himénée.

ARLEQUIN.

Mais, Seigneur, ſi ſon choix étoit encor plus
bas ?

IPHITE.

Pour conſerver mon Fils que ne ferois-je pas !

ARLEQUIN.

Quoi! vous pourriez d'Hercule oublier l'origine,
Juſqu'à mêler ſon ſang à celui de Dorine ?

IPHITE.

De Dorine !

ARLEQUIN.

Jamais de ſi vives ardeurs
N'ont ſur un grand courage exercé leurs rigueurs.
Jugez ſi leur excès a droit de vous ſurprendre,
Puiſque dans le cercueil il aime mieux deſcendre,
Que de dégénerer du ſang de tant de Rois,
En faiſant éclatter la honte de ſon choix.

IPHITE.

Ah! l'effort qu'il ſe fait pour vaincre ſa foibleſſe,
M'apprend ce que pour lui doit faire ma tendreſſe.
Di-lui qu'il m'eſt trop cher, pour ne pas approuver
Tout ce qui peut m'aider à me le conſerver:
Et puiſque ſa Dorine a ſur lui tant d'empire,
Di lui qu'à ſon himen je ſuis prêt de ſouſcrire.

ARLEQUIN.

Quoi ! vous conſentirez qu'ils ſoient tous deux unis ?

IPHITE.

Puis-je trop acheter le salut de mon Fils ?

ARLEQUIN.

Ouais. Vous croyez ainsi pour un autre himénée
Disposer d'une main que vous m'avez donnée ?

IPHITE.

Qu'est-ce à dire ? à ton Roi tu voudrois résister ?

ARLEQUIN.

Un Roi de son serment se peut-il exempter ?

IPHITE.

Non. Je scai que tenir leurs paroles données,
Est le premier devoir des Têtes couronnées.
Mais si de mes biensfaits tu veux te contenter,
Si j'ai des dignités qui puissent te tenter,
Ta demande, Arlequin, ne sera pas frivole,
C'est ainsi que les Rois dégagent leur parole.

ARLEQUIN.

Dans l'état médiocre où le sort m'a placé,
Vous sçavez qu'Arlequin n'est pas interessé,
Et que mon cœur pour vous toujours franc & sincere,
Sans chercher vos bienfaits, n'a cherché qu'à vous plaire.
Mais faut-il me traitter avec tant de rigueur,

Que pour vous rendre heureux vous m'arrachiez le cœur ?
Dorine eſt le ſeul bien où mon amour aſpire ;
C'eſt un threſor pour moi qui vaut mieux qu'un Empire ;
Et toutes vos grandeurs, ſans en rien excepter,
Ne valent pas le cœur que vous voulez m'oter,

IPHITE.

Mais le Prince perit, s'il n'obtient ce qu'il aime.

ARLEQUIN.

Mais, Seigneur, s'il l'obtient, je perirai moi-même.

IPHITE.

Je t'ai crû plus de zele & d'amitié pour lui.

ARLEQUIN.

Voit-on bien des amis qui meurent pour autrui ?

IPHITE.

Hé bien ! pour te flechir, dis-moi ce qu'il faut faire.
Veux-tu que tout l'Etat ſe joigne à ma priere ;
Que ma Cour à tes pieds....

ARLEQUIN.

Que vous êtes preſſant !

Je me deffendrois mieux contre un Roi menaçant.

IPHITE.

Pour mon Fils & pour moi laisse agir ta tendresse,
Songe .....

ARLEQUIN.

Vous abusez, Seigneur, de ma foiblesse.
Ouf. Mais auparavant, sans vous désobliger,
Me seroit-il permis de vous interroger ?

IPHITE.

J'y consens.

ARLEQUIN.

Si le sort vous eût mis à ma place;
Feriez-vous ce qu'ici vous voulez que je fasse ?
Là, je veux voir un peu comment vous répondrez.

IPHITE.

O mon Fils ! que tes jours seroient bien assurés !

ARLEQUIN.

Comment si votre Fils bruloit pour la Princesse ?

IPHITE.

Dès le même moment je vaincrois ma tendresse.
J'aime trop son repos pour ne lui pas ceder.. ..

ARLEQUIN.

A d'autres. Croyez-vous me le perſuader ?

IPHITE.

Oui. J'atteſte des Dieux la Majeſté ſuprême,
Que ſi ce cher Rival, ſi cet autre moi-même,
Ce Fils, l'unique eſpoir du Sceptre que je tiens,
Avoit porté ſes vœux où j'ai porté les miens :
Dès ce même moment, par un prompt himenée,
La Princeſſe à ſon ſort joindroit ſa deſtinée.

ARLEQUIN.

Hâtez-vous donc, Seigneur, de former ces liens.
Vous avez prononcé votre arrêt, je m'y tiens.

IPHITE.

Que dis-tu là ?

ARLEQUIN.

Je dis que cet autre vous-même
Adore la Princeſſe, & de plus qu'elle l'aime ;
Que des mêmes ardeurs l'un & l'autre embraſé...,
Mais ne m'en croyez pas : je puis m'être abuſé.
Vous-même éclairciſſez ſi la choſe eſt douteuſe :
Je vous laiſſe y penſer.

En s'en allant.

La pillule eſt facheuſe.

SCENE V.

IPHITE *ſeul.*

Ciel! quelle eſt ma ſurpriſe! & qu'eſt-ce que j'entens!
D'ou vient que mon erreur a duré ſi long-tems?
Les chagrins de mon Fils, ſa langueur, ſa triſteſſe,
Le trouble où tant de fois j'ai ſurpris la Princeſſe,
Signes trop évidens de leurs tendres amours;
N'ouvroient-ils donc mes yeux qu'aux perils de leurs jours?
Ah! dans mon déſeſpoir quel parti puis-je prendre,
Qui ne perce mon cœur par l'endroit le plus tendre?
Dieux cruels! à quel choix m'avez vous condamné!
Pere auſſi malheureux qu'Amant infortuné!
Achever mon himen, c'eſt perdre un Fils que j'aime:
Briſer des nœuds ſi chers c'eſt m'immoler moi-même:

Par tout également je me ſens déchirer.
Sermens, nature, amour, laiſſez-moi reſpirer.

SCENE VI.

IPHITE, CIPARISSE.

CIPARISSE.

LE Guerrier inconnu dont vous étiez en peine,
Demande à vous parler.

IPHITE.

Je vois ce qui l'amene;
Et que de ſa victoire il vient chercher le prix.
Qu'il entre. Juſte Ciel! que vois-je! C'eſt mon Fils.

SCENE VII.

IPHITE, COREBE, CIPARISSE.

COREBE.

OUi, la honte de voir l'élite de la Grece
Signaler ſon courage à montrer ſon adreſſe,
A pour quelques momens dans ce corps abattu
Ranimé par miracle un reſte de vertu ;
Et ſi j'ai de ce jour remporté l'avantage,
Les Dieux m'ont ſoutenu plutôt que mon courage.

IPHITE.

Prince, je le vois bien, du ſermens que j'ai fait,
Vous venez en vainqueur me demander l'effet.
Parlez, ne craignez point qu'un Pere vous refuſe.

COREBE.

De vos bontez, Seigneur, ſouffrez donc que j'abuſe,
Et que pour obtenir ce que j'attens de vous,
Votre Fils de ſes pleurs arroſe vos genoux.

Assez & trop long-tems dans vos Etats tranquilles
Ma jeunesse occupée à des Jeux inutiles,
N'a pû voir, sans rougir de son oisiveté,
Qu'Hercule par son sang soit si mal imité.
Souffrez que loin de vous, sur quelque autre rivage,
Dans les occasions d'exercer mon courage,
J'aille chercher, Seigneur, un plus noble trépas,
Que celui qu'en ces lieux je n'éviterois pas.

IPHITE.

Ne parlons plus, mon Fils, d'un départ qui m'offense,
Votre vertu mérite une autre recompense;
Et je vais vous montrer plus en Pere qu'en Roi,
Que je sçais mieux que vous le prix que je vous doi.

SCENE DERNIERE.

IPHITE, PHILOCLE'E, CHOREBE, ARGENIE, ARLEQUIN, DORINE, SUITE.

IPHITE *à Philoclée.*

JE ſçais combien votre ame eſt grande & magnanime,
Que l'amour de la gloire eſt le ſeul qui l'anime;
Que de tout autre objet vous detournez le yeux,
Madame. Et ſi du Thrône où m'ont placé les Dieux,
Vous ſouffrez que l'himen nous joignant l'un à l'autre,
Vous preſente un degré pour monter ſur le vôtre,
Vous recevrez de moi contre vos ennemis
Plus que vous n'eſperiez de la main de mon Fils.

PHILOCLE E.

PHILOCLE'E.

'en doutez point, Seigneur, ma main eſt ſa-
tisfaite
être à qui m'ouvrira les chemins de la Crette.
pourvû que j'y rentre, il ne m'importe pas
ie le Pere ou le Fils y conduiſent mes pas.

IPHITE *à Argenie.*

un pareil changement ne prenez point d'al-
larmes,
ici pour quel Mortel je renonce à vos char-
mes.
ns cet autre moi-même il m'eſt doux d'être
heureux;
je ſerai, Madame, au comble de mes vœux,
ous un nouveau titre honorant ma famille,
vous perds pour épouſe, & vous acquiers
pour Fille.

CHOREBE.

Seigneur!

ARGENIE.

De mon ſort vous pouvez ordonner.

IPHITE.

; feux me ſont connus, je veux les couron-
ner;
omme ce ſuccès, qui paſſe notre attente,

Du zele d'Arlequin eſt la preuve éclatante,
Comblé de mes bienfaits, je prétens qu'avec
nous
Il partage un bonheur que nous lui devons tous.
Qu'il épouſe Dorine, & que cette journée
S'acheve avec éclat par un triple himenée.

ARLEQUIN.

Jeux, Spectacles bruyans, amuſemens royaux,
Qui fatiquez ſouvent à force d'être beaux,
Faites place aux apprêts d'une fête arlequine
Dont je veux regaler ma charmante Dorine.

Fin du troiſiéme & dernier Acte.

TROISIE'ME INTERMEDE.

CHOEUR.

IGnorans Médecins, éloignez-vous de nous,
L'Amour ſeul en ſçait plus que vous n'en ſçavez tous.

UNE MUSICIENNE.

Par des ordonnances bizares
Et de grands mots durs & barbares,
Vous abuſez de notre bonne foi.
L'on ne devroit avoir envie
De vous appeller près de ſoi,
Que lorſqu'on eſt las de la vie.

CHOEUR.

Ignorans Médecins, éloignez-vous de nous,
L'Amour eſt dans votre art plus grand maître que vous.

ARLEQUIN.

Lorſqu'une fiévre mutine
S'allumera dans mon ſein,

Et toute la Pharmacie
Ne m'offriroit pas ſitôt
Les remedes qu'il me faut.

ALMIRE.

Quand un Amant nous échape
Pour ſuivre d'autres amours,
Si nous cherchons du ſecours
Contre le coup qui nous frappe,
N'allons point chez Eſculape,
Le dépit donne plûtôt
Les remedes qu'il nous faut.

ARLEQUIN *au Parterre.*

Notre Malade ſouhaite
De vous voir ici ſouvent.
S'il obtient votre agrément,
Sa gueriſon eſt parfaite.
Il n'eſt drogue ni recepte
Qui pût lui donner ſitôt
Les remedes qu'il lui faut.

FIN.

JODELET,

OU

LE MAITRE VALET,

COMÉDIE.

Repréſentée pour la première fois en 1645.

NOUVELLE ÉDITION,

Conforme à la Repréſentation.

Le prix eſt de 30 ſols.

A PARIS,

Chez MICHEL-ETIENNE DAVID,
Libraire, Quai des Auguſtins, à la
Providence & au Roi David.

M. DCC. XXX.

ACTEURS

DOM JUAN, d'Alvarade.

DOM LOUIS, de Rochas.

DOM FERNAND, de Rochas.

JODELET, Valet de Dom Juan.

ÉTIENNE, Valet de Dom Louis.

ISABELLE de Rochas, Fille de Dom Fernand.

LUCRECE d'Alvarade, Sœur de Dom Juan.

BÉATRIX, Servante d'Iſabelle.

La Scène eſt à Madrid.

JODELET,

OU

LE MAITRE VALET,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente une rue dans laquelle eſt la maiſon de Dom Fernand. Il eſt nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.

DOM JUAN, JODELET.

JODELET.

OUI, je n'en doute plus, ou bien vous êtes fou,
Ou le Diable d'enfer, qui vous caſſe le cou,
A depuis peu chez vous élu ſon domicile.

Arriver à telle heure en une telle Ville !
Courir toute la nuit, ſans boire ni manger !
Menacer ſon Valet & le faire enrager !

DOM JUAN.

Taiſez-vous, maître ſot. Cette rue où nous ſommes
Eſt celle que je cherche.

JODELET.

O le plus fou des hommes !
Et qu'y voulez-vous faire, après minuit ſonné ?
Aller voir Dom Fernand ?

DOM JUAN.

Oui, tu l'as deviné.
Je veux, dès cette nuit, aller voir Iſabelle.

JODELET.

Dès cette nuit plutôt vous brouiller la cervelle,
Si cervelle chez vous eſt encore à brouiller.

DOM JUAN.

Si faut-il, Jodelet, te réſoudre à veiller.
Quelque las que tu ſois, quelque faim qui te tue,
Je ne ſuis pas d'avis de ſortir de la rue,
Sans avoir vu de près l'objet de mon amour,
Le duſſé-je chercher juſques au point du jour.

JODELET.

Reſſouviens-toi, mortel, qu'il eſt tantôt une heure ;
Que l'on n'ouvrira point où Dom Fernand demeure ;
Que nous ſommes partis ce matin de Burgos ;
Que, tantôt ſur Mulets & tantôt ſur Chevaux,
Nous avons vous & moi, grâce à votre hyménée,
Couru comme deux foux le long de la journée ;
Et que, toute la nuit faire le Chat-huant,
Eſt très-grande folie au Seigneur Dom Juan.

DOM JUAN.

Reſſouviens-toi, mortel qui n'aime que ſa gueule,
Que, ne vivre ici bas rien que pour elle ſeule,
Eſt être pis que bête ; & donc, ô Jodelet,
Vous n'êtes qu'une bête habillée en Valet.

JODELET.

Que je hais les railleurs !

DOM JUAN.

Que je hais les ivrognes !

JODELET.

Que je hais les amans, & leurs mourantes trognes !

DOM JUAN.

Moi, que j'aime Iſabelle ! & que ſon ſeul portrait
Me perce juſqu'au cœur d'un redoutable trait !

JODELET.

Vous êtes donc de ceux qu'une ſeule peinture
Remplit de feu Grégeois, & met à la torture ?
Et ſi Monſieur le Peintre a bien fait un muſeau,
S'il s'eſt heureuſement eſcrimé du pinceau,
S'il vous a fait en toile une adorable Idole ;
L'original peut être une fort belle folle :
Sa bouche de corail peut enfermer dedans
Des petits os pourris, au lieu de belles dents.
Enfin ce pourrait-être un horrible Squelette,
Dont les beautés la nuit ſont deſſous la toilette ?
Ma foi, ſi l'on vous voit de Femme mal pourvu,
Puiſque vous vous coiffez devant que d'avoir vu,
Vous ne ſerez pas plaint de beaucoup de perſonnes.

Mais, ma foi, je ne ſais quaſi plus où j'en ſuis.
Je ne fais que tirer, & rengainer ma langue ;
Car vous interrompez à tout coup ma harangue.
Je n'ai pourtant rien dit qui ne ſoit à propos.

DOM JUAN.

Que ne racontes-tu la choſe en peu de mots ?

JODELET.

Je ne puis pas parler, tandis qu'un autre cauſe.
Pour moi, je dis toujours par ordre chaque choſe.
Or, pour votre Portrait que j'avais oublié....

DOM JUAN.

Jamais ſes longs diſcours ne m'ont tant ennuyé.

JODELET.

A peine fûmes-nous de retour en Caſtille,
Que Fernand de Rochas vous propoſa ſa fille.
La-deſſus, ſon Portrait qui vous fut apporté
Vous rendit plus brûlant que le Soleil d'Été ;
Cent-mille écus étaient offerts avec la Belle :
Et vous, pour la charmer, comme vous l'étiez d'elle,
Vous voulûtes auſſi qu'elle eût votre Portrait ;
Ainſi vous la frappiez avec ſon même trait :
Lors à bon chat, bon rat, & la pauvre Donzelle
Était pour en avoir profondément dans l'aîle.
Le ſtratagême était d'amant bien rafiné ;
Mais le Ciel autrement en avait ordonné.

DOM JUAN.

Enfin finiras-tu quelque jour ton hiſtoire ?

JODELET.

Oui, Seigneur: mais il faut vous remettre en mémoire ;
Car, pour moi, je ſuis las de me reſſouvenir.

DOM JUAN.

Fuſſes-tu las auſſi de tant m'entretenir !
J'ai bien ici beſoin de patience extrême !

JODELET.

Vous vous ſouviendrez donc que votre Peintre même
Me voulut peindre auſſi.

DOM JUAN.

Pourſuis, je le ſais bien.

JODELET.

Savez-vous bien auſſi qu'il ne m'en coûta rien ;
Et que ce bon Flamand eſt brave homme, ou je meure.

DOM JUAN.

Eh bien ! crois-tu pouvoir achever dans une heure ?
As-tu brûlé, vendu, bu, mangé mon Portrait ?
L'ai-je encore ? l'a-t-elle ? enfin, qu'en as-tu fait ?

JODELET.

Donnez-vous patience, & vous l'allez apprendre.
Mais retournons chez nous & laiſſons-là la Flandre.
Comme j'étais après à vous empaqueter,
(Vous ſavez que je ſuis très facile à tenter,
Et que le Ciel m'a fait curieux de nature ;)
Pour votre grand malheur, j'aviſai ma peinture ;
Celle qu'au Pays-bas, comme je vous ai dit,
Sans qu'il m'en coûtat rien votre Peintre me fit :
Je la mis auſſi-tôt vis-à-vis de la vôtre,
Pour voir ſi l'une était auſſi belle que l'autre ;
Lors, je ne ſais comment le diable s'en mêla,
Ni ne vous puis conter comment ſe fit cela,
La mienne prit la poſte ; & la vôtre reſtée

Fit que j'eus quelques jours la tête inquiétée :
Mais le tems qui diſſipe & chaſſe les ennuis,
M'ayant favoriſé de quelques bonnes nuits,
Je me ſuis déſaché, de peur d'être malade.
Vous, ſi vous me croyez, ſans faire d'incartade,
Vous ne ſongerez plus au mal que j'ai commis;
Puiſque que c'eſt par mégarde, il doit être remis.
Voilà la vérité, comme on dit, toute nue.

DOM JUAN.

Eh! qu'aura-t-elle dit de ta face cornue,
Chien? qu'aura-t-elle dit de ton nez de Bléreau,
Infâme?

JODELET.

Elle aura dit que vous n'êtes pas beau;
Et que, ſi nous étions Artiſans de nous mêmes,
On ne verrait par-tout que des beautés extrêmes,
Que chacun ſe ferait le nez efféminé,
Et que vous l'avez tel que Dieu vous l'a donné.

SCÈNE II.

ÉTIENNE, DOM JUAN, JODELET.

JODELET, *continuant, à Dom Juan.*

MAis que mal-à-propos peu de choſe vous choque ;
Si vous pouvez demain lui conter l'équivoque !
Quand elle vous verra brillant comme un Phébus, ...
Vous me remercierez d'un ſi plaiſant abus.

DOM JUAN, *à Jodelet.*

Paix-la. Je vois quelqu'un qui ſaura bien peut-être
Où loge Dom Fernand ; vas le joindre.

JODELET.

Mon Maître, ...

DOM JUAN.

Que veux-tu ? parle bas.

JODELET.

Peut-être il n'en ſait rien.

DOM JUAN.

Ah, malheureux poltron ! tu mériterais bien
Qu'il te donnât cent coups.

JODELET.

Il le pourra bien faire.

(*A Étienne.*)

Cavalier !

ÉTIENNE, *à Jodelet.*

Qui va là ?

JODELET

Soit dit ſans vous déplaire,
Où loge Dom Fernand ?

ÉTIENNE.

C'eſt ici ſa maiſon.

JODELET, *hauſſant la voix.*

Ha! vraiment, pour ce coup, mon Maître avoit raiſon.
(*A Dom Juan.*)
Le beau-père eſt trouvé ; venez vîte, ſon Gendre,
Nous n'avons qu'à frapper.

ÉTIENNE, *bas à part.*

Et moi je viens d'apprendre
Que je ſuis un vrai ſot de leur avoir montré
Où mon Maître tantôt eſt en cachette entré,
Et d'où je le tiens près de ſortir toute à l'heure.
Mais j'y veux donner ordre.

DOM JUAN, *à Étienne.*

Eſt-ce ici qu'il demeure ?

ÉTIENNE, *haut.*

Oui ; mais il eſt malade, & n'aime pas le bruit.
Quelles gens êtes vous ?

JODELET, *à Etienne.*

Nous n'allons que la nuit ;
Nous portons à la nuit amitié ſingulière,
Et ſerions biens fâchés d'avoir vu la lumière.
Nous ſommes de Norwège, un pays vers le Nord,

Où maudit de chacun eſt tout homme qui dort.
Pour moi je ne dors point. Voyez vous là mon Maître
C'eſt le plus grand veilleur qui ſe trouve peut-être.

ÉTIENNE.

Ou plutôt un voleur qui me fera raiſon
De m'avoir l'autre jour ſurpris en trahiſon.
Oui, je le connais bien, & vous étiez enſemble.

JODELET.

Homme un peu bien colère & bien fou ce me ſemble
Sachez, ſi nous l'étions la moitié tant que vous,
Que de ma blanche main vous auriez mille coups;

(Tirant ſon épée.)

Et, ſi vous ne fuyez, que cette mienne lame
N'aura plus de fourreau que celui de votre âme.

(A Dom Juan.)

Mon Maître, avancez-vous, je commence à mollir
Et, ſans l'obſcurité, vous me verriez pâlir.

DOM JUAN, *mettant l'épée à la main.*

A moi, ruſtaut, à moi, que je vous civiliſe.

ÉTIENNE, *bas.*

Si faut il, ténébreux, que je vous dépayſe.

(Haut.)

A deux-cents pas d'ici, quoique vous ſoyez deux,
Si vous oſez me ſuivre, on s'y battra bien mieux.

DOM JUAN.

Oui-dà, je vous ſuivrai.

(Il joint Étienne, qui ferraille en reculant & ſe ſauve.

SCÈNE III.

DOM JUAN, JODELET.

JODELET.

LA peſte ! comme il drille !
J'ai pourtant eu frayeur de ce chien de Soudrille.
Autrement ſans péril je lui caſſais les os.
Foin, je n'ai jamais vu poltron plus à propos.

SCÈNE IV.

DOM LOUIS, DOM JUAN, JODELET.

DOM LOUIS *deſcend du Balcon de la Maiſon de Dom Fernand avec une échelle de corde.*

JODELET, *l'appercevant.*

MAis d'où diable eſt ſorti cet autre vilain homme ?

DOM LOUIS, *appellant ſon valet.*

Étienne.

JODELET, *à Dom Louis.*

Qui va là ?

DOM JUAN, *bas à Jodelet.*

C'eſt ſon Valet qu'il nomme,
Celui qui devant nous vient de gagner au pied.

DOM LOUIS, *bas à lui-même.*

Ou je me trompe fort, ou je ſuis épié.
Mais la rumeur ici troublerait Iſabelle,
Et je dois mépriſer l'honneur pour l'amour d'elle.
Fuyons, puiſqu'il le faut.

(*Il ſe retire.*)

SCÈNE V.

DOM JUAN, JODELET.

DOM JUAN, *met l'épée à la main, cherche Dom Louis, rencontre l'épée nue de Jodelet, qui tombe à terre d'effroi couché ſur le dos & pare de bas en haut les bottes que pouſſe ſon Maître.*

DOM JUAN.

DEMEURE, ou tu es mort.
Demeure, encore un coup!

JODELET, *parant.*

Diantre, qu'il pouſſe fort!

DOM JUAN.

Dis ton nom vîtement, ou je t'ôte la vie.

JODELET.

Je ſuis Dom Jodelet, natif de Sigovie.

DOM JUAN.

Au diable le maraud! Et l'homme du Balcon?

JODELET.

Il s'en eſt envolé léger comme un Faucon ;
Et moi, ſot que je ſuis, je vuidais ſa querelle,
Tandis que le poltron enfilait la venelle.
De deux grands vilains coups que vous m'avez pouſſés,
J'ai cru mes inteſtins par deux fois offenſés.
Vous êtes un peu prompt. Mais, de grâce, mon Maître,
On ſort donc à Madrid ainſi par la fenêtre ?
Vous ne me dites mot ?

DOM JUAN.

L'as tu bien entendu ?

JODELET.

Oui.

DOM JUAN.

J'en ſuis tout confus.

JODELET.

Et moi tout confondu.

DOM JUAN.

Je ne dois pas ici rien faire à la volée.

JODELET.

Vous avez, ce me ſemble, un peu l'ame troublée ?

DOM JUAN.

Oui je l'ai, Jodelet, & j'en ai du ſujet :
Mais raiſonnons un peu là-deſſus.

JODELET.

C'eſt bien fait,
Raiſonnons, auſſi-bien j'en ai très-grande envie ;
Et je ne penſe pas, durant toute ma vie,

Avoir été jamais en mes raiſons ſi fort.
Raiſonnons donc mon maître, & raiſonnons bien fort.

DOM JUAN.

Je ſuis né dans Burgos, pauvre, mais d'une race
Exempte, juſqu'à moi, de honte & de diſgrace.

JODELET.

Fort bien.

DOM JUAN.

A mon retour de la guerre, à Burgos
Je me trouve attaqué de deux différens maux.
Le meurtre de mon frère, & ma ſœur enlevée,
Quoique ſoigneuſement dans l'honneur élevée,
Me cauſent un chagrin qui n'eut jamais d'égal.

JODELET.

Fort mal! fort mal! fort mal! & quatre fois fort mal!

DOM JUAN.

Dom Fernand me choiſit pour époux d'Iſabelle:
Ton portrait pour le mien eſt reçu de la Belle.

JODELET.

Pas trop mal.

DOM JUAN.

Nous traitons cette affaire ſans bruit;
Et je pars pour Madrid, où j'arrive de nuit.

JODELET.

Un peu mal.

DOM JUAN.

Sans ſonger à me chercher un gîte,
Mon amour droit ici m'amene.

JODELET.

Un peu trop vîte.

DOM JUAN.

Je rencontre un Valet où loge Dom Fernand,
Qui me fait à deſſein querelle d'Allemand:
J'en vois ſortir ſon Maître.

JODELET.

Il eſt vrai qu'il détale
Comme un poltron qu'il eſt.

DOM JUAN.

Mais de peur de ſcandale;
Certes il ne vint point à nous comme un poltron.

JODELET.

Comment y vint-il donc le malheureux larron?

DOM JUAN.

Il y vint, Jodelet, comme aimé d'Iſabelle.

JODELET.

Fort mal.

DOM JUAN.

Et c'eſt cela qui me met en cervelle.

JODELET.

Raiſonnons donc encore.

DOM JUAN.

Ah ne raiſonne plus,
Tes ſots raiſonnemens ſont ici ſuperflus.
Attends: certain conſeil que l'amour me ſuggère
Guérira mes ſoupçons. C'eſt en toi que j'eſpère:
Il faut que, dès demain, ô mon cher Jodelet,
Tu paſſes pour mon Maître, & moi pour ton Valet:
Ton portrait ſuppoſé fait ici des merveilles.

JODELET, *remue la tête.*

DOM JOUAN.

Qu'as-tu, cher Jodelet? tu branles les oreilles?

JODELET.

Tous ces déguiſemens ſentent trop le bâton ;
J'aime mieux raiſonner. Et puis que dirait-on ?
Dom Juan eſt Valet, & Jodelet eſt Maître !
Et ſi, par grand malheur, (car enfin tout peut être,)
Vôtre Maîtreſſe m'aime, & ſi je l'aime auſſi ?

DOM JUAN.

De cela, Jodelet, ne prends aucun ſouci ;
Le mal ſera pour moi. Mais, durant cette feinte
Les trop juſtes ſoupçons dont mon ame eſt atteinte,
Pourront être éclaircis : car, comme Jodelet,
Je ferai confidence avecque ce Valet ;
Je ferai l'amoureux de la moindre Soubrette ;
Mes preſens ouvriront l'ame la plus ſecrette.
Toi, mangeant comme quatre & buvant comme un trou,
Paré de chaîne d'or comme un Roi du Pérou,
Sans prendre aucune part à ma mélancolie....

JODELET.

Je commence à trouver l'invention jolie.

DOM JUAN.

Chez le bon Dom Fernand tu ſeras régalé ;
Et moi, de mes ſoupçons ſans ceſſe bourrelé,
Je me verrai réduit à te porter envie,
Sans eſpoir de guérir durant ma triſte vie.

JODELET.

Et ne pourrai-je pas, pour mieux repréſenter
Le Seigneur Dom Juan, quelque fois charpenter
Sur votre noble dos ? Bien ſouvent, ce me ſemble,
Vous en uſez ainſi.

DOM JUAN.

Quand nous ſerons enſemble,
Tous ſeuls & ſans témoins, oui, je te le permets.
(*Il ſort.*)

SCÈNE VI.

JODELET, *seul.*

POTAGES mitonnés, savoureux entremets,
Bisques, Pâtés, Ragoûts, enfin dans mes entrailles
Vous serez digerés! & vous, lâches canailles,
Courtisans de Madrid, luisans, polis & beaux,
Nous vous en fournirons des Cocus de Burgos.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre repréſente un Sallon de la maiſon de Dom Fernand.

SCÈNE PREMIÈRE.

BÉATRIX, ISABELLE.

ISABELLE.

CROYEZ-MOI, Béatrix, faites votre paquet,
Sans penſer m'éblouir avec votre caquet :
Je ne veux plus de vous.

BÉATRIX.

Eh ! du moins que je ſache
Pour quel mal contre moi ma Maitreſſe ſe fâche ?

ISABELLE.

Vous ne le ſavez pas ?

BÉATRIX.

Ma foi, ſi j'en ſais rien,
Ne puiſſé-je jamais hanter les gens de bien !

ISABELLE.

N'importe, je vous chaſſe.

Mais le drôle qu'il eſt entra bon-gré, mal-gré.
Tôt après j'entendis cracher ſur le degré
Vôtre pere Fernand : vous ſavez bien qu'il crache
Plus fort qu'aucun qui ſoit dans Madrid, que je ſache.
Au bruit de ce crachat, Dom Louis ſe ſauva
Dedans votre Balcon, qu'entr'ouvert il trouva ;
Je l'enfermais encor, lorſque vous arrivâtes.
Avec votre Vieillard trop long-temps vous cauſâtes :
Cependant Dom Louis le Balcon habitait,
Où de vos longs diſcours peu content il était.
Enfin, quand je vous vis dans le lit aſſoupie,
Moi qui ſuis de tout temps encline à l'œuvre pie,
Je l'allai délivrer très-charitablement :
Il me dit qu'il voulait vous parler un moment.
Je dis *neſcio vos*, & lui chantai goguette,
Diſant, allez chercher votre Dariolette.
Un autre l'eût ſervi, car il parlait des mieux,
Et je voyais tomber les larmes de ſes yeux :
Mais lorſqu'en me coulant en main quelques piſtoles,
Et qu'en me conjurant de ſes belles paroles,
Et m'appellant, mon cœur, ma chère Béatrix,
Il m'eut mis dans le doigt une bague de prix,
Je veux bien l'avouer, j'eus une telle rage,
Que je penſai deux fois lui ſauter au viſage....
Et lui, ſi-tôt qu'il vit que ce n'était plus jeu,
Que de fine fureur j'avais la face en feu,
Du Balcon, ſans tarder, il ſauta dans la rue,
Où j'entendis crier tôt après : tue, tue.
Voilà ce grand ſujet de mon excluſion,
Et le juſte loyer de mon affection.
Il faut bien que je ſois fille peu fortunée.
Je fondais mon bonheur deſſus votre hyménée ;
Et ſi de Dom Juan qu'on dit être venu,
Mon zèle à vous ſervir pouvait être connu,

Je

Je n'eſpérais pas moins.

ISABELLE.

Quoi ! Dom Juan encore,
Un homme que je crains, un homme que j'abhorre,
Après un Dom Louis, m'eſt par vous allégué !
Prétendez-vous par-là me rendre l'eſprit gai ?
Adieu fille de bien ; que plus je ne vous voie.

(*Elle ſort.*)

SCÈNE II.

BÉATRIX, *ſeule.*

AU diable, Dom Louis ! c'eſt là que je t'envoie.
Maudit ſoit le Badaud, & l'amoureux tranſi !
Le malheureux qu'il eſt me cauſe tout ceci.
Eſt-il, dedans Madrid, fille plus malheureuſe ?

SCÈNE III.

BÉATRIX, DOM FERNAND.

DOM FERNAND.

QU'AVEZ-VOUS, Béatrix? vous faites la pleureuſe.

BÉATRIX.

Votre fille me chaſſe ; &, ſi, je n'ai rien fait,
Que lui repréſenter qu'elle doit en effet

Agréer Dom Juan, parce qu'il le mérite,
Et que vous le voulez.

DOM FERNAND.

La cauſe eſt bien petite,
Pour vous mettre dehors ; & ma fille a grand tort :
Mais, pour vous rajuſter, je ferai mon effort.
Faites-la moi venir.

BÉATRIX, *ſort.*

SCENE IV.

DOM FERNAND, *ſeul.*

SOUVENT mon Iſabelle,
Et cette Béatrix ont enſemble querelle :
Tantôt c'eſt pour un mot de travers répondu,
Pour un miroir caſſé, pour du blanc répandu ;
Souvent auſſi ce n'eſt que pour une vétille,
C'eſt-à-dire pour rien.

SCÈNE V.

ISABELLE, DOM FERNAND.

DOM FERNAND.

MAis j'appercois ma fille.
Ce n'eſt pas la ſaiſon de chaſſer des Valets,
Quand il ne faut penſer qu'à Danſes & Ballets.
Pour moi, tout le premier, je veux faire gambade;
Car j'attends aujourd'hui Dom Juan d'Alvarade.

ISABELLE.

Attendez, attendez cet agréable Époux;
Mais, moi, j'attends la mort moins cruelle que vous.

DOM FERNAND.

Je ſuis donc bien cruel, puiſqu'elle eſt moins cruelle?
Vraiment, notre Iſabeau, vous nous la baillez belle!
Ah! que, ſi je croyais mon eſprit irrité,
Votre jeune muſeau ſe verrait ſoufflеté!

ISABELLE *rit.*

DOM FERNAND.

La Coquine s'en rit, & je veux qu'elle en pleure;
Et moi j'en ris auſſi, peu s'en faut, ou je meure.
Quand quelqu'un pleure ou rit, j'en uſe tout ainſi;
Et, parce qu'elle rit, je m'en vais rire auſſi.

(*Il rit.*)

Peſte! que je ſuis ſot!

ISABELLE.

Je confeſſe, mon père,
Que vous avez raiſon de vous mettre en colère :

(*Lui montrant un portrait.*)

Mais confeſſez auſſi, regardant ce Tableau
Affreux au dernier point, bien loin de ſembler beau,
Que ma douleur eſt juſte alors qu'elle eſt extrême,
Et qu'il faut bien qu'il ſoit la brutalité même,
Le brutal ſur lequel ce marmouzet eſt fait.

DOM FERNAND, *prenant le portrait.*

Vous jugez donc d'un homme, en voyant ſon portrait?
Souvent un vilain corps loge un noble courage,
Et c'eſt un grand menteur ſouvent que le viſage.

(*Regardant le portrait.*)

Il eſt vrai, celui-ci doit ſe plaindre de l'art,
Et tout y repréſente un inſigne pendart,
Où diable ai-je pêché ce déteſtable Gendre?
Et comment Dom Fernand a-t-il pu ſe méprendre?
Je penſais bien avoir trouvé la pie au nid.
Mais, pourtant... Mais, pourtant, beaucoup de gens m'ont dit
Qu'on eſtime à la Cour ce Juan d'Alvarade.

(*Lui rendant le portrait.*)

Or bien, promettez-moi, ſans faire de boutade,
Que vous le traiterez par-tout civilement;
Et, moi, je vous promets, foi d'homme qui ne ment,
S'il ſe trouve auſſi ſot que ſa peinture eſt laide,
A tous ces embarras de donner bon remède.

SCÈNE VI.

ISABELLE, DOM FERNAND, LUCRECE *voilée.*

DOM FERNAND.

MAis une Dame vient qui ne ſe veut montrer.
Je voudrais bien ſavoir qui l'aura fait entrer,
Sans venir demander ſi nous ſommes viſibles.
Les bourreaux de Valets ſont tous incorrigibles.
(*A Lucrece.*)
Madame, ſans vous voir, & ſans vous demander
Le nom que vous avez, vous pouvez commander.

LUCRECE, *à Dom Fernand.*

Je n'attendais pas moins d'une ame ſi civile.
Je viens, ô Dom Fernand, chez vous chercher aſyle.
Mais puis-je, ſans témoin, vous conter mon malheur?

DOM FERNAND.

(*A Iſabelle.*)
Oui-dà. Retirez-vous.

ISABELLE *ſort.*

SCÈNE VII.

DOM FERNAND, LUCRECE.

LUCRECE, *à elle même.*

FAIS ſi bien, ma douleur,
Que l'on puiſſe trouver quelque excuſe à mes fautes!
Non, je ne me plains point du repos que tu m'ôtes,
Si je puis faire voir, par mes pleurs infinis,
Que mes yeux ont été de mon crime punis;
Mes yeux, mes traîtres yeux qui reçurent la flamme
Qui noircit mon honneur & me couvre de blâme;
(*A Dom Fernand, ſe jettant à genoux.*)
Et vous, mes foibles bras, embraſſez ſes genoux.
Vous ne me verrez point lever de devant vous,
Que je n'aye obtenu le ſecours que j'eſpère.

DOM FERNAND.

Ce ſtyle eſt de Roman, & je vous en révère.
(*Il la fait relever.*)
Ma ſotte d'Iſabeau n'a jamais lu Roman:
Quant eſt de moi, j'eſtime Amadis grandement.

LUCRECE *leve ſon voile.*

DOM FERNAND.

Vous n'êtes pas perſonne à qui rien on refuſe;
De refuſer auſſi perſonne ne m'accuſe;

Croyez donc aiſément, tout cela ſuppoſé,
Qu'il ne vous ſera rien de ma part refuſé.

LUCRESSE.

Il faut donc, ô Fernand, que je vous importune
Du récit de ma race & de mon infortune.
Pour ma race, bien-tôt vous en ſerez ſavant;
Car mon pere défunt m'a dit aſſez ſouvent
Qu'il avait avec vous fait amitié dans Rome,
Et qu'il vous connaiſſait pour brave Gentilhomme.

DOM FERNAND.

Ces Vers ſont de Mairet, je les ſais bien par cœur:
Ils ſont très-à-propos, & d'un très-bon Auteur.
Toujours d'un bon Auteur la lecture profite;
Et ſavoir bien des Vers, eſt choſe de mérite.

LUCRESSE.

Burgos eſt donc la Ville où je reçus le jour:
Mais cette Ville enfin vit naître mon amour,
Et je dois l'abhorrer & pour l'un & pour l'autre.
Hélas! fut-il jamais deſtin pareil au nôtre?
Car ma mère en travail, quand je naquis, mourut;
Mon père, de regret, quand mon amour parut.
Cruel reſſouvenir de ma faute paſſée,
Quand donnerez-vous trève à ma triſte penſée?
Diégo d'Alvarade eſt le nom qu'il avait:
Avec beaucoup de ſoin ſa bonté m'élevait:
Je lui fis eſpérer beaucoup de mon enfance;
Mais hélas! ce fut bien une fauſſe eſpérance.
Mes deux frères n'étaient pas moins de lui chéris,
Car le Ciel les avait traités en favoris:
Je vivais avec eux contente & fortunée;
Mais que l'amour bien-tôt changea ma deſtinée!

Un étranger qui vint aux Fêtes de Burgos,
Fit voir en nos Tournois qu'il avait peu d'égaux :
Nous nous vîmes le soir dedans une assemblée ;
Son abord me surprit ; oui, j'en fus si frappée,
Que bientôt mon esprit fut par le sien charmé.
Il feignit de m'aimer, tout de bon je l'aimai.
Mais souffrez que mes pleurs vous apprennent le reste ;
Car tout en est honteux, car tout en est funeste,
Puisque mon crime, hélas ! un frère me ravit,
Et que, d'affliction, mon père le suivit.
Moi, sans pleurer leur mort, sans rougir de ma flamme,
(L'amour avait banni la raison de mon ame :)
J'adorais en esprit mon infidelle amant,
Que j'attendis deux ans à Burgos vainement.
A la fin je vois bien que je suis délaissée ;
Je quitte mes parens ; & , comme une insensée,
Maudissant mon amour, souhaitant le trépas,
Pour trouver ce méchant, j'adresse ici mes pas.
Hélas ! il m'avait dit qu'il me serait fidelle !
Mais qu'on croit aisément, alors qu'on se croit belle !
Et que, pour s'assurer d'un cœur comme le sien,
La beauté bien souvent est un faible lien !
J'en suis, ô Dom Fernand, un exemple effroyable ;
Car, pour avoir cru trop un Tigre impitoyable,
Qui me prit par les yeux & triompha de moi,
Se déguisant d'un nom aussi faux que sa foi,
Je me vois devant vous comme une forcenée
Maudissant mille fois le jour sa destinée.
Enfin il est certain, qu'il habite ces lieux,
L'ingrat ! car l'autre jour il parut à mes yeux :
Mais je ne le pus joindre ; & je n'ai pu connaître,
Par un nom qu'il n'a pas, la demeure d'un traître
Que le Ciel à mes yeux ne devrait plus cacher,

, pleurs avaient pu juſqu'ici le toucher.
Je m'adreſſe à vous comme au dernier remède :
trouver cet ingrat, je demande votre aide.
s bien, vu le rang qu'en ces lieux vous tenez,
l me fera raiſon, ſi vous l'entreprenez.
alléguerai point mon père & ſa mémoire,
ux vous conjurer par votre ſeule gloire,
ns vous obliger d'un langage flatteur.

DOM FERNAND.

faire court, je ſuis votre humble ſerviteur,
ai toujours été de Monſieur votre père :
e faiſait l'honneur de m'appeller ſon frère,
nt à vous, diſpoſez de tout ce que je puis.
fille tâchera d'adoucir vos ennuis.

SCÈNE VIII.

BÉATRIX, DOM FERNAND, LUCRECE.

BÉATRIX.

MONSIEUR, votre neveu demande, avec inſtance,
De vous entretenir, pour choſe d'importance.

DOM FERNAND, *à Lucrece.*

Madame, je reviens à vous dans un moment.
Béatrix, menez-la dans mon Appartement;
Et qu'on faſſe venir mon neveu tout à l'heure.

LUCRECE & BÉATRIX *ſortent.*

SCÈNE IX.

DOM FERNAND, *ſeul.*

CETTE femme eſt la ſœur de mon Gendre, ou je meure:
Il me faut preſſentir s'il voudra bien la voir.
Nous ne laiſſerons pas, de tout notre pouvoir,
De chercher ſon Amant & la tirer de peine.

SCÈNE X.

DOM FERNAND, DOM LOUIS.

DOM FERNAND.

EH bien! cher Dom Louis, quelle affaire vous mene?
En quoi puis-je ſervir un ſi brave neveu ?

DOM LOUIS, *tenant un billet.*

Monſieur, un mien ami m'a mandé depuis peu
Que j'avais ſur les bras une grande querelle.
Je ſais bien, pour chercher un Conſeiller fidelle,
Puiſqu'il eſt queſtion d'honneur & de combats,
Que, m'adreſſant à vous, je ne me trompe pas.

DOM FERNAND.

Au moins ne pouvez-vous en employer un autre
Qui vous chériſſe plus, & qui ſoit autant vôtre :
Juſques au dégainer je vous le montrerai.
Eſt-ce par ce billet ?

DOM LOUIS.

Oui. Je vous le lirai.

DOM FERNAND.

Liſez-donc ; auſſi bien j'ai perdu mes Lunettes,
Et n'eſt pas trop aiſé d'en recouvrer de nettes.

DOM LOUIS *lit le billet.*

« Le jeune frère de celui
» Que vous avez tué pour quelques amourettes,
» Part de ce Pays aujourd'hui,

» Pour aller en Cour où vous êtes :
» Je ne ſais pas pour quel ſujet ;
» Mais je ſais bien que vous l'écrire ,
» Pour éviter pareil accident ou bien pire ,
» Eſt à moi fort bien fait.

» DOM PÉDRO OSORIO ».

DOM FERNAND.

Où fut-ce ?

DOM LOUIS.

Dans Burgos.

DOM FERNAND.

Était-ce un Cavalier ?

DOM LOUIS.

Oui, de mes grands Amis.

DOM FERNAND.

En combat ſingulier ?

DOM LOUIS.

Non, ce fut par mégarde, & durant la nuit noire.

DOM FERNAND.

Contez-moi le détail de toute cette Hiſtoire.

DOM LOUIS.

Vous allez tout ſavoir,

DOM FERNAND.

S'entend en peu de mots ?

DOM LOUIS.

Vous vous ſouvenez bien des Fêtes de Burgos,
Pour le premier enfant qu'eut la grande Iſabelle

Des Royales vertus le plus parfait modèle ?
Un ami, qui faiſait trop d'eſtime de moi,
M'invita de venir à ce fameux Tournoi,
Pour montrer avec lui nôtre valeur commune.
Là, contre ſix Taureaux j'eus aſſez de fortune :
Dans les autres combats j'eus un bonheur égal.
Le ſoir, il me mena voir les Dames au Bal ;
Une Beauté m'y prit, & je la pris de même.
Dans ce commencement j'eus un bonheur extrême :
Hélas ! ce grand bonheur, à la fin, ſe trouva
Un des plus grands malheurs qui jamais m'arriva.
Le lendemain j'obtins de l'aller voir chez elle :
Si je lui plaiſais fort, je la trouvais fort belle ;
Et certes je l'aimais auſſi ſincèrement
Que peut jamais aimer un véritable Amant.
Pour trancher court, un ſoir que nous étions enſemble,
J'entends pouſſer la porte, & je la vois qui tremble ;
Je me leve & je mets mon épée à la main.
Elle prend la bougie, & la ſouffle ſoudain.
La porte s'ouvre, on entre, on m'attaque, on me bleſſe.
Sans voir, je pare, pouſſe ; &, plus d'heur que d'adreſſe,
J'en fais d'abord choir un bleſſé mortellement ;
Puis dans l'obſcurité je m'échappe aiſément.
Hélas ! le jour d'après quelle fut ma triſteſſe,
Quand le Mort ſe trouva frère de ma maîtreſſe !
Et de plus, ô malheur dur à mon ſouvenir !
Ce même intime ami qui m'avait fait venir !
Comment ne ſus-je point que cette pauvre Amante,
Depuis deux ou trois mois, logeait chez une tante ?
Comment ne ſûmes nous, devant ce triſte jour,
Moi, qu'il eût une ſœur ; ou lui, moi de l'amour ?
Mais c'eſt vous ennuyer d'une plainte inutile.
Ayant toujours celé mon nom en cette Ville,

SCÈNE XIII.

DOM FERNAND, ISABELLE, DOM LOUIS, BÉATRIX.

DOM FERNAND.

HA! ma fille, approchez.

DOM LOUIS, *à part.*

Que de bon cœur j'enrage!

DOM FERNAND.

Allons le recevoir,

ISABELLE, *à part.*

Ou plutôt, à la mort.

SCÈNE XIV.

DOM JUAN, JODELET, DOM FERNAND, ISABELLE, DOM LOUIS, BÉATRIX.

(*Dom Juan eſt habillé en Valet, & Jodelet en Maître.*)

JODELET, *ſuivi de Dom Juan.*

CETTE chambre eſt fort belle, & je m'y plairai fort.

ISABELLE, *à part.*

O qu'il était bien peint!

DOM JUAN, *à part.*

O qu'elle était bien peinte !

JODELET, *s'entre-taillant avec un de ſes éperons.*

Ce maudit éperon m'a bleſſé d'une atteinte.

DOM FERNAND, *à Jodelet.*

Soyez le bien venu, Monſeigneur Dom Juan.

DOM JUAN, *bas à Jodelet.*

Réponds.

JODELET, *bas à Dom Juan.*

Le beau-père a de l'air d'un Chat-huant.

(*A Dom Fernand.*)

Et vous, le bien trouvé.

ISABELLE, *à part, remarquant Dom Juan.*

L'agréable figure !

JODELET, *à Dom Juan.*

Quoi ! toujours ce Vieillard; ô le mauvais augure !
Je m'en veux délivrer, il me tient trop long-tems.

DOM FERNAND, *à part.*

Mon Gendre n'eſt pas ſage, il parle entre ſes dents.

JODELET, *à Dom Fernand.*

Vous ſervez donc toujours d'écran à votre fille ?

DOM JUAN, *bas à Jodelet.*

Que dis-tu, malheureux ?

DOM LOUIS, *à part.*

La demande civile !

JODELET.

Maudit ſoit le fâcheux !

ISABELLE.

De qui donc parle-t-il ?

JODELET.

Ne puis-je point, de face, ou du moins de profil,
Vous guigner un moment, ô charmante Iſabelle ?
De grâce, Dom Fernand, que l'on m'approche d'elle ;
Ou, du moins, qu'on m'en montre ou jambe ou bras ou main.

DOM FERNAND, *à part.*

Ma fille avait raiſon, mon Gendre eſt un vilain.

JODELET.

O Dieu ! qu'en ce Pays on eſt chiche d'Épouſe !
Ailleurs j'aurais déja des baiſers plus de douze ;

(*Il tire rudement par le bras Dom Fernand & ſe met entre lui & Iſabelle.*)

Parbleu je la verrai, duſſé-je être indiſcret.

DOM FERNAND.

O Dieu ! qu'il m'a fait mal !

JODELET.

Je vous pouſſe à regret,
Mais je ſuis amoureux, équitable beau-père.
(*A Iſabelle.*)
Je vous vois donc enfin, ô beauté que j'eſpère ;
Vous me voyez auſſi. Mais pourrai-je ſavoir
Si vous prenez grand goût en l'honneur de me voir ?

DOM LOUIS, *à part.*

C'eſt fort bien débuter.

DOM FERNAND, *à part.*

O l'impertinent Gendre !

Tous rient, excepté Dom Juan.)

JODELET.

Ils rient tous, ma foi ; rient-ils de m'entendre ?
Eſt-ce que j'ai tenu quelque propos de fat ?
(*A Dom Juan.*)
Jodelet, on n'eſt pas chez nous ſi délicat.
Si je ne ſuis aſſis, j'en lâcherai bien d'autres ;
Là ! Seigneur Dom Fernand, faites venir des vôtres.
Vous êtes mal ſervi ; mais j'y mettrai la main.

DOM FERNAND, *à part.*

Mon Gendre encore un coup n'eſt, ma foi, qu'un vilain.
(*Haut.*)
Béatrix, vîtement que l'on apporte un ſiége.
(*Dom Fernand, Jodelet & Iſabelle s'aſſeyent ; on préſente un ſiége à Dom Louis qui ne s'aſſied pas.*)

JODELET, *à Iſabelle.*

Dites-moi, ma Maitreſſe avez-vous bien du liége ?
Si vous n'en avez point, vous êtes, ſur ma foi,
D'une fort belle taille, & digne d'être à moi.

DOM LOUIS, *à part.*

Le joli compliment !

JODELET.

Ce Jouvenceau qui cauſe,
Dites-moi, mon Soleil, vous eſt-il quelque choſe ?
Ou ſi c'eſt un plaiſant ?

ISABELLE, *à Jodelet.*

C'eſt mon Couſin germain.

DOM FERNAND, *à part.*

Pour la troiſième fois, mon Gendre eſt un vilain.

DOM JUAN, *à part.*

Ce beau Cousin germain tous mes soupçons réveille.

JODELET.

N'avez-vous point sur vous quelque bon cure-oreille?
Je ne puis dire quoi me chatouille dedans.
Hier je rompis le mien, en m'écurant les dents.
(*Tous rient, excepté Dom Juan.*)

JODELET.

Quoi! vous riez encore!

DOM LOUIS, *à Isabelle.*

A propos, ma Cousine,
Vous ne contentez point Monsieur touchant sa mine:
Il vous a dit tantôt qu'il desirait savoir
Si vous preniez grand goût en l'honneur de le voir.

ISABELLE, *à Dom Louis.*

Je n'ai jamais rien vu qui lui soit comparable,
Et je ne pense pas qu'il trouve son semblable
Et de corps & d'esprit.

JODELET.

Chacun en dit autant.
Mais les cent-mille écus, est-ce en argent comptant?
Eclaircissez-nous-en, & vuidons cette affaire.

DOM LOUIS, *à Jodelet.*

Quoi! Seigneur Dom Juan, vous êtes mercenaire!

JODELET.

Tous ceux qui le croiront seront de vrais badauds,
Et l'on n'en vit jamais dans les Alvarados.

DOM LOUIS.

Dans les Alvarados! n'aviez-vous pas un frère?

JODELET.

Oui, qu'un lâche aſſaſſin occit, mais par derrière.

DOM JUAN, *à Dom Louis.*

Si Dom Juan ſavait quel eſt cet aſſaſſin,
Il irait lui manger le cœur dedans le ſein.
S'il faut qu'entre mes mains ce déteſtable tombe,
Le moindre de ſes maux eſt celui de la tombe :
Je le déchirerais, le traître ! à belles dens :
Je l'irais affronter entre cent feux ardens :
Mais il tue en voleur, & ſe cache de même.

DOM LOUIS.

Vraiment de ce Valet l'impudence eſt extrême.
(*A Dom Juan.*)
Quelqu'un m'a dit, pourtant....

DOM JUAN.

Et que vous a-t-on dit?

DOM LOUIS.

Que ce fut par malheur.

DOM JUAN.

Ce quelqu'un-là mentit ;
Ce fut en trahiſon.

DOM LOUIS, *à Dom Fernand.*

Vous voyez ſon audace.

ISABELLE, *à part.*

Qu'avecque ſa fureur il conſerve de grace !

DOM LOUIS, *à Dom Juan.*

Vous vous émancipez !

JODELET, *à Dom Louis.*

Il n'a pas le cœur bas.

DOM LOUIS.

Je vous trouverai bien.

DOM JUAN.

Je ne vous fuirai pas.

DOM LOUIS.

Si ce n'était le lieu, je vous ferais bien taire.

JODELET.

Mon Valet eſt vaillant & quaſi téméraire.

DOM LOUIS, *à Dom Fernand.*

Quoi, mon oncle! un Valet!

DOM FERNAND.

Hé! mon Dieu, qu'eſt-ceci?
Le beau commencement de noces!

JODELET, *à Iſabelle.*

Mon ſouci,
Laiſſons les quereller, & diſons des ſornettes;
Ou bien, ſi vous vouliez prendre vos Caſtagnettes,
Le plaiſir ſerait grand.

DOM FERNAND, *à Jodelet.*

Oui, c'en eſt la ſaiſon.
Vous n'avez pas encor viſité la Maiſon.
Prenez, Monſieur, ma fille. Ouvrez la galerie,
(*A Dom Louis.*)
Vîtement, Beatrix. Mon neveu, je vous prie...
Allons, mes chers amis, allons, qu'attendons-nous?

JODELET, *donnant la main à Iſabelle.*

Je ſuis ſans compliment.

DOM FERNAND, *à Jodelet.*

C'eſt fort bien fait à vous,

SCÈNE XV.

DOM JUAN, *seul.*

ENFIN dans mes soupçons je vois quelque lumière:
Je n'ai plus qu'à trouver l'assassin de mon frère.
Je n'ai plus qu'à trouver mon imprudente sœur:
Je n'ai plus qu'à trouver son lâche ravisseur.
Avec ce beau Cousin je n'ai plus qu'à me prendre:
C'est l'homme du Balcon, l'on vient de me l'apprendre;
J'ai su de son Valet tirer les vers du nez.
Je saurai bien encore, amans bien fortunés,
Si vous faites de moi les moindres railleries,
Tandis que mon esprit s'abandonne aux furies,
Mêler dans vos plaisirs quelque chose d'amer;
Et même vous haïr, au-lieu de vous aimer,
Si je puis découvrir, trop aimable Isabelle,
Que vous ne soyez pas aussi sage que belle.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉTIENNE, DOM LOUIS.

DOM LOUIS.

NE m'importune plus, le sort en est jetté.

ÉTIENNE.

Vraiment ! ce Dom Juan est par vous bien traité !
Vous avez abusé sa sœur, tué son frère ;
Vous prétendez encore en sa femme ?

DOM LOUIS.

J'espère
En ma persévérance, en Béatrix, en toi,
En mon oncle Fernand, en Isabelle, en moi ;
J'espère en Dom Juan, en sa mine importune,
Et, plus que tout cela, j'espère en la fortune.

SCÈNE II.

ÉTIENNE, BÉATRIX, DOM LOUIS.

DOM LOUIS.

BON: voici Béatrix.

BÉATRIX, *à Dom Louis.*

Ah! Monsieur, est-ce vous?

ÉTIENNE, *à Béatrix.*

Non, c'est le grand Mogol.

BÉATRIX, *à Étienne.*

Tout beau, Roi des Filous:
Je parle à votre Maître.

DOM LOUIS, *à Béatrix.*

Eh bien? que fait le Gendre?

BÉATRIX, *à Dom Louis.*

Vous parlez d'un sujet où l'on peut bien s'étendre.
Ce beau jeune Seigneur, alors qu'on a dîné,
A mangé comme un diable, & s'est débouronné;
Puis, dans un Cabinet qui joint la vieille Salle,
S'est couché de son long sur une natte sale:
Un peu de tems après il s'est mis à ronfler;
Je n'ai jamais ouï cheval mieux renifler;
Toute la vitre en tremble, & les verres s'en cassent.
Mais si je vous disais les choses qui se passent...

DOM LOUIS.

Ma pauvre Béatrix!

BÉATRIX.

Mon pauvre Dom Louis!

DOM LOUIS.

C'eſt de toi que je tiens le bien dont je jouis.

BÉATRIX.

J'en dis autant de vous, mais ce n'eſt qu'en promeſſe;
N'importe, ce n'eſt pas le gain qui m'intéreſſe.

DOM LOUIS.

Ha! non, je veux mourir. Demande à ce Valet
Si je n'ai pas laiſſé mon or ſous mon chevet.
Mais je reçois demain quatre ou cinq-cents piſtoles...

BÉATRIX.

Bien, bien: écoutez donc la choſe en trois paroles,
J'ai hâte. Dom Fernand, votre oncle, eſt enragé,
Et voudrait de bon cœur ſe voir bien dégagé.
Votre chère Iſabelle également enrage,
Juſques-là qu'elle en a ſouffleté ſon viſage.
Le tems eſt, ou jamais, de jouer votre jeu:
Il faut battre le fer, tandis qu'il eſt au feu:
Et ſi vous ne ſavez bien pêcher en eau trouble,
Je ne donnerais pas de votre affaire un double.
Tâchez donc de la voir & de l'entretenir:
Promettez, comme quand on ne veut pas tenir:
Employez hardiment votre meilleure proſe:
N'oubliez pas le lis, n'oubliez pas la roſe.
Dites-lui bien qu'elle eſt l'objet de tous vos vœux:
Pleurez & ſoupirez: arrachez vos cheveux:
Si l'inſolent vous nuit, reprenez le modeſte;
Invoquez-moi la mort, ou pour le moins la peſte.
Ne vous étonnez point, elle fera beau bruit;
Mais vous ſavez qu'on perd le combat, quand on fuit.

Or, ſi vous en tirez la moindre lacrymule,
Je vous donne gagné, foi de Béatricule.

DOM LOUIS *rit.*

BÉATRIX.

Vous riez, Dom Louis, de ce diminutif?
Dame! nous en uſons, & du ſuperlatif.
Un certain jeune Auteur qui tâche de me plaire,
Quand je vais viſiter mon Couſin le Libraire,
M'apprend tous ces grands mots. Mais adieu; je m'enfuis.
J'ai cauſé trop long-tems, maudite que je ſuis!
Car voici ma Maitreſſe, & ſon pere avec elle.

(*A Etienne.*)

Cachez-vous en ce coin. Et vous, Jean de Nivelle,
Sauvez vous vîtement.

(*Il ſe cache dans un coin.*)

ÉTIENNE.

Adieu donc, faux Teſton.

BÉATRIX, *le pouſſant par les épaules, & ſortant avec lui.*

Je te hâterai bien, ſi je prends un bâton.

SCÈNE III.

DOM FERNAND, ISABELLE.

DOM FERNAND.

PLutot mourir cent fois, que fauſſer ma parole.

ISABELLE.

Mais, mon père....

DOM FERNAND.

Mais, quoi! vous êtes une folle.
Tout ce que vous pouvez ſeulement eſpérer,
Eſt que je pourrai bien vos Noces différer.
(*A lui-même.*)
Mais a-t-on vu jamais affaire plus mêlée?
Ma foi, j'en ai quaſi la cervelle fêlée.
Mon Gendre eſt offenſé, je le dois être auſſi;
Si c'eſt par mon neveu, que dois-je faire ici?
Dois je abandonner l'un, pour me joindre avec l'autre?
Ventre de moi! par-tout il y va bien du nôtre:
L'un me tient par le ſang, & l'autre par l'honneur;
Et j'ai beſoin ici d'un extrême bonheur.

ISABELLE.

Quoi! ce fut Dom Louis qui lui tua ſon frère?

DOM FERNAND.

Oui, ce fut Dom Louis: ce qui me déſeſpère,
La ſœur de Dom Juan m'implore contre lui;
Lui puis-je honnêtement refuſer mon appui?

Aujourd'hui mon neveu m'eſt venu tout de même
Dire qu'il a beſoin de ma prudence extrême
Contre un homme qu'il a doublement offenſé ;
Et cet homme eſt mon Gendre ; & moi, pauvre inſenſé,
Tantôt à mon neveu, tantôt à ce beau Gendre,
Je ne ſais quel parti je dois laiſſer ou prendre :
Oui, ma foi, j'en ſuis fou, ſi jamais je le fus.
Adieu. Je vais tâter mon Gendre là-deſſus.

(*Il ſort.*)

SCÈNE IV.

ISABELLE, *ſeule.*

ET moi, je vais pleurer ma triſte deſtinée.
O Ciel ! à quel brutal m'avez-vous condamnée ?
N'était-ce pas aſſez de cette averſion,
Sans me troubler encor d'une autre paſſion ?
Oui, Ciel, c'était aſſez pour être malheureuſe,
Mais vous voulez encor que je ſois amoureuſe ?
Ha ! c'eſt trop me haïr, que de me faire aimer
Un que je n'oſerais à moi-même nommer.
Toi, qui n'es pas pour moi, faut-il que je t'adore ?
Et toi, pour qui je ſuis, faut-il que je t'abhorre ?
Hélas ! de tant de maux qui me délivrera ?

SCÈNE V.

ISABELLE, DOM LOUIS.

DOM LOUIS, *sortant de l'endroit où il était caché.*

Moi, charmante Isabelle, & quand il vous plaira :
Vous pouvez commander ; & bientôt cette épée
Dans le sang odieux de Dom Juan trempée,
Vous fera confesser, avant la fin du jour,
Que rien n'était égal à vous que mon amour.

ISABELLE.

Eh ! comment m'aimes-tu, si tu me crois capable
D'écouter seulement un dessein si coupable ?
Ah ! ne te flatte point dedans ta passion ;
Tu ne seras jamais que mon aversion.
Vas, vas-t-en à Burgos faire des perfidies :
Vas, vas-t-en à Burgos jouer tes Tragédies :
Vas y tromper la Sœur, & tuer le Germain,
Et me laisse en repos, exécrable inhumain !
Assez grands sont les maux de la pauvre Isabelle,
Sans tâcher de la rendre encore criminelle.

DOM LOUIS.

Ah ! si jamais....

ISABELLE.

Tais-toi, le plus noir des esprits !
Ou bien je remplirai la maison de mes cris.

SCÈNE VI.

BÉATRIX, DOM LOUIS, ISABELLE.

BÉATRIX, *à Isabelle.*

AH! mon Dieu, parlez bas; D. Fernand & le Gendre
Sont deſſus l'eſcalier, ils vous pourraient entendre.
Je ne vois pas comment, avec facilité,
Dom Louis ſortira; car, de l'autre côté,
Son ſuffiſant Valet, avec ſa bonne mine,
Dans la chambre prochaine a, je crois, pris racine.

ISABELLE, *à Béatrix.*

Et que ferons-nous donc?

DOM LOUIS, *à Iſabelle.*

Si j'oſais....

SABELLE, *à Dom Louis.*

Laiſſe-moi.

DOM LOUIS.

Si ce Valet fâcheux....

ISABELLE.

Il l'eſt bien moins que toi.
Béatrix!

BÉATRIX.

Par ma foi, je tremble en chaque membre.
Si vous vouliez pourtant le mettre en votre Chambre....

ISABELLE.

Où tu voudras, pouvu qu'il ſoit loin de mes yeux.

BÉATRIX *fait entrer* DOM LOUIS *dans la chambre d'Iſabelle.*

SCÈNE VII.

BÉATRIX, ISABELLE.

BÉATRIX.

METTEZ-vous donc un peu deſſus le ſérieux,
Et m'appellez bien haut effrontée, impudente.

SCÈNE VIII.

BÉATRIX, ISABELLE, DOM FERNAND & JODELET *dans le fond.*

ISABELLE, *bas à Béatrix.*

J'ENTENDS bien ; cet avis n'eſt pas d'une imprudente,
Car j'ai hauſſé la voix d'une étrange façon.
(*Haut.*)
Vraiment ! vous me donnez une belle leçon !
Êtes-vous une folle, ou ne ſuis-je pas ſage,
Que vous m'oſez tenir un ſi hardi langage ?
Dom Juan n'eſt pas beau, Dom Juan vous déplaît ;
Laiſſez-là Dom Juan, je l'aime comme il eſt.
Ah ! vraiment, Béatrix la ſotte, ſi mon père
Apprend ce bel avis...

DOM FERNAND, *s'approchant, à Iſabelle.*

Vous êtes en colère ?

ISABELLE, *à Dom Fernand.*

C'eſt pour certain bijou qu'on m'a pris ou perdu.

JODELET, *s'approchant, à Iſabelle.*

Non, non ; à d'autres ; non : j'ai le tout entendu.

SCÈNE IX.

DOM JUAN, BÉATRIX, JODELET, DOM FERNAND, ISABELLE.

JODELET, *à Béatrix.*

Vous ne m'aimez donc pas, Madame la traitresse?
Et vous me desservez auprès de ma Maitresse ?
Ah, louve! ah, porc! ah, chienne! ah, braque! ah, loup garou!
Puisse-tu te briser bras, main, pied, chef, cul, cou!
Que toujours quelque chien contre ta jupe pisse.
Qu'avec ses trois gosiers Cerbérus t'engloutisse,
Le grand chien Cerbérus, Cerbérus le grand chien,
Plus beau que toi cent fois, & plus homme de bien!

DOM FERNAND, *à Béatrix.*

Retirez vous d'ici, sotte, mal-avisée.

JODELET, *à Dom Fernand.*

Ne vous en servez plus, ce n'est qu'une ruse;
Je la garantis telle.

DOM FERNAND, *à part.*

O Dieu! je meurs de peur,
Que ce maître brutal n'aille trouver sa Sœur:
Il faut le mettre aux mains avecque sa Maitresse.
(*A Jodelet.*)
Je vous quitte un moment pour affaire qui presse;
Ma fille cependant demeure auprès de vous.

JODELET.

Bien, bien: allez-vous en.

SCÈNE X.

DOM JUAN; JODELET, *assis*; ISABELLE, *assise*; BÉATRIX.

JODELET, *à Isabelle.*

EN dépit des jaloux,
Ne pourrai-je savoir, ô beauté succulente,
Que j'aime autant qu'un oncle, & bien plus qu'une tante,
Comment dans votre cœur Dom Juan est logé?
Je n'ai pu le savoir & j'en suis enragé.

ISABELLE, *à Jodelet.*

Pour vous dire la chose avec toute franchise,
D'aujourd'hui seulement je suis d'amour éprise;
Je n'avais dans l'esprit que de l'aversion;
Le dédain seulement était ma passion:
Mais hélas! croyez moi, depuis votre venue,
La flamme de l'amour m'est seulement connue;
Et bien que mon amour, à nul autre second,
Doive se réjouir quand le votre y répond,
Au contraire je suis dans une peine extrême
De voir que vous m'aimez, & qu'il faille que j'aime;
Car votre amour du mien ne peut être le prix,
Encore que par vous mon cœur se trouve pris:
Bien qu'à vous, & chez vous, est tout ce que j'adore,
Sachez pourtant qu'en vous est tout ce que j'abhorre.

JODELET.

Ma foi, j'entends bien peu ce discours rafiné:

Je connais seulement qu'il est passionné.
Où diable prenez-vous tant de philosophie ?

ISABELLE.

Il faut bien envers vous que je me justifie ;
Vous doutez de ma flamme. Oui, j'aime encore un coup:
Ce que j'aime est à vous, & je l'aime beaucoup.
Alors qu'en vous voyant, j'apperçois tout ensemble
L'objet de mon amour, & je brûle & je tremble ;
Je brûle de desir, & je tremble de peur ;
Vous causez, à la fois, ma joie & ma douleur.
Fut-il jamais un mal plus étrange & plus rare ?
Lorsque je le dis moins, quasi je le déclare :
Et, si je le disais ; au-lieu de m'alléger,
Au-lieu de me guérir, je serais en danger ;
Et quand, sans découvrir ou bien cacher ma flamme,
Je tâche à déguiser ce que je sens dans l'ame,
En ce déguisement je trouve un sort égal,
C'est-à-dire, par-tout je n'ai rien que du mal.

JODELET.

J'entends encore moins ce discours-ci que l'autre.

(*A part.*)

Je connais seulement que l'amour la rend nôtre.
Que la pauvrette brûle à notre intention ;
Car elle me lorgnait avec attention.

(*Haut.*)

Depuis que je vous vis, bel Ange tutélaire.....

(*A part.*)

Parbleu, pour achever, je ne sais comment faire.

(*A Dom Juan.*)

Approchez, mon Valet ; faites pour moi l'amour ;

Puis, après, je viendrai la reprendre à mon tour.

DOM JUAN, *à Jodelet.*

Mais, Monſieur....

JODELET.

Mais, faquin, vous voudriez peut-être
Me donner des conſeils; ſuis-je pas votre Maître?
Eh! qui ſait mieux que vous le bien que je lui veux?
Eh! qui pourra donc mieux lui faire ſavoir, gueux?

DOM JUAN, *s'aſſeyant à côté d'Iſabelle.*

Madame, j'obéis puiſqu'on me le commande.

JODELET.

Qu'il a peur de faillir avec ſa Houpelande!
Çà radouciſſez-vous, ſans faire le railleur.
Faites bien les doux yeux, & donnez du meilleur;
Je m'en vais cependant faire, auprès de la porte,
Quelques réflexions ſur choſe qui m'importe.

DOM JUAN & ISABELLE, *ſe parlent bas.*

BÉATRIX, *à elle même, à part.*

Comment pourrai-je donc tirer hors de ſon trou
Ce maudit Dom Louis? Male-peſte du fou!

JODELET, *à lui même, à part.*

Mais n'eſt-ce point auſſi Madame ſon Étoile
Qui la pouſſe ſur nous, comme on dit, à plein voile?
La fortune, ma foi, s'irait rire de moi,
Si, m'offrant tel bonheur, je ne vous l'empaumois:
Mon Maître, que ſait-on? peut en être bien aiſe.
Mais s'il arrive auſſi que cela lui déplaiſe?...
Prenons l'occaſion, au péril d'un affront,
Par le fin beau toupet qu'elle a deſſus le front;

Par derrière elle eſt chauve, & reſſemble une gogue.
Mais qui l'eût jamais dit qu'un viſage de dogue
Pût donner de l'amour ? Il faut en profiter ;
Et quand nous ſerons ſeuls, je prétends la tenter.
Rêvons un peu deſſus cette préſente affaire.

(*A Dom Juan.*)

Mon Valet, vous a-t-on mis là pour ne rien faire ?
Vous parlez à l'oreille ; ah ! vraiment, maître ſot ;
Ou vous parlerez haut, ou vous ne direz mot.

DOM JUAN, *à Jodelet.*

J'ai cru que, parlant haut, je pourrais vous diſtraire.

JODELET.

Non, non, parlez tout haut, ſi vous voulez me plaire.

DOM JUAN, *à Iſabelle.*

Je m'en vais donc vous dire ici ma paſſion :
Mais tout ce que je fais n'eſt rien que fiction ;
Je ne ſuis pas ici ce que je devrais être,
Et ce n'eſt pas ainſi que j'y devrais paraître.
Lorſque je m'imagine, objet charmant & doux,
Le bien qu'aura celui qui ſera votre époux,
Mon âme, je l'avoue, eſt de frayeur ſaiſie ;
En un mot je me ſens épris de jalouſie :
C'eſt aſſez vous montrer que j'aime avec excès ;
Mais qui m'aſſurera d'avoir un bon ſuccès !

JODELET.

Otez-vous vîtement ; je tiens une penſée

(*A Iſabelle.*)

Qui vaut ſon peſant d'or. Si mon ame inſenſée,
Tout ainſi que la mer à ſon flux & reflux,

Pouvait s'émanciper... Ah! je ne la tiens plus,
Elle m'eſt échappée. Adorable Iſabelle,
Le plaiſir que je prends, en vous voyant ſi belle,
M'a ſéché la mémoire & troublé les eſprits:
Ou, bien plutôt, c'eſt toi, maudite Béatrix,
Qui me porte guignon: allons, vîte, qu'on gille.

(*A Dom Juan.*)

Vous, auſſi, mon Valet qui faites tant l'habile,
Qu'on me laiſſe ici ſeul.

ISABELLE, *à Jodelet.*

Quoi! ſeul? qu'en diroit-on?

JODELET, *à Iſabelle.*

Eh! qui peut en parler, ſi je le trouve bon?

ISABELLE.

Au moins que Béatrix....

JODELET.

Je n'en veux point démordre.

(*Il fait ſortir Béatrix.*)

SCÈNE XI.

DOM JUAN, JODELET, ISABELLE.

JODELET, *à Isabelle.*

VOus ne pouvez faillir, puiſque c'eſt par mon ordre,
Puis, je n'ai pas encor viſité le Balcon,
Allons-y prendre l'air ; on dit qu'il y fait bon.

ISABELLE.

Oui, principalement lorſque quelque vent ſouffle.

DOM JUAN, *à lui même, à part.*

Quel diable de deſſein peut avoir ce maroufle ?
Je le veux obſerver.

(*Il ſe retire & ſe cache.*)

SCÈNE XII.

JODELET, ISABELLE.

JODELET.

ALLONS donc, mon ſouci.

ISABELLE.

Vous me diſpenſerez ; je ne bouge d'ici.

JODELET.

Oui ! vous ne bougerez ! ah ! c'eſt trop de myſtère.
Savez-vous que je ſuis un homme très-colère ?
Çà donc, vîte, qu'on vienne.

(*Il veut la contraindre à le ſuivre.*)

ISABELLE.

O Dieu ! quel inſolent !
Quoi ! me tirer ainſi d'un effort violent !

JODELET.

Ah ! ma Reine, de grace....

ISABELLE.

O le dernier des hommes !
Sache, ſi ce n'était les termes où nous ſommes,
Que je t'arracherais & le cœur & les yeux,
Et qu'avec ces deux mains...

JODELET.

Mais plutôt faites mieux,
Souffrez que je les baiſe.

ISABELLE.

Ha ! je ſuis enragée ;
Quoi ! je n'étais donc pas déja trop outragée ?
Laiſſons-là ce brutal.

(*Elle s'échappe de ſes mains & ſe ſauve.*)

SCÈNE XIII.

JODELET, DOM JUAN.

DOM JUAN, *le surprenant.*

AH ! ah ! maître vilain,
Vous vous ingérez donc de lui baiſer la main ?

JODELET.

Moi ! c'eſt qu'elle a baiſé la mienne.

DOM JUAN.

Ame de boue,
Tu railles donc, pendart, & tu crois que je joue ?
Infâme, ſac-à-vin, inſolent, effronté,
Tu te repentiras de ta témérité !

(Il lui donne des coups de pied & de poing.)

JODELET.

Ah, mon maître !

DOM JUAN.

Ah, coquin !

JODELET.

Ah ! la tête ! ah ! l'épaule !
Ah ! de grâce, Seigneur !

DOM JUAN.

Si j'avois une gaule,
Je te ferais crier d'une étrange façon.

SCÈNE XIV.

ISABELLE, JODELET, DOM JUAN.

DOM JUAN, *appercevant Isabelle.*

MON Dieu! c'eſt elle-même.

JODELET, *ſe jettant ſur ſon Maître, & le battant à ſon tour.*

Eh! comment, beau garçon;
Oſes-tu devant moi médire d'Iſabelle?
Tu ne la trouves donc que paſſablement belle?
Maître grimpe-potence! & par haut, & par bas,
Et de pieds, & de mains.

ISABELLE, *à Jodelet.*

Eh! ne le frappez pas.

DOM JUAN, *à Jodelet.*

Ah, bourreau!

JODELET.

Tu ſauras comme les bras ſe caſſent.

ISABELLE.

Que vous a-t-il donc fait?

JODELET, *à Iſabelle.*

Ce ſont chaleurs qui paſſent.
Le voyez-vous bien là, ce vrai grippe-manteau?
Il ne mérite pas qu'on lui donne de l'eau.
(*A Dom Juan.*)
Tu ne la trouves donc que paſſablement belle?

Et d'eſprit elle n'eſt auſſi que telle quelle ?

ISABELLE, *à part.*

Il me haït donc, l'ingrat ? Ah ! c'eſt pour en mourir.

DOM JUAN, *à part.*

Je ne puis différer, je vais me découvrir.

(*A Iſabelle.*)

Enfin je ne ſuis plus . . .

JODELET, *le repouſſant.*

Loin, loin d'ici profane :

N'attends plus rien de moi, ſi ce n'eſt coups de canne.

[*A Iſabelle.*]

Puis-je pas, le chaſſant, retenir ſon habit ?

ISABELLE, *à Jodelet.*

Non, non ; ſi j'ai ſur vous tant ſoit peu de crédit,

[*A part.*]

Qu'il ne ſoit point chaſſé. Ce n'eſt pourtant qu'un traître.

DOM JUAN, *à part.*

Jamais coquin peut-il plus offenſer ſon Maître ?

Et qui l'eût jamais cru de ce chien de Valet ?

JODELET.

Je vous quitte un moment, mon Ange.

(*Il ſort.*)

SCÈNE XV.

ISABELLE, DOM JUAN.

ISABELLE.

JODELET.

DOM JUAN.

Madame.

ISABELLE, *à part.*

Je rougis, & ne ſais que lui dire.

(*Haut.*)

Je vous nommais tantôt l'auteur de mon martyre,
Et j'avais de l'amour pour vous; n'en croyez rien,
Ce n'eſt qu'à Dom Juan que je voulais du bien:
Vous étiez Dom Juan alors; mais, à cette heure,
Vous êtes Jodelet.

DOM JUAN.

Ah! Madame, je meure,
S'il me peut arriver jamais un bien plus doux,
Que de voir Dom Juan quelque jour votre époux.

ISABELLE, *à part.*

Il ne m'aima jamais, j'en ſuis trop aſſurée.

DOM JUAN.

Jamais choſe de moi ne fut plus deſirée;
J'y mets toute ma gloire & mon ambition.

ISABELLE.

Vous êtes donc content; car c'eſt ma paſſion.

(*Elle ſe retire au fond pour parler à Béatrix.*)

DOM JUAN, *à lui-même.*

Oui, je ſerais content, trop aimable Iſabelle,
Si j'étais aſſuré que vous fuſſiez fidelle;
Mais, hélas! juſqu'ici, tant mon malheur eſt grand,
Tout ſemble vous convaincre, & rien ne vous défend.

(*Il ſort.*)

SCÈNE XVI.

BÉATRIX, ISABELLE.

BÉATRIX.

IL s'en eſt donc allé, le mignon de couchette?
Je pourrai maintenant tirer de ſa cachette
Le Seigneur Dom Louis.

ISABELLE.

L'as-tu bien vu ſortir?

BÉATRIX.

Il n'en faut point douter.

ISABELLE.

Vas le faire partir,
Et me viens retrouver au Jardin.

[*Elle ſort.*]

SCÈNE XVII.

BÉATRIX, LUCRECE.

BÉATRIX.

MALHEUREUSE !
Ne vois-je pas ſortir cette Dame pleureuſe ?
A qui diable en veut donc ce phantôme hideux ?
Peſte ſoit de la Dame & du ſot amoureux !
(*Elle ſort.*)

SCÈNE XVIII.

LUCRECE, *ſeule, voilée.*

CE procédé nouveau me ſurprend & m'étonne ;
C'eſt mal me protéger, alors qu'on m'abandonne.
Je reviens, m'a-t-il dit, à vous dans un moment ;
Et, comme ſi c'était trop de ce compliment,
Et de m'avoir donné ſa chambre pour aſyle,
Il eſt peut-être allé ſe divertir en Ville.
Je viens tout maintenant d'ouïr des gens parler,
Crier fort haut, ſe battre, & ſe bien quereller ;
Tout ceci me paraît de fort mauvais augure.
Mais je leur veux montrer une autre procédure :
Je prendrai congé d'eux, avant que de ſortir ;
Je ne puis faire moins que les en avertir.
Je penſe que voilà la chambre d'Iſabelle ;
Elle eſt ouverte, entrons, & prenons congé d'elle.

SCÈNE XIX.

DOM LOUIS, LUCRECE.

LUCRECE.

MAis j'y vois, ce me ſemble, un homme ? ô Dieu ! c'eſt
Je ne puis l'éviter.

DOM LOUIS, *à lui-même.*

Je penſe qu'aujourd'hui
Béatrix a deſſein de faire ici mon gîte ;
(*A Lucrece, la prenant pour Iſabelle.*)
Mais, ô chère Iſabelle ! où courez-vous ſi vîte ?
Vous m'avez envoyé tantôt faire à Burgos
Des crimes aſſez noirs pour n'avoir point d'égaux ;
Vous m'avez reproché ma flamme criminelle,
Comme ſi je trouvais quelqu'autre fille belle.
Pour Lucrece, il eſt vrai, quelque amour je feignis ;
Mais ce fut par pitié que je me contraignis
A payer ſon ardeur d'une autre moins fidelle :
Je n'en ai depuis, eu, ni demandé nouvelle ;
D'en ſavoir ce n'eſt pas aujourd'hui mon ſouci.

LUCRECE, *levant ſon voile.*

Ah ! je t'en veux apprendre, infâme ; la voici.

DOM LOUIS *veut ſortir.*

LUCRECE, *s'oppoſant à ſa ſortie.*

Tu penſes m'échapper, homicide, parjure !
Au ſecours ! à la force !

DOM

DOM LOUIS.

Ah ! Madame, je jure
Que vous ſerez contente.

LUCRECE.

Ame double & ſans foi !

SCÈNE XX.

DOM LOUIS, LUCRECE, DOM JUAN.

DOM JUAN.

QUEL déſordre eſt ceci ?

LUCRECE, *reconnoiſſant ſon frère.*

Dieu ! qu'eſt-ce que je vois ?

DOM JUAN, *reconnoiſſant ſa ſœur.*

N'eſt-ce pas là ma ſœur ?

LUCRECE.

N'eſt-ce pas là mon frère ?

DOM JUAN.

Et l'un & l'autre objet me mettent en colère.

DOM LOUIS.

A qui donc en veut-il ?

DOM JUAN, *à part.*

Je ſuis tout aſſuré
Du crime de ma ſœur ; je n'ai pas avéré

Tout-à-fait mes soupçons: commençons donc par elle.
(*Haut.*)
Malheureuse!

LUCRÉCE, *à Dom Louis lui demandant du secours.*

Ah, Seigneur!

DOM LOUIS, *à Dom Juan.*

J'entreprends sa querelle;
Encore qu'elle cherche à se venger de moi.
Mais quel droit prétends-tu sur elle?

DOM JUAN, *à Dom Louis.*

Je le dois.

DOM LOUIS.

Toi! n'es-tu pas Valet?

DOM JUAN.

Dom Juan est mon Maître,
Son honneur est le mien.

LUCRECE, *à part.*

Il se cèle peut-être
Avec quelque dessein.

DOM LOUIS.

Quoi! me voir quereller
Deux fois par un Valet?

LUCRECE *veut sortir.*

DOM JUAN, *la retenant.*

Ah! non: pour s'en aller,
C'est ce que je ne veux & ne dois pas permettre.
Mais en cette Maison qui vous a donc pu mettre?
Et pourquoi tant de cris?

LUCRECE, *à Dom Juan.*

Vous allez tout ſavoir.
J'entrais dans cette chambre, & c'était pour y voir
Iſabelle. J'ai vu cet homme, ce me ſemble,
Qui m'a paru ſurpris ; las ! encore j'en tremble.
A quelle intention il s'y vouloit cacher,
Je ne ſais : le voyant ſortir, pour l'empêcher,
J'ai crié ; mais je crois que, ſans votre venue . . .

DOM JUAN.

C'eſt aſſez, c'eſt aſſez, mon offenſe eſt connue :
Je veux fermer la porte.

LUCRECE, *à elle même.*

Hélas ! je meurs de peur.

DOM JUAN, *mettant l'épée à la main.*

Il faut, ô Dom Louis, faire voir ſa valeur.

DOM LOUIS, *à Dom Juan, mettant l'épée à la main.*

Tu mourras de ma main.

DOM JUAN, *joignant le fer.*

Je vous tiens.

LUCRECE.

Je ſuis morte !

(On entend frapper à la porte.)

DOM LOUIS.

On frappe ; on vient à nous.

DOM JUAN.

Achevons, il n'importe.

SCÈNE XXI.

DOM LOUIS, LUCRECE, DOM JUAN, DOM FERNAND, ISABELLE & BÉATRIX *dehors.*

DOM FERNAND, *dehors.*

IL la faut enfoncer.

LUCRECE.

Je ferai bien d'ouvrir.

(*Elle va pour ouvrir la porte.*)

DOM JUAN, *tout bas à sa sœur.*

N'ouvre pas. Si, par toi, l'on peut me découvrir...

LUCRECE, *criant.*

Ah! Seigneur Dom Fernand, appellez tous les vôtres.

DOM FERNAND, *enfonçant la porte, aux combattans.*

Arrêtez. Par la mort! le premier de vous autres
Qui ne rangainera, je ferai contre lui.
O Dieu! que d'embarras m'accablent aujourd'hui!
(*A Dom Louis.*)
Qui vous a mis ici, mon neveu? Vous, Lucrece,
(*A Dom Juan.*)
Qui vous a découverte? Et vous, quel mal vous presse,
Qui n'avez fait encore ici que quereller?

DOM LOUIS, *à Dom Fernand.*

Vous allez tout savoir.

DOM JUAN, *l'interrompant.*

Nons laiſſez-moi parler.

(*A Dom Fernand.*)

Je le ſais mieux que lui. Mais il faut que je ſache
Si ce n'eſt pas céans que Lucrece ſe cache,
Si Dom Louis n'eſt pas parent de la Maiſon.

DOM FERNAND.

Oui, l'un & l'autre eſt vrai.

DOM JUAN.

N'eſt-ce pas la raiſon,
Qu'un Valet dans l'honneur d'un Maître s'intéreſſe,
Lorſque dans ſon honneur on l'attaque, on le bleſſe?

DOM FERNAND.

On ne le peut nier.

DOM JUAN.

Ecoutez ſi j'ai tort.
Je ſuis ici couru, que l'on criait bien fort.
Lucrece avait trouvé, ſans doute à l'inſu d'elle,
Dom Louis dans la chambre où ſe couche Iſabelle:
Je l'ai vue éplorée, aux priſes avec lui:
Il faut qu'il ait été caché tout aujourd'hui;
Car je n'ai pas levé l'œil de deſſus la rue,
Et l'on n'a pu ſortir ſans paſſer à ma vue.

DOM LOUIS, *s'élançant ſur lui.*

Ah! c'eſt pour un Valet trop de raffinement.

DOM FERNAND *les ſépare.*

DOM JUAN.

Je ne ſuis pas au bout. Il faut aſſurément,
Mon Maître étant époux de Madame Iſabelle,

Qu'il ſe trouve offenſé pour Lucrece, ou pour elle :
Il pourrait bien encor l'être pour toutes deux :
Je ne puis donc manquer en un cas ſi douteux,
Puiſqu'en toutes les deux il peut aller du nôtre,
D'achever Dom Louis, ou pour l'un, ou pour l'autre.

DOM LOUIS, *s'élançant encore.*

D'achever ? tu n'as pas encore commencé.

DOM FERNAND, *les ſéparant.*

Arrêtez, Dom Louis ! vous êtes inſenſé,
Jodelet ! Ah ! voici la plus étrange affaire
Dont on ait oui parler.

DOM JUAN.

Vous n'y pouvez rien faire,
Il faut que je le tue.

DOM FERNAND.

Ah ! mon cher Jodelet !
Remettez votre épée.

ISABELLE, *à part.*

Il faut que ce Valet
Soit jaloux pour ſon Maître, & la choſe eſt nouvelle.

DOM JUAN.

On ne ſaurait jamais vuider notre querelle.
Mais, pour l'amour de vous, j'oſe bien hazarder
Un moyen qui pourra les choſes retarder ;
C'eſt que vous me faſſiez, chacun, une promeſſe ;
Vous, Seigneur Dom Fernand, de remettre Lucrece
Au pouvoir de ſon frère alors qu'il le voudra ;
Vous, Seigneur Dom Louis, alors que l'on pourra,
De vous couper la gorge avec Dom Juan même.

DOM LOUIS.

Quant à moi, je ne puis, sans une peine extrême,
Prendre ou donner parole à des gens comme toi.

DOM JUAN, *à Dom Louis.*

Sachez que Dom Juan n'est pas autre que moi,
Si ce n'est que bien-tôt Dom Juan vous assomme;
Vous savez si je suis, ou puis être votre homme.

DOM FERNAND.

Oui, nous vous promettons ce que vous desirez.
(*A Dom Louis.*)
Mon neveu,

DOM LOUIS, *à Dom Fernand.*

Je ferai tout ce que vous voudrez;
Je donne ma parole.

DOM JUAN, *à Dom Fernand.*

Et je donne la mienne,
Que je n'avance rien que Dom Juan ne tienne.

DOM LOUIS, *à Dom Juan.*

Je n'ai donc qu'à chercher votre Maître demain.

DOM JUAN, *à Dom Louis.*

Vraiment! vous n'aurez pas à faire grand chemin.

DOM FERNAND.

Je m'en vais le chercher.

DOM JUAN, *à Dom Fernand.*

Vous y pourrai-je suivre!

DOM FERNAND.

Oui, venez.

DOM JUAN, *à part.*

J'ai bien peur que nous le trouvions ivre.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

BÉATRIX, JODELET.

BÉATRIX, *tenant une clef.*

AH! Seigneur Dom Juan, l'on vous a bien cherché.

JODELET.

L'on me devait trouver, je n'étais pas caché.
Et qui ſont ces chercheurs ?

BÉATRIX.

L'un eſt votre beau-père,
Et l'autre Dom Louis, fils de ſon défunt frère :
Votre Valet en eſt auſſi.

JODELET.

J'étais allé,
Chez un ami, manger un pied de bœuf ſalé,
Où j'ai trouvé d'un ail qui ſent bien mieux que l'ambre.
Quelle clef tenez-vous ?

BÉATRIX.

Celle de votre chambre.
Dom Fernand vous deſtine un autre appartement,
Où vous ſerez bien mieux & plus commodément.

JODELET.

Pourquoi ce changement ?

BÉATRIX.

Il craint la médiſance ;
Et vous ne pouvez pas avecque bienſéance
Coucher près de ſa fille.

JODELET.

O chère Béatrix,
Sais-tu bien que, pour toi, je ſuis d'amour épris ?
De tout tems je me trouve enclin aux Béatriſſes :
Pour toi je couve un feu plus chaud que des épices.

BÉATRIX.

Moi j'aime de tout tems les Seigneurs Dom Juans ;
Et je ſentis mon mal, quand vous vîntes céans.

JODELET.

Follette, Dieu me ſauve . . .

BÉATRIX, *lui préſentant la clef.*

Ah, prenez-la donc vîte.

SCÈNE II.

BÉATRIX, JODELET, ISABELLE *dans le fond.*

JODELET, *prenant la clef.*

MAis viens donc me mener jusqu'à ce nouveau gîte.

BÉATRIX.

Tarare ! Suivez-moi, j'y vais tout de ce pas.

(*Elle va pour s'échapper.*)

JODELET, *la retenant.*

Larronnesse des cœurs, tu n'échapperas pas.

BÉATRIX *se débarrasse de Jodelet & se sauve.*

SCÈNE III.

JODELET, ISABELLE.

JODELET, *à Béatrix qui fuit.*

LAs ! faut-il donc pour vous que notre poitrine arde,
Si vous n'êtes pour nous qu'une Nymphe fuyarde ?

ISABELLE.

Quoi ! Seigneur Dom Juan, vous courez Béatrix ?

JODELET.

Je voulais tant ſoit peu m'ébaudir les eſprits.

ISABELLE.

Je ne vous croyais pas de ſi peu de courage.

JODELET.

Ce ſont jeux de garçon qui paſſent avec l'âge.

ISABELLE.

Vous donnerez de vous mauvaiſe opinion,
Et je dois bien douter de votre affection.

JODELET.

Allez-vous-en filer, notre épouſe future.
Plus grand'Dame que vous eſt Madame Nature;
Je ſuis ſon ſerviteur, & le fus de tout tems;
Et nargue pour tous ceux que n'en ſont pas contens.

ISABELLE.

Je vais donc vous laiſſer, de peur de vous déplaire.

JODELET.

Objet charmant & beau, vous ne ſauriez mieux faire.
(*Iſabelle ſort.*)

SCENE IV.

JODELET, *ſeul.*

MA foi, je m'y ſuis pris de mauvaiſe façon,
Car je ſais que ſon cœur ne fut jamais glaçon.
Ariſtote a raiſon, qui dit qu'une Marande

Ne ſe doit point prier ; mais qu'il faut, à la chaude,
La gripper aux cheveux, la ſaiſir au collet,
Quelquefois l'affaiblir avec un beau ſoufflet ;
Si ſoufflet ne ſuffit, uſer de la gourmade ;
Si la gourmade eſt peu, lors de la baſtonnade ;
Tout homme de bon ſens doit, dit-il, en uſer
Pour la mettre en état de ne rien refuſer.

SCÈNE V.

DOM FERNAND, JODELET.

JODELET, *appercevant Dom Fernand.*

MAis autre Cenſeur vient, de mes Cenſeurs le pire.

DOM FERNAND.

Je vous cherche par-tout, Dom Juan.

JODELET

Que deſire
L'équitable Fernand de ſon humble Valet ?

DOM FERNAND.

N'avez-vous rien appris de votre Jodelet ?

JODELET.

Non ; mais devant la nuit, je le verrai poſſible.

DOM FERNAND.

C'eſt pour vous propoſer choſe aſſez mal plauſible.

JODELET.

Quelle eſt donc cette choſe ?

DOM FERNAND.

Il faut absolument...

(Pensez bien, qu'à regret.....)

JODELET.

Que faut-il absolument?

DOM FERNAND.

Aller à la campagne.

JODELET.

Est-ce tout? Que m'importe?

DOM FERNAND.

Oui, mais c'est pour vous battre.

JODELET.

Ah! non: en cette sorte,
Il m'importe beaucoup. Mais, si sans resister
Je veux vous obéir, à quoi bon m'irriter?

DOM FERNAND.

Parce qu'on vous a fait une offense mortelle,

JODELET.

Dom Fernand, vous montrez ici peu de cervelle;
Il faut que vous soyez, certes, un Maître fou.

DOM FERNAND.

Courage, Dom Juan! Mais puis-je savoir d'où
Vous pouvez inférer que je ne sois pas sage?

JODELET.

De venir sottement m'avertir d'un outrage
Que je ne sçavais point, & ne voulais savoir.

DOM FERNAND.

Apprenez, en cela, que j'ai fait mon devoir;

Et que, ſi vous voulez vous acquitter du vôtre,
Il faut, ſans vous ſervir de la valeur d'un autre,
Aujourd'hui, s'il ſe peut, voir l'épée à la main
Celui qu'on ſait avoir tué votre Germain :
Il le tua la nuit, ſoit haſard, ſoit vaillance,
Vous devez vîtement en faire la vengeance.

JODELET.

Fut-ce la nuit?

DOM FERNAND.

La nuit.

JODELET.

Se batte qui voudra.
Puiſque, ſans voir, il tue ; alorſqu'il me verra,
Que pourrais-je durer contre un tel Maramore ?
Et, de plus, voulez-vous que je vous diſe encore
L'avantage qu'aurait ce dangereux Garçon ?
C'eſt que cet enragé ſait déja la façon
Dont il faut dépêcher ceux de notre lignage.

DOM FERNAND.

Penſez-vous, Dom Juan, avoir bien du courage ?

JODELET.

Oui-dà, j'en ai beaucoup, & n'en ai que du bon.
Dites-moi ſeulement, où le trouvera-t-on ?
Eſt-il bien loin d'ici ? ſe fera-t-il attendre ?
Savez-vous ſon logis ? le pourra-t-on apprendre ?
Et ſon nom, quel eſt-il ?

DOM FERNAND.

Dom Louis de Rochas.

JODELET.

Quoi ! c'eſt votre neveu ? Je ne me bats donc pas :

Puisqu'il a votre nom qui m'est si vénérable,
Cette qualité m'est assez considérable
Pour me mettre à ses pieds où je le trouverai,
Et, si vous le voulez, même je l'aimerai.

DOM FERNAND.

Ce n'est pas tout encore ; une seconde offense.
Vous devrait contre lui porter à la vengeance :
Votre sœur a sujet de se plaindre bien fort.

JODELET.

Je veux qu'en offensant ma sœur, il ait eu tort ;
Mais j'ai fait le serment (& n'en déplaise aux Dames,)
De ne prendre jamais querelles pour des Femmes.

DOM FERNAND.

Vous êtes un poltron, ou je me trompe bien.

JODELET.

Au beau-père cela ne doit toucher en rien.

DOM FERNAND.

Apprenez néanmoins que tout ceci me touche.

JODELET.

Beau-père trop hargneux, beau-père trop farouche,
Beau-père assassinant, & beau-père éternel,
Qui me viens proposer un acte criminel,
Que vous a déja fait un misérable Gendre,
Pour desirer si-tôt de voir son sang répandre ?
Monseigneur Belzébut, qui vous puisse emporter,
Vous aurait-il chargé de me venir tenter ?
Si le danger n'était que d'un simple homicide . . .
Mais vous voulez sur moi voir faire un gendricide ;
Et le faire devant la consommation,
Est certes, Dom Fernand, très-cruelle action.

DOM FERNAND.

Votre Valet tantôt a donné ſa parole
De ſe battre pour vous.

JODELET.

Qu'il la tienne, le drôle ;
Je ne ſuis point jaloux de le voir plein de cœur.

DOM FERNAND.

Vous ne vous battez point pour frère ni pour ſœur ?

JODELET.

Il faut être en humeur de ſe battre ; & je meure
Si j'y fus jamais moins que j'y ſuis à cette heure.

DOM FERNAND.

Je vous croyais vaillant, je me ſuis bien trompé.

JODELET.

Quand d'un glaive tranchant je ſerai découpé,
Qu'en ſera mieux ma ſœur ? qu'en ſera mieux mon frère ?
Laiſſe-moi donc en paix, homme, ſinge, ou beau-père.

DOM FERNAND.

Vous n'avez qu'à chercher autre femme à Madrid.

JODELET.

Vous euſſiez mieux aimé pour votre Gendre un Cid,
Qui vous eût aſſommé, puis épouſé Chimene ?

DOM FERNAND.

N'attendez plus de moi que mépris & que haîne,
O le plus grand poltron qui jamais ait été !

JODELET.

Je ſuis, ô Dom Fernand, de votre cruauté,

Malgré vos noires dents, ſerviteur très-fidelle,
Et je le ſuis auſſi de Madame Iſabelle.

DOM FERNAND.

Je ne ſuis point le vôtre; &, hors de ma maiſon,
Je vous forcerais bien à me faire raiſon.

SCÈNE VI.

JODELET, DOM FERNAND, DOM JUAN.

DOM JUAN.

QU'AVEZ-VOUS, Dom Fernand, qui vous met en colère?

DOM FERNAND, *à Dom Juan.*

Ce Gendre mal choiſi.

JODELET.

Parlez mieux, mon beau-père.

DOM FERNAND *menace* JODELET *qui ſort.*

Qu'attendant que je voye un peu mieux avérée
Une choſe qui n'eſt encore en mon eſprit
Qu'un ſujet de ſoupçon, de rage & de dépit;
Car, enfin, ce peut être un coup de téméraire,
Un tour de Béatrix que l'argent a fait faire:
Puis j'ai quelque raiſon pour croire aſſurément
Qu'Iſabelle en ceci ne trempe nullement.

JODELET.

Monſieur, ce n'eſt pas tout que votre jalouſie;
Autre choſe vous doit brouiller la fantaiſie.
Dom Louis en l'honneur vous offenſe bien fort:
De vous expliquer mieux la choſe j'aurais tort;
Elle ne peut quaſi s'entendre, ni ſe dire;
L'un & l'autre l'augmente, & la rend toujours pire.

DOM JUAN.

Ah! ne me la dis point, je la devine aſſez.
Mais que tous mes malheurs & preſens & paſſés
Se bandent contre moi, j'ai, pour moi, bon courage.
Et qui le ſait encor?

JODELET.

Tout le monde.

DOM JUAN.

Ah! j'enrage.
Ah! maintenant, fureur, je m'abandonne à vous.
Et Dom Fernand eſt-il pour nous, ou contre nous?

JODELET.

Dom Louis eſt ſon ſang; mais, pour l'honneur du vôtre,
Il fait ce qu'on ne fit jamais pour aucun autre.
Il veut que Dom Louis vous en faſſe raiſon;
Et Dom Louis m'attend près de cette maiſon,
Qui me croit Dom Juan.

DOM JUAN.

Il faut que je le tue.
Mais on eſt bien ſouvent ſéparé dans la rue;
Les combats de payé ſont moins guerre, que paix;
C'eſt à quoi je ne puis me réſoudre jamais.
Si dans quelque maiſon, quoique contre la mode...

JODELET.

Attendez, je vous trouve une place commode.
Je tiens ici la clef d'un bas appartement
Où nous devons coucher: là, très-commodément,
Vous vous pourrez venger, preſqu'aux yeux d'Iſabelle,
Sans qu'il en ſoit rien ſu que de ſon père, ou d'elle.

DOM JUAN.

Ah! mon cher Jodelet, que tu l'as bien choiſi!
Vas vîte le trouver.

JODELET.

Mais, plutôt, allez-y.
Il eſt tems, ou jamais, qu'on ſache qui vous êtes.
Comment prétendez-vous faire ce que vous faites,
Et paſſer pour Valet? Allez, allez, Seigneur,
Vous découvrir, vous battre, & venger votre honneur.

DOM JUAN.

Quoi! ſi, par un effet de pure jalouſie,
Pour un ſimple ſoupçon né dans ma fantaiſie,
J'ai déguiſé mon nom; veux-tu, pour un affront,
De qui le moindre mal eſt de rougir mon front,
Que je m'aille montrer? ah! plutôt, je te prie,
Si tu n'aimes mieux voir Dom Juan en furie,
Souffre encore mon nom qui ne t'offenſe en rien:
Une offenſe eſt bien pire, & je la ſouffre bien.

JODELET.

Vous me l'ordonnez-donc?

DOM JUAN.

Même je t'en conjure.

JODELET.

Il vous faut obéir. Mais ſi, par aventure,
Comme les hommes ſont ſouvent impatiens,
Il voulait dégainer devant qu'être céans,
Que ſera Jodelet qui n'aime point la guerre,
Et qui ſe plaît bien fort au ſéjour de la terre?

DOM JUAN.

Fais lui ſigne de loin; il ne manquera pas
De te venir trouver: & toi, d'un même pas,
Tu me l'ameneras en cette chambre baſſe.

JODELET.

Autre difficulté mon eſprit embarraſſe.
S'il eſt court de viſière?

DOM JUAN.

Ah! c'eſt trop diſcourir.
Ne me replique plus, & me le vas querir.

JODELET.

Ce dur commandement terriblement me choque.
Mais, Seigneur, gardez-vous ſur-tout de l'équivoque;
Diſcernez Jodelet d'avecque Dom Louis;
On a ſouvent les yeux de colère éblouis.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

Le Théâtre repréſente une chambre à coucher ; dans laquelle il y a une alcove.

SCÈNE PREMIÈRE.

DOM JUAN, *ſeul, ouvre la porte, & en ôte la clef.*

LAISSONS la porte ouverte, & gagnons cette alcove ; Je les entends venir.

SCÈNE II.

JODELET ; DOM JUAN, *dans l'alcove.*

JODELET, *un chandelier à la main.*

MON Maître, Dieu me ſauve ;
Ne fut jamais qu'un traître ; il s'en eſt en-allé ;
Hélas ! j'en ai quaſi le ſang tout congelé.
Eh ! qui l'eût jamais cru ?
(*Il met le chandelier à terre.*)

SCÈNE III.

DOM LOUIS ; JODELET ; DOM JUAN, *dans l'alcove.*

JODELET, *voyant entrer Dom Louis qui ferme la porte.*

PESTE ! il ferme la porte ;
Que deviendrai-je donc ?

DOM LOUIS.

Nous pouvons, de la sorte,
Nous battre tout le soûl, si le cœur vous en dit.

JODELET.

Vous me pardonnerez, je n'ai point d'appétit.

DOM LOUIS.

Que différez-vous donc à venger votre outrage ?
Je crains votre raison, moins que votre courage.
Vous ne me dites mot ? hé bien ? qu'attendons-nous ?
Ha ! vraiment, si j'étais offensé comme vous,
Je vous montrerais bien une autre impatience.

JODELET, *cherchant Dom Juan, à lui-même.*

Mon Maître assurément n'a point de conscience.

DOM LOUIS.

Que, diable, cherchez-vous ?

JODELET.

Je cherche ma valeur.

DOM

DOM LOUIS.

Après avoir tantôt montré tant de chaleur,
Vous êtes maintenant, ce me semble, un peu tiède:
Mais, pour vous réchauffer, je tiens un bon remède.
(*Il met l'épée à la main.*)

JODELET, *à lui-même.*

Ah, bon Dieu! quelle longue épée à giboyer!
Et qui peut seulement la voir sans s'effrayer?

DOM LOUIS.

Dom Juan est poltron, ou fait semblant de l'être.

JODELET, *bas à lui-même.*

Le Seigneur soit loué! je viens de voir mon Maître.
Je n'ai plus maintenant qu'à faire le fougueux.
(*Haut.*)
Ma colère est tantôt au point où je la veux;
Sitôt qu'elle y sera, vous verrez faire rage.
(*Bas à Dom Juan.*)
Ha! Seigneur, sortez-donc; manquez-vous de courage?

DOM JUAN, *bas à Jodelet.*

Vas donc, pour l'amuser, te battre en reculant.

JODELET, *mettant l'épée à la main, à lui-même.*

Dieu veuille être avec nous!
(*Il pousse une estocade, sans être en mesure.*)

DOM LOUIS.

L'effort est violent;
Vous vous battez fort bien.

JODELET.

(*A lui-même.*)
Assez bien. Ah! que n'ai-je

Contre les coups d'eſtoc, quelque bon ſortilége !
(*Haut.*) (*Bas à Dom Juan.*) (*A Dom Louis.*)
Attendez. Ha ! mon Maître,.. Ha ! c'eſt trop me preſſer ;
Mon épée eſt fauſſée, il la faut redreſſer.
N'avez-vous pas tué mon frère ſans lumière ?

DOM LOUIS.

Oui.

JODELET.

Pour vous témoigner que je ne vous crains guère ;
Je ne veux point avoir d'avantage ſur vous ;
Je veux, ſans voir, vous battre, & vous rouer de coups.
(*Eteignant la chandelle.*)
Meurs donc, chandelle, meurs & nous laiſſe en ténèbres,
(*Bas à Dom Juan.*)
Et, vous, allez finir vos paſſe-tems funèbres.
(*A part.*)
Pour moi, qui ſuis exact en ce que je promets ;
Je veux être pendu, ſi l'on m'y prend jamais.
(*Il entre dans l'alcove.*)

DOM JUAN *prend la place de Jodelet, & ſe bat avec Dom Louis.*

DOM LOUIS.

C'eſt dans l'obſcurité que la lumière eſt belle.
Vous ne vous battiez pas ſi bien à la chandelle ?
Et vous m'avez bleſſé, mais je m'en vengerai.

SCÈNE IV.

DOM LOUIS ; DOM JUAN ; DOM FERNAND, *dehors* ; JODELET, *dans l'alcove.*

DOM FERNAND, *dehors, appelle.*

BÉATRIX !

DOM JUAN, *bas à Jodelet.*

Sors, sors vîte, ou je t'étranglerai.

JODELET *sort de l'alcove, &* DOM JUAN *y rentre.*

SCÈNE V.

JODELET; DOM FERNAND; BÉATRIX, *une chandelle à la main* ; DOM LOUIS ; DOM JUAN, *dans l'alcove.*

DOM FERNAND, *entré.*

QU'EST ceci, mes amis ?

JODELET, *à Dom Fernand.*

Je venge mon offenſe.

DOM LOUIS, *à Dom Fernand.*

On m'a tiré du ſang, j'en veux tirer vengeance.

DOM FERNAND, *à Dom Louis.*

Eſt-ce d'une eſtocade ou d'un eſtramaçon?

JODELET, *bas à lui même.*

L'un & l'autre, ma foi, n'eſt pas de ma façon.

DOM FERNAND.

Montrez-moi. Vous avez la main un peu coupée.

JODELET, *de même.*

La ſale viſion que de voir une épée!

DOM FERNAND *prend la chandelle éteinte qui eſt à terre, & met à la place celle de Béatrix qui eſt allumée.*

Allons, mes chers amis, battez vous hardiment.

BÉATRIX *ſort, en criant d'effroi.*

SCÈNE VI.

JODELET; DOM FERNAND; DOM LOUIS; DOM JUAN, *dans l'alcove.*

DOM FERNAND.

JE ne paraîs ici pour la paix nullement.
L'un, de qui l'honneur ſouffre, eſt pour être mon Gendre;
Et l'autre eſt mon parent qui voit ſon ſang répandre:
Battez-vous donc, amis, & bien fort; vous ſerez
Bien plutôt animés par moi, que ſéparés.

DOM LOUIS, *à Dom Fernand.*

Votre conſeil eſt trop d'un homme de courage,
Pour n'être pas ſuivi.

JODELET, *bas, à part.*

De tout mon cœur j'enrage.
Ah ! le méchant vieillard, qui conſeille un duel !

DOM LOUIS, *à Jodelet.*

La colère me rend inſolent & cruel :
J'ai trompé votre ſœur, j'ai tué votre frère ;
Je le ferais encor, ſi je l'avais à faire ;
Il ne me reſte plus qu'à vous tuer auſſi.

DOM JUAN, *ſortant de l'alcove, à Dom Louis.*

Vous ne connaiſſez pas Dom Juan, le voici.
Vous trompâtes ma ſœur, vous tuâtes mon frère ;
Mais bien-tôt votre mort s'en va me ſatisfaire :
C'eſt au vrai Dom Juan qu'appartient ſeulement
De venger ſon honneur offenſé doublement.

DOM LOUIS.

Quel eſt donc, de vous deux, Dom Juan ?

DOM JUAN.

C'eſt moi-même.

DOM LOUIS, *montrant Jodelet.*

Et lui ?

JODELET, *à Dom Louis.*

Je ne le ſuis qu'en cas de ſtratagême.

DOM JUAN.

Oui, je ſuis Dom Juan qui vous vient de bleſſer.
Si je l'ai fait ſans voir, vous pouvez bien penſer
Qu'à moi venger ma honte eſt choſe fort aiſée,
Maintenant que je vois celui qui l'a cauſée !
Enfin mon déshonneur ne m'eſt que trop connu ;
Vous ſavez, Dom Louis, à quoi je ſuis tenu !

Pour mon ſang répandu, j'ai répandu du vôtre;
Mais deux autres ſujets m'en demandent bien d'autre.
Je ne puis vivre heureux, ſans vous faire mourir;
Pour cela ſeulement j'ai dû me découvrir;
Je ſuis donc Dom Juan, que perſonne n'en doute.

DOM LOUIS.

Croyez-vous, à ce nom, que plus on vous redoute?

DOM JUAN.

Quand je vous aurais tous ici pour ennemis,
Je veux qu'on tienne ici tout ce qu'on a promis.
Dom Fernand, tenez donc la parole donnée,
Commandez que ma ſœur me ſoit vîte amenée;
Et vous, le plus mortel de tous mes ennemis,
Battez-vous contre moi, vous me l'avez promis.

DOM FERNAND.

Ah! Seigneur Dom Juan, un peu de patience.

DOM JUAN, *à Dom Fernand.*

Pour en avoir eu trop, j'ai manqué ma vengeance.

DOM FERNAND.

Pourquoi vous êtes-vous déguiſé parmi nous?

DOM JUAN.

J'étais jaloux.

DOM FERNAND.

De qui?

DOM JUAN.

De lui.

DOM LOUIS.

De moi?

DOM JUAN, *à Dom Louis.*

De vous.

Je vous ai vu ſortir du balcon d'Iſabelle.

DOM LOUIS.

Vous m'en vîtes ſortir ?

DOM JUAN.

Vous même ; & puis chez elle
Je vous ai vu caché : mais ces jaloux ſoupçons
Ne ralentirent point mon feu de leurs glaçons,
Au contraire il s'accrût avecque violence.
Lors je me déguiſai, je gardai le ſilence ;
Et ne fus pas long-tems, ſans rencontrer, en vous,
Un rival dont j'avais ſujet d'être jaloux.
Enfin j'ai ſu depuis qu'une mortelle offenſe
Me devait contre vous porter à la vengeance ;
J'ai bien bientôt préféré, pour vous priver du jour,
Les ſoins de mon honneur à ceux de mon amour.
Quand on ſouffre en l'honneur, l'amour ne touche guère.
Maintenant que je vois que de mon pauvre frère,
Que vous avez tué la nuit trop lâchement,
Vous m'oſez reprocher la mort inſolemment ;
Que, pour vous, contre moi, le Ciel avec la Terre,
Et tout le genre humain me déclare la guerre ;
Malgré le Ciel, la Terre, & tout le genre humain,
Il faut que vous mouriez aujourd'hui par ma main.

DOM LOUIS.

Ceux qui me connaîtront ſauront bien que la crainte
N'eſt pas ce qui me fait approuver votre plainte :
Quand vous me reprochez que votre frère eſt mort,
La raiſon eſt pour vous, & moi j'ai toujours tort ;
Mais je devrais plutôt être, par cette offenſe,

Un objet de pitié, qu'un objet de vengeance :
Hélas! je le tuai ; mais comment ? & pourquoi ?
Et, quand je le fus mort, qui pleura plus que moi ?
Il m'attaqua la nuit ; & moi, sans le connaître,
Je crus, l'ayant tué, n'avoir tué qu'un traître :
Malheureux que je suis ! j'avais tué, sans voir,
Le plus intime ami que je croyais avoir ;
Oui, je l'aimais autant qu'on peut aimer un autre ;
Puisqu'il fut mon ami, pour devenir le vôtre,
Je donnerais mon sang, je donnerais mon cœur,
Et ce discours n'est pas un effet de ma peur.

DOM JUAN.

Mais vous ne vous lavez ici que d'une offense,
Et ma sœur contre vous me demande vengeance.

DOM LOUIS.

Je pourrais bien encore, épousant votre sœur,
Et vous rendre content, & vous rendre l'honneur ;
Vous n'auriez plus sujet d'en vouloir à ma vie,
Et je n'en aurais plus de vous porter envie,
Quoique je visse à vous, avec tous ses appas,
Celle que j'aimai bien, mais qui ne m'aima pas.
Ne soyez plus atteint d'aucune frénésie,
Ni moi l'objet fâcheux de votre jalousie.
Il est vrai, Béatrix m'a deux fois introduit
Le jour chez Isabelle, en son balcon la nuit ;
Mais, sur ma foi, bien loin d'être de la partie,
De me l'avoir permis, ou d'en être avertie,
Sitôt qu'elle le sut, elle l'en querella,
Et Béatrix pensa s'en aller pour cela.

DOM FERNAND.

Mon neveu ne dit rien qui ne soit véritable ;

Et ſi, cher Dom Juan, vous êtes raiſonnable,
Vous ne fermerez plus l'oreille à la raiſon :
Chaſſons donc le tumulte hors de cette maiſon ;
Et faiſons y rentrer la joie & l'hyménée.

(*Appellant.*)

Cà vîte, que Lucrece ici ſoit amenée,
Et ma fille Iſabelle.

SCÈNE VII

ET DERNIÈRE.

JODELET, DOM JUAN, ISABELLE, DOM FERNAND, LUCRECE, DOM LOUIS, BEATRIX.

DOM FERNAND.

AH ! je les vois venir.

(*A Iſabelle & à Lucrece.*)

Venez, venez tâcher de les bien réunir.
Que je devrai d'encens à la bonté divine,
Puiſqu'elle fait finir cette guerre intestine !

(*A Dom Juan & à Dom Louis.*)

Que je me ſens heureux ! Et vous, mes chers enfans,
Tant pour votre repos que celui de mes ans,
Devenez bons amis, embraſſez-vous enſemble,
Et qu'une bonne paix à jamais vous aſſemble.

DOM JUAN, *à Dom Fernand.*

Je ne réſiſte plus, je ſuis votre conſeil.

DOM LOUIS, *à Dom Fernand.*

Le plaiſir que j'en ſens n'eut jamais de pareil.

LUCRECE.

O ma chère Iſabelle!

ISABELLE.

O ma chère Lucrece!

LUCRECE, *à Iſabelle.*

Que nous avons de joie après tant de triſteſſe!
Eh bien! avais-je tort, lorſque vous vous plaigniez
D'aſſurer qu'il n'était pas tel que vous diſiez?

JODELET.

Je n'ai donc qu'à quitter mon habit de parade,
Puiſque je ne ſuis plus Dom Juan d'Alvarade.

DOM JUAN.

Non, non, cher Jodelet, gardez tous vos bijous;
Ils vous parent trop bien, pour n'être pas à vous.

DOM LOUIS, *à Dom Juan, lui préſentant Iſabelle.*

Vous, dont l'amitié m'eſt un don ineſtimable,
Recevez de ma main cette fille adorable.

DOM JUAN, *à Dom Louis.*

Vous, que je haïſſais tantôt de tout mon cœur,
Sachez que je ſuis vôtre auſſi-bien que ma ſœur.

DOM FERNAND.

Allons, mes chers enfans, finir cette journée,
Par l'accompliſſement de ce double hyménée.

JODELET.

oi, vous n'êtes pas encore où vous penſez,
s diſcords ici ne ſont pas tous paſſés.
e faut un Portrait que retient Iſabelle,
pend à deux rubans au fond de ſa ruelle:
, qui ne ſais ſi c'eſt ou pour bien, ou pour mal,
elle garde un Portrait, perdant l'Original,
eux qu'on me le rende, ou bien la Comédie
moi, Dom Jodelet, deviendra Tragédie:
, je le veux avoir, cette Idole de prix,
r en favoriſer ma chère Béatrix.

FIN.

LE JOUEUR,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

Par Jean François REGNARD.

CONFORME A LA REPRÉSENTATION.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXXII.

PERSONNAGES.

GÉRONTE, Père de Valère.

VALÈRE, Amant d'Angélique.

LE MARQUIS.

DORANTE, Amant d'Angélique.

HECTOR, Valet de Valère.

M. TOUTABAS, Maître de Trictrac.

M. GALONIER, Tailleur.

UN LAQUAIS d'Angélique.

TROIS LAQUAIS du Marquis.

ANGÉLIQUE, Amante de Valère.

LA COMTESSE, Sœur d'Angélique.

NÉRINE, Servante d'Angélique.

Madame LA RESSOURCE, Prêteuse sur gages.

Madame ADAM, Sellière.

La Scène est à Paris, dans un Hôtel garni.

Nota. Les noms des Acteurs sont inscrits dans l'ordre où ils sont placés sur la Scène. Lorsqu'il y a des déplacemens dans la Scène, ils sont indiqués par des renvois au bas des pages.

LE JOUEUR,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

HECTOR, *seul, dans un fauteuil près d'une Toilette.*

Il est, parbleu, grand jour. Déjà de leur ramage
Les Coqs ont éveillé tout notre voisinage.
Que servir un Joueur est un maudit métier!
Ne serai-je jamais Laquais d'un Sous-fermier?
Je ronflerais mon soûl la grasse matinée,
Et je m'enivrerais le long de la journée:
Je ferais mon chemin; j'aurais un bon emploi;

Je ſerais dans la ſuite, un Conſeiller du Roi,
Rat de Cave, ou Commis; & que ſait-on? Peut-être
Je deviendrais un jour auſſi gras que mon Maître;
J'aurais un bon carroſſe à reſſorts bien lians;
De ma rotondité j'emplirais le dedans:
Il n'eſt que ce métier pour bruſquer la fortune;
Et tel change de meuble & d'habit chaque Lune,
Qui, Jaſmin autrefois, d'un drap du Sceau couvert,
Bornait ſa garde-robe à ſon juſtaucorps verd.
Quelqu'un vient.

SCÈNE II.

NÉRINE, HECTOR.

HECTOR.

SI matin, Nérine, qui t'envoie?

NÉRINE.

Que fait Valère?

HECTOR.

Il dort.

NÉRINE.

Il faut que je le voie.

HECTOR.

Vas, mon Maître ne voit perſonne quand il dort.

NÉRINE.

Je veux lui parler.

HECTOR.

Paix, ne parle pas si fort.

NÉRINE.

Ah ! j'entrerai, te dis-je.

HECTOR.

Ici, je suis de garde ;
Et je ne puis t'ouvrir que la porte bâtarde.

NÉRINE.

Tes sots raisonnemens sont pour moi superflus.

HECTOR.

Voudrais-tu voir mon Maître *in naturalibus* ?

NÉRINE.

Quand se levera-t-il ?

HECTOR.

Mais, avant qu'il se leve,
Il faudra qu'il se couche ; & franchement....

NÉRINE.

Achève.

HECTOR.

Je ne dis mot.

NÉRINE.

Oh ! parle, ou de force ou de gré.

HECTOR.

Mon Maître, en ce moment, n'est pas encor rentré.

NÉRINE.

Il n'est pas rentré ?

HECTOR.

Non. Il ne tardera guères ;

Nous n'ouvrons pas matin. Il a plus d'une affaire,
Ce garçon-là.

NÉRINE.

J'entends. Autour d'un tapis verd,
Dans un maudit brelan ton Maître joue & perd :
Ou bien réduit à sec, d'une âme familière,
Peut-être il parle au Ciel d'une étrange manière.
Par ordre très-exprès d'Angélique, aujourd'hui
Je viens pour rompre ici tout commerce avec lui.
Des sermens les plus forts appuyant sa tendresse,
Tu sais qu'il a cent fois promis à ma Maîtresse
De ne toucher jamais cornet, carte, ni dé,
Par quelqu'espoir de gain dont son cœur fût guidé;
Cependant....

HECTOR.

Je vois bien qu'un Rival domestique
Consigne entre tes mains pour avoir Angélique.

NÉRINE.

Et quand cela serait, n'aurais-je pas raison ?
Mon cœur ne peut souffrir de lâche trahison.
Angélique, entre-nous, serait extravagante
De rejeter l'amour qu'a pour elle Dorante;
Lui, c'est une homme d'ordre, & qui vit congrûment.

HECTOR.

L'Amour se plaît un peu dans le déréglement.

NÉRINE.

Un Amant fait & mûr.

HECTOR.

Les filles d'ordinaire

Aiment mieux le fruit verd.

NÉRINE.

D'un fort bon caractère !

Qui ne sut de ses jours ce que c'est que le jeu.

HECTOR.

Mais mon Maître est aimé.

NÉRINE.

Dont j'enrage. Morbleu !

Ne verrai-je jamais les femmes détrompées
De ces colifichets, de ces fades poupées,
Qui n'ont, pour imposer, qu'un grand air débraillé,
Un nez de tous côtés de tabac barbouillé,
Qui, faisant le gros dos, la main dans la ceinture,
Viennent, pour tout mérite, étaler leur figure ?

HECTOR.

C'est le goût d'à-présent ; tes cris sont superflus,
Mon enfant.

NÉRINE.

Je veux, moi, réformer cet abus.
Je ne souffrirai pas qu'on trompe ma Maîtresse,
Et qu'on profite ainsi d'une tendre faiblesse ;
Qu'elle épouse un Joueur, un petit brelandier,
Un franc dissipateur, & dont tout le métier
Est d'aller de cent lieux faire la découverte
Où de jeux & d'amour on tient boutique ouverte ;
Et qui le conduiront tout droit à l'Hôpital.

HECTOR.

Ton ſermon me paraît un tant ſoit peu brutal.
Mais, tant que tu voudras, parle, prêche, tempête,
Ta Maîtreſſe eſt coiffée.

NÉRINE.

Et crois-tu, dans ta tête,
Que l'Amour ſur ſon cœur ait un ſi grand pouvoir?
Elle eſt fille d'eſprit; peut-être dès ce ſoir
Dorante, par mes ſoins, l'épouſera.

HECTOR.

Tarare!
Elle eſt dans nos filets.

NÉRINE.

Et moi, je te déclare
Que je l'en tirerai dès aujourd'hui.

HECTOR.

Bon, bon!

NÉRINE.

Que Dorante a pour lui Nérine & la raiſon.

HECTOR.

Et nous avons l'Amour. Tu ſais que d'ordinaire,
Quand l'Amour veut parler, la raiſon doit ſe taire;
Dans les femmes s'entend.

NÉRINE.

Tu verras que chez nous,
Quand la raiſon agit, l'Amour a le deſſous.
Ton Maître eſt un Amant d'une eſpèce plaiſante!

Son amour peut passer pour fièvre intermittente ;
Son feu, pour Angélique, est un flux & reflux.

HECTOR.

Elle est, après le jeu, ce qu'il aime le plus.

NÉRINE.

Oui, c'est la passion qui seule le dévore :
Dès qu'il a de l'argent, son amour s'évapore.

HECTOR.

Mais, en revanche aussi, quand il n'a pas un sou,
Tu m'avoueras qu'il est amoureux comme un fou.

NÉRINE.

Oh, j'empêcherai bien....

HECTOR.

Nous ne te craignons guère :
Et ta Maitresse, encor hier, promit à Valère
De lui donner dans peu, pour prix de son amour,
Son portrait enrichi de brillans tout autour.
Nous l'attendons, ma chère, avec impatience ;
Nous aimons les bijoux avec concupiscence.

NÉRINE.

Ce portrait est tout prêt, mais ce n'est pas pour lui ;
Et Dorante en sera possesseur aujourd'hui.

HECTOR.

A d'autres !

NÉRINE.

N'est-ce pas une honte à Valère,
Etant fils de famille, ayant encor son père,

Qu'il vive comme il fait, & que, comme un banni,
Depuis un an il loge en cet hôtel garni?

HECTOR.

Et vous y logez bien, & vous & votre clique.

NÉRINE.

Est ce de même, dis? ma Maitresse Angélique,
Et la veuve sa sœur, ne sont dans ce pays
Que pour un tems, & n'ont point de père à Paris.

HECTOR.

Valère a déserté la maison paternelle,
Mais ce n'est point à lui qu'il faut faire querelle;
Et si Monsieur son père avait voulu sortir,
Nous y serions encore, à ne t'en point mentir.
Ces pères, bien souvent, sont obstinés en diable.

NÉRINE.

Il a tort en effet d'être si peu traitable!
Quoiqu'il en soit, enfin, je ne t'abuse pas,
Je fais la guerre ouverte; & je vais, de ce pas,
Dire ce que je vois, avertir ma Maitresse
Que Valère toujours est faux dans sa promesse;
Qu'il ne sera jamais digne de ses amours;
Qu'il a joué, qu'il joue, & qu'il jouera toujours.
Adieu.

HECTOR.

Bon jour.

SCÈNE III.

HECTOR, *seul.*

AUTANT que je m'y puis connaître,
Cette Nérine-ci n'eſt pas trop pour mon Maître.
A-t-elle grand tort ? Non. C'eſt un panier percé
Qui....

SCÈNE IV.

VALÈRE, *en déſordre, comme un homme qui a paſſé la nuit;* HECTOR.

HECTOR, *à lui-même.*

MAIS je l'apperçois. Qu'il a l'air haraſſé !
On ſoupçonne aiſément, à ſa triſte figure,
Qu'il cherche en vain quelqu'un qui prête à triple uſure.

VALÈRE.

Quelle heure eſt-il ?

HECTOR.

Il eſt... Je ne m'en ſouviens pas.

VALÈRE.

Tu ne t'en ſouviens pas ?

HECTOR.

Non, Monſieur.

VALÈRE.

Je ſuis las
De tes mauvais diſcours ; & tes impertinences...

HECTOR, *à part.*

Ma foi, la vérité répond aux apparences.

VALÈRE.

Ma robe de chambre. (*A part.*) Euh ?

HECTOR, *à part.*

Il jure entre ſes dents.

VALÈRE.

Hé bien ? me faudra-t-il attendre encor long-tems ?

HECTOR.

Hé ! la voilà, Monſieur.

(*Il ſuit ſon Maître, tenant ſa robe de Chambre, toute dépliée.*)

VALÈRE, *ſe promenant, à lui-même.*

Un école maudite
Me coûte en un moment douze trous tout de ſuite.
Que je ſuis un grand chien ! Parbleu, je te ſaurai,
Maudit jeu de Trictrac, ou bien je ne pourrai.
Tu peux me faire perdre, ô fortune ennemie !
Mais me faire payer, parbleu je t'en défie ;
Car je n'ai pas un ſou.

HECTOR, *tenant toujours la robe.*

Vous plairait-il, Monſieur ?...

VALÈRE.

Je me ris de tes coups ; j'incague ta fureur.

HECTOR.

Votre robe de chambre, eſt, Monſieur, toute prête.

VALÈRE.

Vas te coucher, maraud, ne me romps point la tête. Vas t-en.

HECTOR.

Tant mieux. (*Il ſort.*)

SCÈNE V.

VALÈRE, *ſe mettant dans le fauteuil.*

JE veux dormir dans ce fauteuil. —
Que je ſuis malheureux ! je ne puis fermer l'œil.
Je dois de tous côtés, ſans eſpoir, ſans reſſource,
Et n'ai pas, grâce au Ciel, un écu dans ma bourſe.
Hector... Que ce coquin eſt heureux de dormir !
Hector.

SCÈNE VI.

VALÈRE, HECTOR.

HECTOR, *derrière le Théâtre.*

MONSIEUR.

VALÈRE.

Hé bien ! bourreau ; veux-tu venir ?

HECTOR *entre à moitié dishabillé.*

VALÈRE.

N'es-tu pas las encor de dormir, misérable?

HECTOR.

Las de dormir, Monsieur? hé! je me donne au diable,
Je n'ai pas eu le tems d'ôter mon justaucorps.

VALÈRE.

Tu dormiras demain.

HECTOR, *à part.*

Il a le diable au corps.

VALÈRE.

Est-il venu quelqu'un?

HECTOR.

Il est, selon l'usage,
Venu maint Créancier; de plus, un gros visage,
Un Maître de Trictrac qui ne m'est pas connu.
Le Maître de Musique est encore venu.
Ils reviendront bientôt.

VALÈRE.

Bon. Pour cette autre affaire,
M'as-tu déterré?...

HECTOR.

Qui? cette honnête usurière,
Qui nous prête par heure à vingt sous par écu?

VALÈRE.

Justement, elle-même.

HECTOR.

Oui, Monsieur, j'ai tout vu.
Qu'on vend cher maintenant l'argent à la jeunesse!

Mais enfin j'ai tant fait, avec un peu d'adreſſe,
Qu'elle m'a reconduit d'un air fort obligeant ;
Et vous aurez, je crois, au plutôt votre argent.

VALÈRE.

J'aurais les mille écus ? ô Ciel ! quel coup de grâce !
Hector, mon cher Hector, viens-ça que je t'embraſſe.

HECTOR.

Comme l'argent rend tendre !

VALÈRE.

Et tu crois qu'en effet
Je n'ai, pour en avoir, qu'à donner mon billet ?

HECTOR.

Qui le refuſerait ſerait bien difficile.
Vous êtes auſſi bon que Banquier de la Ville.
Pour la réduire au point où vous la ſouhaitez,
Il a fallu lever bien des difficultés.
Elle eſt d'accord de tout, du tems, des arrérages ;
Il ne faut maintenant que lui donner des gages.

VALÈRE.

Des gages ?

HECTOR.

Oui, Monſieur.

VALÈRE.

Mais y penſes tu bien ?
Où les prendrai-je ? dis.

HECTOR.

Ma foi, je n'en ſais rien.

Pour nippes, nous n'avons qu'un grand fonds d'espérance
Sur les produits trompeurs d'une réjouiſſance ;
Et, dans ce ſiècle-ci, Meſſieurs les Uſuriers
Sur de pareils effets prêtent peu volontiers.

VALÈRE.

Mais quel gage, dis-moi, veux-tu que je lui donne ?

HECTOR.

Elle viendra tantôt elle-même en perſonne,
Vous vous ajuſterez enſemble en quatre mots.
Mais, Monſieur, s'il vous plaît, pour changer de propos,
Aimeriez-vous toujours la charmante Angélique ?

VALÈRE.

Si je l'aime ? Ah ! ce doute & m'outrage & me pique.
Je l'adore.

HECTOR.

Tant pis. C'eſt un ſigne fâcheux.
Quand vous êtes ſans fonds, vous êtes amoureux ;
Et quand l'argent renaît, votre tendreſſe expire.
Votre bourſe eſt, Monſieur, puiſqu'il faut vous le dire,
Un Thermomètre ſûr, tantôt bas, tantôt haut,
Marquant de votre cœur ou le froid, ou le chaud.

VALÈRE.

Ne crois pas que le jeu, quelque fort qu'il me donne,
Me faſſe abandonner cette aimable perſonne.

HECTOR.

Oui, mais j'ai bien peur, moi, qu'on ne vous plante-là.

VALÈRE.

Et sur quel fondement peux-tu juger cela ?

HECTOR.

Nérine sort d'ici, qui m'a dit qu'Angélique
Pour Dorante votre Oncle en ce moment s'explique ;
Que vous jouez toujours malgré tous vos sermens,
Et qu'elle abjure enfin ses tendres sentimens.

VALÈRE.

Dieu ! que me dis-tu-là ?

HECTOR.

Ce que je viens d'entendre.

VALÈRE.

Bon ! cela ne se peut, on t'a voulu surprendre.

HECTOR.

Vous êtes assez riche en bonne opinion,
A ce qui me paraît.

VALÈRE.

Point, sans présomption
On sait ce que l'on vaut.

HECTOR.

Mais si, sans vouloir rire,
Tout allait comme j'ai l'honneur de vous le dire,
Et qu'Angélique enfin pût changer...

VALÈRE.

En ce cas,
Je prends le parti... Mais cela ne se peut pas.

HECTOR.

Si cela se pouvait, qu'une passion neuve...

VALÈRE.

En ce cas, je pourrais rabattre sur la veuve,
La Comtesse sa sœur.

HECTOR.

Ce dessein me plaît fort.
J'aime un amour fondé sur un bon coffre-fort.
Si vous vouliez un peu vous aider avec elle,
Cette veuve, je crois, ne serait point cruelle;
Ce serait une éponge à presser au besoin.

VALÈRE.

Cette éponge, entre-nous, ne vaudrait pas ce soin.

HECTOR.

C'est, dans son caractère, une espèce parfaite,
Un ambigu nouveau de prude & de coquette,
Qui croit mettre les cœurs à contribution,
Et qui veut épouser, c'est-là sa passion.

VALÈRE.

Epouser?

HECTOR.

Un Marquis, de même caractère,
Grand épouseur aussi, la galope & la flaire.

VALÈRE.

Et quel ce Marquis?

HECTOR.

C'est, à vous parler net,
Un Marquis de hasard fait par le lansquenet;
Fort brave, à ce qu'il dit; intrigant, plein d'affaires;

Qui croit de ſes appas les femmes tributaires ;
Qui gagne au jeu beaucoup ; & qui, dit-on, jadis
Etait Valet-de-Chambre avant d'être Marquis.
Mais ſauvons-nous, Monſieur, j'apperçois votre père.

SCÈNE VII.

GÉRONTE, VALÈRE, HECTOR.

GÉRONTE.

Doucement, j'ai deux mots à vous dire, Valère.
(*A Hector.*)
Pour toi, j'ai quelques coups de canne à te prêter.

HECTOR, *à Géronte.*

Excuſez-moi, Monſieur, je ne puis m'arrêter.

GÉRONTE.

Demeure-là, maraud.

(1) HECTOR.

Il n'eſt pas tems de rire.

GÉRONTE.

Pour la dernière fois, mon fils, je viens vous dire
Que votre train de vie eſt ſi fort ſcandaleux,
Que vous m'obligerez à quelque éclat fâcheux ;
Je ne puis retenir ma bile davantage,
Et ne ſaurais ſouffrir votre libertinage.

(1) Hector, Géronte, Valère.

Vous êtes pilier né de tous les lansquenets,
Qui sont pour la jeunesse autant de trébuchets :
Un bois plein de voleurs est un plus sûr passage :
Dans ces lieux, jour & nuit, ce n'est que brigandage.
Il faut opter des deux, être dupe, ou fripon.

HECTOR.

Tous ces jeux de hasard n'attirent rien de bon:
J'aime les jeux galans où l'esprit se déploie.
(*A Géronte.*)
C'est, Monsieur, par exemple, un joli jeu que l'Oie.

GÉRONTE, *à Hector.*

(*A Valere.*)
Tais-toi. Non, à présent le jeu n'est que fureur :
On joue argent, bijoux, maison, contrats, honneur;
Et c'est ce qu'une femme, en cette humeur à craindre,
Risque plus volontiers, & perd plus sans se plaindre.

HECTOR.

Oh ! nous ne risquons pas, Monsieur, de tels bijoux.

GÉRONTE.

Votre conduite enfin m'enflamme de courroux;
Je ne puis vous souffrir vivre de cette sorte :
Vous m'avez obligé de vous fermer ma porte;
J'étais las, attendant chez moi votre retour,
Qu'on fît du jour la nuit, & de la nuit le jour.

HECTOR.

C'est bien fait. Ces joueurs qui courent la fortune,
Dans leurs déréglemens ressemblent à la Lune,
Se couchant le matin & se levant le soir.

GÉRONTE.

Vous me pouſſez à bout ; mais je vous ſerai voir,
Que, ſi vous ne changez de vie & de manière,
Je ſaurai me ſervir de mon pouvoir de Père,
Et que de mon courroux vous ſentirez l'effet.

HECTOR, *à Valère.*

Votre Père a raiſon.

GÉRONTE.

Comme le voilà fait !
Débraillé, mal peigné, l'œil hagard ! A ſa mine
On croirait qu'il viendrait dans la forêt voiſine
De faire un mauvais coup.

HECTOR, *à part.*

On croirait vrai de lui ;
Il a fait trente fois coupe-gorge aujourd'hui.

GÉRONTE.

Serez-vous bientôt las d'une telle conduite ?
Parlez, que dois-je enfin eſpérer dans la ſuite ?

VALÈRE.

Je reviens aujourd'hui de mon égarement,
Et ne veux plus jouer, mon Père, abſolument.

HECTOR, *à part.*

Voilà du fruit nouveau, dont ſon fils le régale.

GÉRONTE.

Quand ils n'ont pas un ſou, voilà de leur morale.

VALÈRE.

J'ai de l'argent encore ; &, pour vous contenter,
De mes dettes je veux aujourd'hui m'acquitter.

GÉRONTE.

S'il eſt ainſi, vraiment j'en ai bien de la joie.

(1) HECTOR, *bas à Valere.*

Vous acquitter, Monſieur? avec quelle monnoie?

VALÈRE, *à Hector.*

(*A ſon père.*)

Te tairas-tu? Mon Oncle aſpire dans ce jour
A m'ôter d'Angélique & la main & l'amour; (2)
Vous ſavez que pour elle il a l'âme bleſſée,
Et qu'il veut m'enlever...

GÉRONTE.

Oui, je ſais ſa penſée,
Et je ſerai ravi de le voir confondu.

HECTOR, *à Géronte.*

Vous n'avez qu'à parler, c'eſt un homme tondu.

GÉRONTE.

Je voudrais bien déjà que l'affaire fût faite.
Angélique eſt fort riche, & point de tout coquette,
Maitreſſe de ſon choix. Avec ce bon deſſein,
Vas te mettre en état de mériter ſa main,
Payer tes Créanciers...

VALÈRE.

J'y vais, j'y cours...

(*Il va pour ſortir, parle bas à Hector, & revient.*)

Mon père...

---

(1) Géronte, Valère, Hector.

(2) Hector, Valère, Géronte.

GÉRONTE.

Hé ! plaît-il ?

VALÈRE.

Pour sortir entièrement d'affaire,
Il me manque environ quatre ou cinq mille francs.
Si vous vouliez, Monsieur...

GÉRONTE.

Ah, ah ! je vous entends,
Vous m'avez mille fois bercé de ces sornettes.
Non. Comme vous pourrez, allez payer vos dettes.

VALÈRE.

Mais, mon Père, croyez...

GÉRONTE.

— A d'autres, s'il vous plaît.

VALÈRE.

Prêtez-moi mille écus.

HECTOR.

Nous paierons l'intérêt
Au denier un.

VALÈRE.

Monsieur...

GÉRONTE.

Je ne puis vous entendre.

VALÈRE.

Je ne veux point, mon Père, aujourd'hui vous surprendre ;
Et pour vous faire voir quels sont mes bons desseins,
Retenez cet argent, & payez par vos mains.

GÉRONTE.

La ſomme n'y fait rien

HECTOR.

Non. Quand vous le verrez vivre en homme de
Vous ne regretterez nullement la dépenſe ;
Et nous ferons, Monſieur, la choſe en conſcier

GÉRONTE.

Ecoutez : je veux bien faire un dernier effort ;
Mais après cela, ſi...

VALÈRE.

Modérez ce tranſport.
Que ſur mes ſentimens votre âme ſe repôſe.
Je vais voir Angélique ; & mon cœur ſe propôſe
D'arrêter ſon courroux déjà prêt d'éclater.

(*Il ſort.*)

SCÈNE VIII.

HECTOR, GÉRONTE.

HECTOR.

JE m'en vais travailler, moi, pour vous contenter;
A vous faire, en raisons claires & positives,
Le mémoire succint de nos dettes passives,
Et que j'aurai l'honneur de vous montrer dans peu.
(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

GÉRONTE, *seul.*

MON frère en son amour n'aura pas trop beau jeu.
Non, quand ce ne serait que pour le contredire,
Je veux rompre l'hymen où son amour aspire;
Et j'aurai deux plaisirs à la fois, si je puis,
De chagriner mon frère, & marier mon fils.

SCÈNE X.

GÉRONTE, TOUTABAS.

TOUTABAS.

Avec tous les respects d'un cœur vraiment sincère,
Je viens pour vous offrir mon petit ministère.
Je suis, pour vous servir, Gentilhomme Auvergnac,
Docteur dans tous les jeux, & maître de Trictrac;
Mon nom est Toutabas, Vicomte de la Case,
Et votre serviteur, pour terminer ma phrase.

GÉRONTE, *à part.*

Un maître de Trictrac. Il me prend pour mon fils.
(*Haut.*)
Quoi! vous montrez, Monsieur, un tel Art dans Paris?
Et l'on ne vous a pas fait présent en galère
D'un brevet d'Espalier?

TOUTABAS, *à part.*

A quel homme ai-je affaire?
(*Haut.*)
Comment! Je vous soutiens que, dans tous les états,
On ne peut de mon art assez faire de cas;
Qu'un enfant de famille, & qu'on veut bien instruire,
Devrait savoir jouer avant que savoir lire.

GÉRONTE.

Monſieur le Profeſſeur, avec que vos raiſons,
Il faudrait vous loger aux petites-Maiſons.

TOUTABAS.

De quoi ſert, je vous prie, une foule inutile
De chanteurs, de danſeurs qui montrent par la ville
Un jeune homme en eſt-il plus riche, quand il ſait
Chanter ré mi fa ſol, ou danſer un menuet?
Paiera-t-il des Marchands la cohorte preſſante,
Avec un Vaudeville ou bien une Courante?
Ne vaut-il pas bien mieux qu'un jeune Cavalier
Dans mon art au plutôt ſe faſſe initier?
Qu'il ſache, quand il perd, d'un âme non commune,
A force de ſavoir, rappeller la fortune?
Qu'il apprenne un métier qui par de ſûrs ſecrets,
En le divertiſſant l'enrichiſſe à jamais?

GÉRONTE.

Vous êtes riche, à voir?

TOUTABAS.

Le jeu fait vivre à l'aiſe
Nombre d'honnêtes gens, Fiacres, Porteurs de chaiſes;
Mille Uſuriers fournis de ces obſcurs brillans
Qui vont de doigts en doigts tous les jours circulans;
Des Gaſcons à ſouper dans les brelans fidèles;
Des Chevaliers ſans ordre; & tant de Demoiſelles
Qui, ſans le Lanſquenet & ſon produit caché,
De leur faible vertu feraient fort bon marché,

Et dont tous les hivers la cuiſine ſe fonde
Sur l'impôt établi d'une infaillible ronde.

GÉRONTE.

S'il eſt quelque Joueur qui vive de ſon gain,
On en voit tous les jours mille mourir de faim,
Qui, forcés à garder une longue abſtinence,
Pleurent d'avoir trop mis à la réjouiſſance.

TOUTABAS.

Et c'eſt de-là que vient la beauté de mon Art.
En ſuivant mes leçons, on court peu de haſard.
Je ſais, quand il le faut, par un peu d'artifice,
Du ſort injurieux corriger la malice;
Je ſais dans un Trictrac, quand il faut un ſonnez,
Gliſſer des dés heureux, ou chargés, ou pipés;
Et quand mon plein eſt fait, gardant mes avantages,
J'en ſubſtitue alors d'autres prudens & ſages,
Qui, n'offrant à mon gré que des as à tout coups,
Me font en inſtant enfiler douze trous.

GÉRONTE.

Et Monſieur Toutabas, vous avez l'inſolence
De venir dans ces lieux montrer votre ſcience?

TOUTABAS.

Oui, Monſieur, s'il vous plaît.

GÉRONTE.

Et vous ne craignez pas
Que j'arme contre vous quatre paires de bras,
Qui le long de vos reins...

TOUTABAS.

Monſieur, point de colère;

Je ne ſuis point ici venu pour vous déplaire.

GÉRONTE *le pouſſe.*

Maître juré filou, ſortez de la maiſon.

TOUTABAS.

Non, je n'en ſors qu'après vous avoir fait leçon.

GÉRONTE.

A moi leçon ?

TOUTABAS.

Je veux, par mon ſavoir extrême,
Que vous eſcamotiez un dé comme moi-même.

GÉRONTE.

Je ne ſais qui me tient, tant je ſuis animé,
Que quelques bons ſouffets donnés à poing fermé....
Vas-t-en.

(*Il le prend par les épaules.*)

TOUTABAS.

Puiſqu'aujourd'hui votre humeur pétulante
Vous rend l'ame aux leçons un peu récalcitrante,
Je reviendrai demain pour la ſeconde fois.

GÉRONTE.

Reviens.

TOUTABAS.

Vous plairait il de m'avancer le mois ?

GÉRONTE, *le pouſſant tout-à-fait dehors,*

Sortiras-tu d'ici, vrai gibier de potence ?

SCÈNE XI.

GÉRONTE, *seul.*

JE ne puis reſpirer, & j'en mourrai, je penſe.
Heureuſement mon fils n'a point vu ce fripon :
Il me prenait pour lui dans cette occaſion.
Sachons ce qu'il a fait ; &, ſans plus de myſtère,
Concluons ſon hymen, & finiſſons l'affaire.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

NÉRINE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

MON cœur ſerait bien lâche, après tant de ſermens,
D'avoir encor pour lui de tendres mouvemens:
Nérine, ç'en eſt fait, pour jamais je l'oublie;
Je ne veux ni l'aimer, ni le voir de ma vie;
Je ſens la liberté de retour dans mon cœur.
Ne me viens pas au moins parler en ſa faveur.

NÉRINE.

Moi, parler pour Valère? il faudrait être folle.
Que plutôt à jamais je perde la parole!

ANGÉLIQUE.

Ne viens point déſormais, pour calmer mon dépit,
Rappeller à mes ſens ſon air & ſon eſprit;
Car tu ſais qu'il en a.

NÉRINE.

De l'eſprit, lui, Madame?

Il eſt plus journalier mille fois qu'une femme.
Il rêve à tout moment ; & ſa vivacité
Dépend preſque toujours d'une carte, ou d'un dé.

ANGÉLIQUE.

Mon cœur eſt maintenant certain de ſa victoire.

NÉRINE.

Madame, croyez-moi, je connais le grimoire,
Souvent tous ces dépits ſont des hoquets d'amour.

ANGÉLIQUE.

Non ; l'amour de mon cœur eſt banni ſans retour.

NÉRINE.

Cet hôte dans un cœur a bientôt fait ſon gîte ;
Mais il ſe garde bien d'en déloger ſi vîte.

ANGÉLIQUE.

Ne crains rien de mon cœur.

NÉRINE.

S'il venait à l'inſtant
Avec cet air flatteur, ſoumis, inſinuant
Que vous lui connaiſſez ; que, d'un ton pathétique,
(*Elle ſe met à ſes pieds.*)
Il vous dit à vos pieds : « Non, charmante Angélique,
» Je ne veux oppoſer à tout votre courroux
» Qu'un ſeul mot : je vous aime, & je n'aime que vous.
» Votre âme en ma faveur n'eſt-elle point émue ?
» Vous ne me dites rien ! vous détournez la vue !
(*Elle ſe releve.*)
» Vous voulez donc ma mort ? il faut vous contenter.
Peut-être en ce moment, pour vous épouvanter,

Il ſe ſouffletera d'une main mutinée,
Se donnera du front contre une cheminée,
S'arrachera de rage un touper de cheveux
Qui ne ſont pas à lui : mais de ces airs fougueux
Ne vous étonnez pas ; comptez qu'en ſa colère
Il ne ſe fera pas grand mal.

ANGÉLIQUE.

Laiſſe-moi faire.

NÉRINE.

Vous voilà, grâce au Ciel, bien inſtruite ſur tout ;
Ne vous démentez point, tenez bon juſqu'au bout.

SCÈNE II.

NÉRINE, ANGÉLIQUE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

ON dit par-tout, ma ſœur, qu'un peu moins prévenue
Vous épouſez Dorante.

ANGÉLIQUE.

Oui, j'y ſuis réſolue.

LA COMTESSE.

Mon cœur en eſt ravi. Valère eſt un vrai fou,
Qui jouerait votre bien juſques au dernier ſou.

ANGÉLIQUE.

D'accord.

LA COMTESSE.

J'aime à vous voir vaincre votre tendreſſe.
Cet amour, entre-nous, était une faibleſſe.
Il faut ſe dégager de ces attachemens,
Que la raiſon condamne & qui flattent nos ſens.

ANGÉLIQUE.

Il eſt vrai.

LA COMTESSE.

Rien n'eſt plus à craindre dans la vie,
Qu'un époux qui du jeu reſſent la tyrannie.
J'aimerais mieux qu'il fût gueux, avaricieux,
Coquet, fâcheux, mal-fait, brutal, capricieux,
Ivrogne, ſans eſprit, débauché, ſot, colère,
Que d'être un emporté joueur comme eſt Valère.

ANGÉLIQUE.

Je ſais que ce défaut eſt le plus grand de tous.

LA COMTESSE.

Vous ne voulez donc plus en faire votre époux?

ANGÉLIQUE.

Moi? Non. Dans ce deſſein nos humeurs ſont conformes.

NÉRINE.

Il a, ma foi, reçu ſon congé dans les formes.

LA COMTESSE.

C'eſt bien fait. Puiſqu'enfin vous renoncez à lui,
Je vais l'épouſer, moi.

ANGÉLIQUE.

L'épouser ?

LA COMTESSE.

Aujourd'hui.

ANGÉLIQUE.

Ce joueur, qu'à l'instant...

LA COMTESSE.

Je saurai le réduire.

On fait sur les Maris ce que l'on a d'empire.

ANGÉLIQUE.

Quoi ! vous voulez, ma sœur, avec cet air si doux,
Ce maintien réservé, prendre un nouvel époux ?

LA COMTESSE.

Et pourquoi non, ma sœur ? fais je donc un grand crime
De rallumer les feux d'un amour légitime ?
J'avais fait vœu de fuir tout autre engagement.
Pour garder du défunt le souvenir charmant,
Je portais son portrait ; & cette vive image
Me soulageait un peu des chagrins du veuvage :
Mais qu'est-ce qu'un portrait, quand on aime bien fort ?
C'est un époux vivant qui console d'un mort.

NÉRINE.

Madame n'aime pas les maris en peinture.

LA COMTESSE.

Cela racquitte-t-il d'une perte aussi dure ?

NÉRINE.

C'est irriter le mal, au lieu de l'adoucir.

ANGÉLIQUE.

Connaiſſeuſe en maris, vous deviez mieux choiſir.
Vous unir à Valère !

LA COMTESSE.

Oui, ma ſœur, à lui même.

ANGÉLIQUE.

Mais vous n'y penſez pas. Croyez-vous qu'il vous aime?

LA COMTESSE.

S'il m'aime, lui! s'il m'aime! Ah! quel aveuglement!
On a certains attraits, un certain enjouement,
Que perſonne ne peut me diſputer, je penſe.

ANGÉLIQUE.

Après un ſi long-tems de pleine jouiſſance,
Vos attraits ſont à vous ſans conteſtation.

LA COMTESSE.

Et je puis en uſer à ma diſcrétion.

ANGÉLIQUE.

Sans doute, & je vois bien qu'il n'eſt pas impoſſible
Que Valère pour vous ait eu le cœur ſenſible.
L'Or eſt d'un grand ſecours pour acheter un cœur;
Ce métal, en amour, eſt un grand ſéducteur.

LA COMTESSE.

En vain vous m'inſultez avec un tel langage,
La modération fut toujours mon partage:
Mais ce n'eſt point par l'or que brillent mes attraits,
Et jamais, en aimant, je ne fis de faux-frais.
Mes ſentimens, ma ſœur, ſont différens des vôtres.
Si je connais l'amour, ce n'eſt que dans les autres.

J'ai beau m'armer de fier, je vois de toutes parts
Mille cœurs amoureux ſuivre mes étendards :
Un Conſeiller de robe, un Seigneur de Finance,
Dorante, le Marquis briguent mon alliance:
Mais ſi d'un nouveau nœud je veux bien me lier,
Je prétends à Valère offrir un cœur entier.
Je fais profeſſion d'une vertu ſévère.

ANGÉLIQUE.

Qui peut vous aſſurer de l'amour de Valère?

LA COMTESSE.

Qui peut m'en aſſurer? Mon mérite, je crois.

ANGÉLIQUE.

D'autres ſur lui, ma ſœur, auraient les mêmes droits.

LA COMTESSE.

Il n'eut jamais pour vous qu'une eſtime ſtérile,
Un petit feu léger, vagabond, volatile.
Quand on veut inſpirer une ſolide amour;
Il faut avoir vécu, ma ſœur, bien plus d'un jour;
Avoir un certain poids, une beauté formée
Par l'uſage du monde, & des ans confirmée.
Vous n'en êtes pas-là.

ANGÉLIQUE.

J'attendrai bien du tems.

NÉRINE.

Madame eſt prévoyante, elle a pris les devans.
Mais on vient.

SCÈNE III.

NÉRINE, ANGÉLIQUE, UN LAQUAIS, LA COMTESSE.

UN LAQUAIS, *à la Comteſſe.*

LE Marquis, Madame, eſt-là qui monte.

LA COMTESSE.

(*A Angélique.*)

Le Marquis? Hé, non, non; il n'eſt pas ſur mon compte!

SCÈNE IV.

NÉRINE, ANGÉLIQUE, LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS, *ſe rajuſtant, à la Comteſſe.*

JE ſuis tout en déſordre; un maudit embarras
M'a fait quitter ma chaiſe à deux ou trois cents pas;
Et j'y ſerais encor dans des peines mortelles,
Si l'amour pour vous voir ne m'eût prêté ſes aîles.

LA COMTESSE.

Que Monſieur le Marquis eſt galant ſans fadeur!

LE MARQUIS.

Oh, point du tout, je ſuis votre humble ſerviteur.
Mais, à vous parler net, ſans que l'eſprit fatigue,

Près du ſexe je ſais me démêler d'intrigue :
(*Appercevant Angélique.*)
Ah ! juſte Ciel ! quel eſt cet admirable objet ?

LA COMTESSE.

C'eſt ma ſœur.

LE MARQUIS.

Votre ſœur ! vraiment c'eſt fort bien fait.
Je vous ſais gré d'avoir une ſœur auſſi belle,
On la prendrait, parbleu, pour votre ſœur jumelle.

LA COMTESSE.

Comme à tout ce qu'il dit il donne un joli tour !
Qu'il eſt ſincère ! on voit qu'il eſt homme de Cour.

LE MARQUIS.

Homme de Cour, moi ? Non. Ma foi, la Cour m'ennuie ;
L'eſprit de ce pays n'eſt qu'en ſuperficie ;
Si-tôt que vous voulez un peu l'approfondir,
Vous rencontrez le tuf. J'y pourrais m'agrandir ;
J'ai de l'eſprit, du cœur, plus que Seigneur de France ;
Je joue, & j'y ferais fort bonne contenance ;
Mais je n'y vais jamais que par néceſſité,
Et pour y rendre au Roi quelque civilité.

NÉRINE.

Il vous eſt obligé, Monſieur, de tant de peine.

LE MARQUIS.

Je n'y ſuis pas plutôt, ſoudain je perds haleine.
Ces fades complimens ſur de grands mots montés,
Ces proteſtations qui ſont futilités,
Ces ſerremens de main dont on vous eſtropie,

Ces grands embraſſemens dont un flatteur vous lie,
M'ôtent à tout moment la reſpiration :
On ne ſe dit bon jour que par convulſion.

ANGÉLIQUE, *au Marquis.*

Les Dames de la Cour ſont bien mieux votre affaire.

LE MARQUIS.

Point. Il faut être au moins gros Fermier pour leur plaire :
Leur ſotte vanité croit ne pouvoir trop haut
A des faveurs de Cour mettre un injuſte taux.
Moi, j'aime à pourchaſſer des beautés mitoyennes.
L'Hiver, dans un fauteuil, avec des citoyennes,
Les pieds ſur les chenets étendus ſans façons,
Je pouſſe la fleurette, & conte mes raiſons.
Là toute la maiſon s'offre à me faire fête ;
Valets, fille-de-chambre, enfans, tout eſt honnête :
L'époux même diſcret, quand il entend minuit,
Me laiſſe avec Madame, & va coucher ſans bruit.
Voilà comme je vis, quand par fois dans la Ville
Je veux bien déroger....

NÉRINE.

La manière eſt facile,
Et ce commerce-là me paraît aſſez doux.

LE MARQUIS, *à la Comteſſe.*

C'eſt ainſi que je veux en uſer avec vous.
Je ſuis tout naturel, & j'aime la franchiſe :
Ma bouche ne dit rien que mon cœur n'autoriſe :
Et quand de mon amour je vous fais un aveu,

Madame, il eſt trop vrai que je ſuis tout en feu.

LA COMTESSE.

Fi donc, petit badin, un peu de retenue;
Vous me parlez, Marquis, une langue inconnue;
Le mot d'amour me bleſſe & me fait trouver mal.

LE MARQUIS.

L'effet n'en ſerait pas peut-être ſi fatal.

NÉRINE.

Elle veut qu'en détours la choſe s'enveloppe;
Et ce mot dit à cru lui cauſe une ſyncope.

ANGÉLIQUE, *à la Comteſſe.*

Dans la bouche d'un autre il deviendrait plus doux.

LA COMTESSE, *à Angélique.*

Comment? qu'eſt-ce? plaît-il? parlez; expliquez-vous.
Parlez donc, parlez donc. Apprenez, je vous prie,
Que mortel, quel qu'il ſoit, ne me dit de ma vie
Un mot douteux qui pût effleurer mon honneur.

LE MARQUIS.

Croirait-on qu'une veuve aurait tant de pudeur?

ANGÉLIQUE.

Mais Valère vous aime; & ſouvent....

LE MARQUIS.

Qu'eſt-ce à dire
Valère? Un autre ici conjointement ſoupire?
Ah! ſi je le ſavais, je lui ferais, morbleu!....
Où loge-t-il?

NÉRINE.

Ici.

LE MARQUIS *fait semblant de s'en aller, & revient.*

Nous nous verrons dans peu.

LA COMTESSE, *au Marquis.*

Mais quel droit avez-vous sur moi?

LE MARQUIS.

Quel droit, ma Reine?
Le droit de bienséance, avec celui d'aubaine.
Vous me convenez fort, & je vous conviens mieux.
Sur vous l'on fait assez que je jette les yeux.

LA COMTESSE.

Vous êtes fou, Marquis, de parler de la sorte.

LE MARQUIS.

Je sais ce que je dis, ou le Diable m'emporte.

LA COMTEESSE.

Sommes-nous donc liés par quelques engagement?

LE MARQUIS.

Non pas autrement..... Mais.....

LA COMTESSE.

Qu'est-ce à dire? comment!....
Parlez.

LE MARQUIS.

Je ne sais point prendre en main des trompettes,
Pour publier par tout les faveurs qu'on m'a faites.

ANGÉLIQUE.

Eh, ma sœur!

NÉRINE.

Des faveurs !

LE MARQUIS.

Suffit, je ſuis diſcret ;
Et ſais, quand il le faut, oublier un ſecret.

LA COMTESSE.

On ne connaît que trop ma retenue auſtère.
Il veut rire.

LE MARQUIS.

Ah ! parbleu, je ſaurai de Valère
Quel eſt, en vous aimant, le but de ſes deſirs,
Et de quel droit il vient chaſſer ſur mes plaiſirs.

SCÈNE V.

NÉRINE, ANGÉLIQUE, LE MARQUIS, LA COMTESSE; TROIS LAQUAIS, *venant l'un après l'autre.*

1er. LAQUAIS, *rendant un billet au Marquis.*

MONSIEUR, c'eſt de la part de la groſſe Comteſſe.

LE MARQUIS, *le mettant dans ſa poche.*

Je le lirai tantôt.

LE LAQUAIS *ſort.*

2e. LAQUAIS, *au Marquis.*

Cette jeune Ducheſſe
Vous attend à vingt pas pour vous mener au jeu.

LE MARQUIS, *au 2e Laquais.*

Qu'elle attende.

LE LAQUAIS *ſort.*

3e. LAQUAIS, *au Marquis.*

Monſieur.

LE MARQUIS.

Encore! ah palſambleu,
Il faut que de la Ville enfin je me dérobe.

3e. LAQUAIS.

Je viens de voir, Monſieur, cette femme de robe,
Qui dit que cette nuit ſon mari couche aux champs,
Et que ce ſoir, ſans bruit.....

LE MARQUIS, *au 3e Laquais.*

Il ſuffit, je t'entends.
Tu prendras ce manteau fait pour bonne fortune,
De couleur de muraille; & tantôt, ſur la brune,
Vas m'attendre en ſecret où tu fus avant-hier,
Là.....

3e. LAQUAIS.

Je ſais.

LE LAQUAIS *ſort.*

SCÈNE VI.

NÉRINE, ANGÉLIQUE, LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

IL faudrait avoir un corps de fer,
(A la Comteſſe.)
Pour réſiſter à tout. J'ai de l'ouvrage à faire,
Comme vous le voyez; mais je m'en veux diſtraire.
Vous ferez déſormais tous mes ſoins les plus doux.

LA COMTESSE.

Si mon cœur était libre, il pourrait être à vous.

LE MARQUIS

Adieu, charmant objet; à regret je vous quitte.
C'eſt un peſant fardeau qu'avoir un gros mérite.

SCÈNE VII.

NÉRINE, ANGÉLIQUE, LA COMTESSE.

NÉRINE, *à la Comteſſe.*

CET homme-là vous aime épouvantablement.

ANGÉLIQUE, *à la Comteſſe*

Je ne vous croyais pas un tel engagement.

LA COMTESSE.

Il eſt vif.

ANGÉLIQUE.

Il vous aime ; & ſon ardeur eſt belle.

LA COMTESSE.

L'amour qu'il a pour moi lui tourne la cervelle ;
Il ne m'a pourtant vue encore que deux fois.

NÉRINE.

Il en a donc bien fait la première..... Je crois
Voir Valère.

SCÈNE VIII.

NÉRINE, ANGÉLIQUE, VALÈRE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

L'AMOUR auprès de moi le guide.

NÉRINE.

Il tremble en approchant.

LA COMTESSE.

J'aime un Amant timide.
(*A Valère.*)
Cela marque un bon fond. Approchez, approchez.
Ouvrez de votre cœur les ſentimens cachés.
(*A Angélique.*)

allez voir, ma sœur.

VALÈRE, *à la Comtesse.*

Ah ! quel bonheur, Madame,
ous me permettiez d'ouvrir toute mon âme !
à Angélique.)
el plaisir de dire, en des transports si doux,
non cœur vous adore, & n'adore que vous !

LA COMTESSE.

our le trouble. Hé quoi ! que faites-vous, Valère ?

VALÈRE, *à la Comtesse.*

ue vous-même ici m'avez permis de faire.

NÉRINE, *à part.*

i du qui-pro-quó.

VALÈRE, *à Angélique.*

Que je serais heureux
vous plaisait encor de recevoir mes vœux !

LA COMTESSE, *à Valère.*

s vous méprenez.

VALÈRE, *à la Comtesse.*

(*A Angélique.*)

Non. Enfin, belle Angélique,
re mon oncle & moi que votre cœur s'explique ;
mien est tout à vous, & jamais dans un cœur...

LA COMTESSE.

gélique !

VALÈRE.

On ne vit une plus noble ardeur.

LA COMTESSE.

Ce n'eſt donc pas pour moi, que votre cœur ſoupire?

VALÈRE, *à la Comteſſe.*

Madame, en ce moment je n'ai rien à vous dire.
Regardez votre ſœur, & jugez ſi ſes yeux
Ont laiſſé dans mon cœur de place à d'autres feux.

LA COMTESSE.

Quoi! d'aucun feu pour moi votre âme n'eſt épriſe?

VALÈRE.

Quelques civilités que l'uſage autoriſe...

LA COMTESSE.

Comment?

ANGÉLIQUE.

Il ne faut pas avec ſévérité
Exiger des Amans trop de ſincérité.
Ma ſœur, tout doucement avalez la pilule.

LA COMTESSE, *à Angélique.*

Taiſez vous, s'il vous plaît, petite ridicule.

VALÈRE.

Vous avez cent vertus, de l'eſprit, de l'éclat;
Vous êtes belle, riche, &...

LA COMTESSE, *à Valère.*

Vous êtes un fat.

ANGÉLIQUE.

La modération qui fut votre partage,
Vous ne la mettez pas, ma ſœur, trop en uſage.

LA

LA COMTESSE, *à Angélique.*

Monsieur vaut-il le soin qu'on se mette en courroux ?
C'est un extravagant, il est tout fait pour vous.
(*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

NÉRINE, ANGÉLIQUE, VALÈRE.

NÉRINE, *à part.*

Elle connaît ses gens.

VALÈRE, *à Angélique.*

Oui, pour vous je soupire ;
Et je voudrais avoir cent bouches pour le dire.

NÉRINE, *bas à Angélique.*

Allons, Madame, allons, ferme, voici le choc :
Point de faiblesse au moins, ayez un cœur de roc.

ANGÉLIQUE, *bas à Nérine.*

Ne m'abandonne point.

NÉRINE.

Non, non, laissez-moi faire.

VALÈRE.

Mais que me sert, hélas! que mon cœur vous préfère ?
Que sert à mon amour un si sincère aveu ?
Vous ne m'écoutez point, vous dédaignez mon feu :

De vos beaux yeux pourtant, cruelle, il eſt l'ouvrage.
Je ſais qu'à vos beautés c'eſt faire un dur outrage
De nourrir dans mon cœur des deſirs partagés ;
Que la fureur du jeu ſe mêle où vous regnez :
Mais...

ANGÉLIQUE.

Cette paſſion eſt trop forte en votre âme,
Pour croire que l'amour d'aucun feu vous enflamme.
Suivez, ſuivez l'ardeur de vos emportemens ;
Mon cœur n'en aura point de jaloux ſentimens.

NÉRINE, *bas à Angélique.*

Optimè.

VALÈRE.

Déſormais, plein de votre tendreſſe,
Nulle autre paſſion n'a rien qui m'intéreſſe :
Tout ce qui n'eſt point vous, me paraît odieux.

ANGÉLIQUE, *d'un ton plus tendre, à Valère.*

Non ; ne vous préſentez jamais devant mes yeux.

NÉRINE, *bas à Angélique.*

Vous molliſſez.

VALÈRE.

Jamais ! Quelle rigueur extrême !
Jamais ! Ah, que ce mot eſt cruel quand on aime !
Hé quoi ! rien ne pourra fléchir votre courroux ?
Vous voulez donc me voir mourir à vos genoux ?

ANGÉLIQUE.

Je prends peu d'intérêt, Monſieur, à votre vie.

NÉRINE, *bas à Angélique.*

Nous allons bien-tôt voir jouer la Comédie.

VALÈRE.

Ma mort ſera l'effet de mon cruel dépit.

NÉRINE, *bas à Angélique.*

Qu'un amant mort pour nous nous mettrait en crédit!

VALÈRE.

Vous le voulez? hé bien, il faut vous ſatisfaire,
Cruelle, il faut mourir.

(*Il veut tirer ſon épée.*)

ANGÉLIQUE, *l'arrêtant.*

Que faites-vous, Valère?

NÉRINE, *bas à Angélique.*

Hé bien! ne voilà pas votre tendre maudit
Qui vous prend à la gorge! Euh!

ANGÉLIQUE, *bas à Nérine.*

Tu ne m'as pas dit,
Nérine, qu'il viendrait ſe percer à ma vue,
Et je tremble de peur quand une épée eſt nue.

NÉRINE, *à part.*

Que les Amans ſont ſots!

VALÈRE.

Puiſqu'un ſoin généreux
Vous intéreſſe encore aux jours d'un malheureux,
Non, ce n'eſt point aſſez de me rendre la vie,
Il faut que par l'amour déſarmée, attendrie,
Vous me rendiez encor ce cœur ſi précieux,
Ce cœur ſans qui le jour me devient odieux.

ANGÉLIQUE, *bas à Nérine.*

Nérine, qu'en dis-tu ?

NÉRINE, *bas à Angélique.*

Je dis qu'en la mêlée
Vous avez moins de cœur qu'une poule mouillée.

VALÈRE.

Madame, au nom des Dieux, au nom de vos attraits....

ANGÉLIQUE, *à Valère.*

Si vous me promettiez....

VALÈRE,

Oui, je vous le promets,
Que la fureur du jeu sortira de mon ame,
Et que j'aurai pour vous la plus ardente flamme....

NÉRINE, *à part.*

Pour faire des sermens, il est toujours tout prêt.

ANGÉLIQUE.

Il faut encore, ingrat, vouloir ce qu'il vous plaît,
Oui, je vous rends mon cœur.

VALÈRE, *lui baisant la main.*

Ah ! quelle joie extrême !

ANGÉLIQUE.

Et, pour vous faire voir à quel point je vous aime,
Je joins à ce présent celui de mon Portrait.

(Elle lui donne son Portrait enrichi de diamans.)

NÉRINE, *à part.*

Hélas ! de mes sermons voilà quel est l'effet.

VALÈRE.

Quel excès de faveur !

ANGÉLIQUE.

Gardez-le, je vous prie.

VALÈRE, *le baisant.*

Que je le garde, ô Ciel ! le reſte de ma vie.....
Que dis-je ? Je prétends que ce Portrait ſi beau
Soit mis avecque moi dans le même tombeau;
Et que même la mort jamais ne nous ſépare.

NÉRINE, *à part.*

Que l'eſprit d'une fille eſt changeant & bizarre !

ANGÉLIQUE.

Ne me trompez donc plus, Valère ; & que mon cœur
Ne ſe repente point de ſa facile ardeur.

VALÈRE.

Fiez-vous au ſerment de mon ame amoureuſe.

NÉRINE.

Ah ! que voilà pour l'Oncle une époque fâcheuſe !

SCÈNE X.

VALÈRE, *ſeul.*

Est-il dans l'Univers de Mortel plus heureux ?
Elle me rend ſon cœur ; elle comble mes vœux,
M'accable de faveur...

SCÈNE XI.

VALÈRE, HECTOR.

HECTOR.

MONSIEUR, je viens vous dire.....

VALÈRE.

Je ſuis tout tranſporté. Vois, conſidère, admire :
Angélique m'a fait ce généreux préſent.

HECTOR.

Que les brillans ſont gros ! Pour être plus content,
Je vous amène encore un lénitif de bourſe,
Une Uſurière.

VALÈRE.

Et qui ?

HECTOR.

Madame la Reſſource.

SCÈNE XII.

MAD. LARESSOURCE, VALÈRE, HECTOR.

VALÈRE, *embraſſant Madame la Reſſource.*

HÉ, bon jour, mon enfant : tu ne peux concevoir
Juſqu'où va dans mon cœur le plaiſir de te voir.

Mad. LA RESSOURCE, *à Valère.*

Je vous ſuis obligée on ne peut davantage.

HECTOR.

Elle eſt jolie encor. Mais quel ſombre équipage ?
Vous voilà ſans mentir auſſi noire qu'un four.

VALÈRE.

Ne vois-tu pas, Hector, que c'eſt un deuil de Cour ?

Mad. LA RESSOURCE.

Oh, Monſieur, point du tout. Je ſuis une Bourgeoiſe
Qui ſait me meſurer juſtement à ma toiſe.
J'en connais bien pourtant qui ne me valent pas,
Qui ſe font teindre en noir du haut juſques en bas:
Mais pour moi je n'ai point cette ſotte manie :
Et ſi mon pauvre époux était encor en vie....

(*Elle pleure.*)

VALÈRE.

Quoi ! Monſieur la Reſſource eſt mort ?

Mad. LA RESSOURCE.

Subitement.

HECTOR, *pleurant.*

Subitement ? hélas j'en suis fâché vraiment.
(*bas à Valère*)
Au fait.

VALÈRE.

J'aurais besoin, Madame la Ressource,
De mille écus.

Mad. LA RESSOURCE.

Monsieur, disposez de ma bourse.

VALÈRE.

Je sais, bien entendue, mon billet au porteur.

HECTOR.

Et je veux l'endosser.

Mad. LA RESSOURCE.

Avec les gens d'honneur
On ne perd jamais rien.

VALÈRE.

Je veux que tu le prennes.
Nous faisons ici-bas des routes incertaines ;
Je pourrois bien mourir. Ce maraud m'avait dit
Que sur des gages sûrs tu prêtais à crédit.

Mad. LA RESSOURCE.

Sur des gages, Monsieur ? c'est une médisance ;
Je sais que ce serait blesser ma conscience.
Pour des nantissemens qui valent bien leur prix,
De la vieille vaisselle au poinçon de Paris,
Des diamans usés & qu'on ne saurait vendre,
Sans risquer mon honneur, je crois que j'en puis prendre.

VALÈRE.

Je n'ai pour te donner, vaiſſelle ni bijoux.

HECTOR.

Oh! parbleu, nous marchons ſans crainte des filoux.

Mad. LA RESSOURCE.

Hé bien, nous attendrons, Monſieur, qu'il vous en vienne.

VALÈRE.

Compte, ma pauvre enfant, que ma mort eſt certaine,
Si je n'ai dans ce jour mille écus.

Mad. LA RESSOURCE.

Ah, Monſieur
Je voudrais les avoir, ce ſerait de grand cœur.

VALÈRE.

Ma charmante, mon cœur, ma reine, mon aimable,
Ma belle, ma mignonne, & ma toute adorable.

HECTOR, *à genoux.*

Par pitié.

Mad. LA RESSOURCE.

Je ne puis.

HECTOR, *à Valère.*

Ah! que nous ſommes foux!
Tous ces gens-là, Monſieur, ont des cœur de cailloux:
Sans des nantiſſemens il ne faut rien prétendre.

VALÈRE, *bas à Hector.*

Dis-moi donc ſi tu veux, où je les pourrai prendre?

HECTOR, *bas à Valère.*

Attendez.... Mais comment, avec un cœur d'airain;

Refuſer un billet endoſſé de ma main?

VALÈRE, *de même.*

Mais vois donc.

HECTOR, *de même.*

Laiſſez-moi, je cherche en ma boutique.

VALÈRE, *de même.*

Ecoute.... Nous avons le portrait d'Angélique.
Dans le tems difficile il faut un peu s'aider.

HECTOR, *de même.*

Ah! que dites-vous là? Vous devez le garder.

VALÈRE.

D'accord: honnêtement je ne puis m'en défaire.

Mad. LA RESSOURCE.

Adieu. Quelqu'autre fois nous finirons l'affaire.

VALÈRE, *à Mad. la Reſſource.*

(*Bas à Hector.*)

Attendez donc. Tu ſais juſqu'où vont mes beſoins,
N'ayant point ſon Portrait, l'en aimerai-je moins?

HECTOR, *bas à Valère.*

Fort bien, mais voulez-vous que cette perfidie....

VALÈRE, *de même.*

Il eſt vrai. J'ai tantôt cette groſſe partie
De ces Joueurs en fonds qui doivent s'aſſembler.

Mad. LA RESSOURCE.

Adieu.

VALÈRE, *à Mad. la Reſſource.*

Demeurez donc: où voulez-vous aller?
(*Bas à Hector.*)
Je ſerai de l'argent; ou celui de mon pere;

Quoiqu'il puiſſe arriver, nous tirera d'affaire.

HECTOR, *bas à Valère.*

Que peut dire Angélique alors qu'elle apprendra
Que de ſon cher Portrait.....

VALÈRE, *de même.*

Et qui le lui dira?

Dans une heure au plus tard nous irons le reprendre.

HECTOR, *de même.*

Dans une heure?

VALÈRE, *de même.*

Oui, vraiment.

HECTOR, *de même.*

Je commence à me rendre.

VALÈRE.

Je me mettrais en gage en mon beſoin urgent.

HECTOR, *de même, en le conſidérant.*

Sur cette nippe-là vous auriez peu d'argent.

VALÈRE, *de même.*

On ne perd pas toujours, je gagnerai ſans doute.

HECTOR, *de même.*

Votre raiſonnement met le mien en déroute.
Je ſais que ce mic-mac ne vaut rien dans le fond.

VALÈRE, *de même.*

Je m'en tirerai bien, Hector, je t'en réponds.
(*A Mad. la Reſſource, lui montrant le portrait d'Angélique.*)
Peut-on, ſur ce bijou, ſans trop de complaiſance....

Mad. LA RESSOURCE.

Oui, je puis maintenant prêter en conſcience.
Je vois des diamans qui répondent du prêt,
Et qui peuvent porter un modeſte intérêt.
Voilà les mille écus comptés dans cette bourſe.

VALÈRE.

Je vous ſuis obligé, Madame la Reſſource.
Au moins ne manquez pas de revenir tantôt;
Je prétends retirer mon Portrait au plutôt.

Mad. LA RESSOURCE.

Volontiers. Nous aimons à changer de la ſorte.
Plus notre argent fatigue, & plus il nous rapporte.
Adieu, Meſſieurs. Je ſuis toute à vous à ce prix.

(*Elle ſort.*)

HECTOR, *à Mad. la Reſſource.*

Adieu, Juif, le plus Juif qui ſoit dans tout Paris.

SCÈNE XIII.

VALÈRE, HECTOR.

HECTOR.

Vous faites-là, Monſieur, une action inique.

VALÈRE.

Aux maux déſeſpérés il faut de l'émétique:
Et cet argent, offert par les mains de l'amour,
Me dit que la fortune eſt pour moi dans ce jour.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

NÉRINE, DORANTE.

DORANTE.

QUEL eſt donc le ſujet pourquoi ton cœur ſoupire ?

NÉRINE.

Nous n'avons pas, Monſieur, tous deux ſujet de rire.

DORANTE.

Dis-moi donc, ſi tu veux, le ſujet de tes pleurs ?

NÉRINE.

Il faut aller, Monſieur, chercher fortune ailleurs.

DORANTE.

Chercher fortune ailleurs ? As-tu fait quelque pièce
Qui t'aurait fait ſi-tôt chaſſer de ta Maitreſſe.

NÉRINE, *pleurant plus fort.*

Non, c'eſt de votre ſort dont j'ai compaſſion ;
Et c'eſt à vous d'aller chercher condition.

DORANTE.

Que dis-tu ?

NÉRINE.

Qu'Angélique eſt une âme légère,

Et s'eſt mieux que jamais rengagée à Valère.

DORANTE.

Quoi que pour mon amour ce coup ſoit aſſommant,
Je ne ſuis point ſurpris d'un pareil changement.
Je ſais que cet Amant toute entiere l'occupe :
De ſes ardeurs pour moi je ne ſuis point la dupe ;
Et lorſque de ſes feux je ſens quelque retour,
Je dois tout au dépit, & rien à ſon amour.
Je ne veux point, Nérine, éclater en injures,
Ni rappeller ici ſes ſermens, ſes parjures ;
Ainſi que mon amour, je calme mon courroux.

NÉRINE.

Si vous ſaviez, Monſieur, ce que j'ai fait pour vous ?

DORANTE.

Tiens, reçois cette bague ; & dis à ta Maitreſſe
Que, malgré ſes dédains, elle aura ma tendreſſe,
Et que la voir heureuſe eſt mon plus grand bonheur.

NÉRINE *prenant la bague en pleurant.*

Ah ! ah ! je n'en puis plus ; vous me fendez le cœur.

SCÈNE II.

NÉRINE, DORANTE, GÉRONTE, HECTOR.

HECTOR, *à Géronte.*

OUI, Monsieur, Angélique épousera Valère,
Ils ont signé la paix.

GÉRONTE *à Hector.*

(A Dorante.)

Tant mieux. Bonjour, mon frère.
Qu'est-ce ? Hé bien ? Qu'avez-vous ? vous êtes tout changé !
A lons, gai. Vous a-t-on donné votre congé ?

DORANTE, *à Géronte.*

Vous êtes bien instruit des chagrins qu'on me donne.
On ne me verra point violenter personne ;
Et quand je perds un cœur qui cherche à s'éloigner,
Mon frère, je prétends moins perdre que gagner.

GÉRONTE.

Je suis, en vérité, ravi de vous entendre ;
Et vous prenez la chose ainsi qu'il la faut prendre.

NÉRINE.

Si l'on m'en avait cru, tout n'en irait que mieux.

DORANTE.

Ma préſence eſt aſſez inutile en ces lieux.
Je vais de mon amour tâcher à me défaire.

(*Il ſort.*)

GÉRONTE.

Allez, conſolez-vous; c'eſt fort bien fait, mon frere.
Adieu.

SCÈNE III.

NÉRINE, GÉRONTE, HECTOR.

GÉRONTE.

LE pauvre enfant! ſon ſort me fait pitié.

NÉRINE *s'en allant.*

J'en ai le cœur ſaiſi.

HECTOR.

Moi, j'en pleure à moitié.
Le pauvre homme!

SCÈNE IV.

GÉRONTE, HECTOR.

HECTOR, *tirant un papier roulé avec plusieurs autres papiers.*

VOILA, Monsieur, un petit rôle
Des dettes de mon Maître. Il vous tient sa parole,
Comme vous le voyez ; & croit qu'en tout ceci,
Vous voudrez bien, Monsieur, tenir la vôtre aussi.

GÉRONTE.

Ça voyons ; expédie au plutôt ton affaire.

HECTOR.

J'aurai fait en deux mots. L'honnête homme de pere !
Ah ! qu'à notre secours à propos vous venez !
Encore un jour plus tard nous étions ruinés.

GÉRONTE.

Je le crois.

HECTOR.

N'allez pas sur les points vous débattre :
Foi d'honnête garçon je n'en puis rien rabattre :
Les choses sont, Monsieur, tout au plus juste prix :
De plus, je vous promets que je n'ai rien omis.

GÉRONTE.

Finis donc.

HECTOR.

Il faut bien se mettre sur ses gardes.
Mémoire juste & bref de nos dettes criardes,
Que Mathurin Géronte aurait tantôt promis,
Et promet maintenant de payer pour son fils.

GÉRONTE.

Que je les paye ou non, ce n'est pas ton affaire.
Lis toujours.

HECTOR.

C'est, Monsieur, ce que je m'en vais faire.
Item, doit à Richard cinq cents livres dix sous,
Pour gages de cinq ans, frais, mises, loyaux coûts.

GÉRONTE.

Quel est-ce Richard ?

HECTOR.

Moi, fort à votre service.
Ce nom n'étant point fait du tout à la propice
D'un valet de joueur, je me suis, de nouveau,
Donné celui d'Hector, du valet de carreau.

GÉRONTE.

Le beau nom !

HECTOR.

C'est un nom d'une nouvelle espèce
Qui part de mon esprit fécond en gentillesse.
Secondement, il doit à Jérémie Aaron,
Usurier de métier, Juif de religion. . . .

GÉRONTE.

Tout beau, n'embrouillons point, s'il vous plaît, les affaires.

Je ne veux point payer les dettes usuraires.

HECTOR.

Hé bien, soit. *Plus, il doit à maints particuliers,*
Ou quidams, dont les noms, qualités & métiers
Sont déduits plus au long avecque les parties,
Ès assignations dont je tiens les copies,
Dont tous lesdits quidams, ou du moins peu s'en faut,
Ont obtenu déjà Sentence par défaut,
La somme de dix mille une livre une obole,
Pour l'avoir, sans relâche, un an, sur sa parole,
Habillé, voituré, coiffé, chaussé, ganté,
Alimenté, rasé, désaltéré, porté.

GÉRONTE *faisant sauter les papiers que tient Hector.*

Désaltéré, porté ? que le diable t'emporte,
Et ton maudit Mémoire écrit de telle sorte

HECTOR.

Si vous ne m'en croyez, demain, pour vous trouver,
J'enverrai les Quidams tous à votre lever.

GÉRONTE.

La belle cour!

HECTOR.

De plus, à Margot de la Plante,
Personne de ses droits usante & jouïssante,
Est dû loyalement deux cents cinquante écus,
Pour ses appointemens de deux quartiers échus.

GÉRONTE.

Quelle est cette Margot ?

HECTOR.

Monſieur... C'eſt une fille...
Chez laquelle mon Maître... Elle eſt vraiement gentille.

GÉRONTE.

Deux cents cinquante écus !

HECTOR.

Ce n'eſt ma foi pas cher ;
Demandez ; c'eſt, Monſieur, un prix fait en hiver.

GÉRONTE.

Et tu prétends, bourreau .... ?

HECTOR, *roulant le rôle.*

Monſieur, point d'invectives.
Voici le contenu de nos dettes actives :
Et vous allez bien voir que le compte ſuivant,
Payé fidellement, ſe monte à preſque autant.

GÉRONTE.

Voyons.

HECTOR.

Premierement, Iſaac de la Serre.
Il eſt connu de vous.

GÉRONTE.

Et de toute la terre ;
C'eſt ce Négociant, ce Banquier ſi fameux.

HECTOR.

Nous ne vous donnons pas de ces effets verreux ;
Cela ſent comme baume. Or donc ce de la Serre,
Si bien connu de vous & de toute la terre,

Ne nous doit rien.

GÉRONTE.

Comment:

HECTOR.

Mais un de ſes parens,
Mort aux champs de Fleurus, nous doit dix mille francs.

GÉRONTE.

Voilà certainement un effet fort bizarre!

HECTOR.

Oh, s'il n'étoit pas mort, c'était de l'or en barre.
Plus, à mon Maître eſt dû, du Chevalier Fijac,
Les droits hypothéqués ſur un tour de Trictrac.

GÉRONTE.

Que dis tu?

HECTOR.

La partie eſt de deux cents piſtoles;
C'eſt une dupe; il fait en un tour vingt écoles:
Il ne faut plus qu'un coup.

GÉRONTE, *lui donnant un ſoufflet.*

Tiens, maraud, le voilà,
Pour m'offrir un mémoire égal à celui-là.
Vas porter cet argent à celui qui t'envoie.

HECTOR.

Il ne voudra jamais prendre cette monnoie.

GÉRONTE.

Impertinent maraud! vas, je t'apprendrai bien,
Avecque ton Trictrac...

HECTOR.

Il a dix mots à rien.

SCÈNE V.

HECTOR, *seul.*

SA main eſt à frapper, non à donner légère,
Et mon Maître a bien fait de faire ailleurs affaire.

SCÈNE VI.

VALÈRE, HECTOR.

(Valère entre en comptant beaucoup d'argent dans ſon chapeau.)

HECTOR.

PAR votre ordre, Monſieur, j'ai vu Monſieur Géronte,
Qui de notre Mémoire a fait fort peu de compte :
Sa monnoie eſt frappée avec un vilain coin ;
Et de pareil argent nous n'avons pas beſoin.
J'ai vu, chemin faiſant, auſſi Monſieur Dorante :
Morbleu ! qu'il eſt fâché !

VALÈRE, *comptant toujours.*

Mille deux-cents cinquante.

HECTOR, *à part.*

La Flotte eſt arrivée avec les Galions ;
Cela va diablement hauſſer nos actions.
(*Haut.*)
J'ai vu pareillement, par votre ordre, Angélique ;
Elle m'a dit. . .

VALÈRE, *frappant du pied.*

Morbleu ! ce dernier coup me pique ;
Sans les cruels revers de deux coups inouïs,
J'aurais encor gâgné plus de deux cents louis.

HECTOR.

Cette fille, Monſieur, de votre amour eſt folle.

VALÈRE, *à part.*

Damon m'en doit encor deux cents ſur ſa parole.

HECTOR, *le tirant par la manche.*

Monſieur, écoutez-moi ; calmez un peu vos ſens ;
Je parle d'Angélique, & depuis fort long-rems.

VALÈRE, *avec diſtraction.*

Ah ! d'Angélique. Hé bien ! comment ſuis-je avec elle ?

HECTOR.

On n'y peut être mieux. Ah ! Monſieur, qu'elle eſt belle !
Et que j'ai de plaiſir à vous voir racroché !

VALÈRE.

A te dire le vrai, je n'en ſuis pas fâché.

HECTOR.

Comment! quelle froideur s'empare de votre âme!
Quelle glace! Tantôt vous étiez tout de flamme.
Ai je tort quand je dis que l'argent de retour
Vous fait faire toujours banqueroute à l'amour?
Vous vous sentez en fonds, *Ergo*, plus de Maitresse.

VALÈRE.

Ah! juge mieux, Hector, de l'amour qui me presse.
J'aime autant que jamais; mais sur ma passion
J'ai fait, en te quittant, quelque réflexion.
Je ne suis point du tout né pour le mariage.
Des parens, des enfans, une femme, un ménage,
Tout cela me fait peur. J'aime la liberté.

HECTOR.

Et le libertinage.

VALÈRE.

Hector, en vérité,
Il n'est pas dans le monde un état plus aimable,
Que celui d'un Joueur; sa vie est agréable;
Ses jours sont enchaînés par des plaisirs nouveaux;
Comédie, Opéra, bonne chère, cadeaux;
Il traîne en tous les lieux la joie & l'abondance;
On voit régner sur lui l'air de magnificence;
Tabatieres, bijoux: sa poche est un trésor:
Sous ses heureuses mains le cuivre devient or.

HECTOR.

Et l'or devient à rien.

VALÈRE.

VALÈRE.

Chaque jour, mille belles
Lui font la cour par lettre, & l'invitent chez elles:
La porte, à ſon aſpect, s'ouvre à deux grands battans;
Là, vous trouvez toujours des gens divertiſſans,
Des femmes qui jamais n'ont pu fermer la bouche,
Et qui ſur le prochain vous tirent à carthouche;
Des oiſifs de métier, & qui toujours ſur eux
Portent de tout Paris le lardon ſcandaleux;
Des Lucreces du tems, là, de ces filles veuves,
Qui veulent impoſer & ſe donner pour neuves;
De vieux Seigneurs toujours prêts à vous cajoler;
Des plaiſans qui font rire avant que de parler.
Plus agréablement peut-on paſſer la vie?

HECTOR.

D'accord. Mais quand on perd, tout cela vous ennuie.

VALÈRE.

Le jeu raſſemble tout: il unit à la fois
Le turbulent Marquis, le paiſible Bourgeois.
La femme du Banquier, dorée & triomphante,
Coupe orgueilleuſement la Ducheſſe indigente;
Là, ſans diſtinction, on voit aller de pair
Le Laquais d'un Commis avec un Duc & Pair;
Et quoi qu'un ſort jaloux nous ait fait d'injuſtices,
De ſa naiſſance ainſi l'on venge les caprices.

HECTOR.

A ce qu'on peut juger de ce diſcours charmant,
Vous voilà donc en grâce avec l'argent comptant.

Tant mieux. Pour ſe conduire en bonne politique,
Il faudrait retirer le Portrait d'Angélique.

VALÈRE,

Nous verrons.

HECTOR.

Vous ſavez...

VALÈRE.

Je dois jouer tantôt.

HECTOR.

Tirez-en mille écus.

VALÈRE.

Oh ! non, c'eſt un dépôt.

HECTOR.

Pour mettre quelque choſe à l'abri des orages,
S'il vous plaiſait du moins de me payer mes gages.

VALÈRE.

Quoi ! je te dois ?

HECTOR.

Depuis que je ſuis avec vous,
Je n'ai pas, en cinq ans, encor reçu cinq ſous.

VALÈRE.

Mon Père te paiera, l'article eſt au mémoire.

HECTOR.

Votre Père ? Ah ! Monſieur, c'eſt une mer à boire.
Son argent n'a point cours, quoi qu'il ſoit bien de poids.

VALÈRE.

Vas, j'examinerai ton compte une autre fois.

J'entends venir quelqu'un.

HECTOR.

Je vois votre Selliere:
Elle a flairé l'argent.

VALÈRE, *mettant promptement ſon argent dans ſa poche.*

Il faut nous en défaire.

HECTOR.

Et Monſieur Galonier, votre honnête Tailleur.

VALERE.

Quel contre-tems!

SCÈNE VII.

Mr. GALONIER, HECTOR, VALÈRE, Mad. ADAM.

VALÈRE.

JE ſuis votre humble ſerviteur.
Bonjour, Madame Adam. Quelle joie eſt la mienne!
Vous voir! c'eſt du plus loin, parbleu, qu'il me ſouvienne.

Mad. ADAM, *à Valère.*

Je viens pourtant ici ſouvent faire ma cour;
Mais vous jouez la nuit, & vous dormez le jour.

VALÈRE.

C'eſt pour cette Calèche à velours à ramage?

Mad. ADAM.

Oui, s'il vous plaît.

VALÈRE.

Je ſuis fort content de l'ouvrage,

(*Bas à Hector.*)

Il faut vous la payer.... Songe par quel moyen
Tu pourras me tirer de ce triſte entretien.
(*Haut.*)
Vous, Monſieur Galonier, quel ſujet vous amène ?

Mr. GALONIER, *à Valère.*

Je viens vous demander.....

HECTOR, *à M. Galonier.*

Vous prenez trop de peine.

Mr. GALONIER, *à Valère.*

Vous.....

HECTOR.

Vous faites toujours mes habits trop étroits.

Mr. GALONIER.

Si.....

HECTOR.

Ma culotte s'uſe en deux ou trois endroits.

Mr. GALONIER.

Je.....

HECTOR.

Vous couſez ſi mal....

Mad. ADAM, *à Valère.*

Nous marions ma fille.

VALÈRE, *à Mad. Adam.*

Quoi ! vous la mariez. Elle eſt vive & gentille;
Et ſon époux futur doit en être content.

Mad. ADAM.

Nous aurions grand beſoin d'un peu d'argent comptant.

VALÈRE.

Je veux, Madame Adam, mourir à votre vue,
Si j'ai....

Mad. ADAM.

Depuis long-tems cette ſomme m'eſt due.

VALÈRE.

Que je ſois un maraud déshonoré cent fois,
Si l'on m'a vu toucher un ſou depuis ſix mois.

HECTOR.

Oui, nous avons tous deux, par piété profonde,
Fait vœu de pauvreté : nous renonçons au monde.

Mr. GALONIER.

Que votre cœur pour moi ſe laiſſe un peu toucher!
Notre femme eſt, Monſieur, ſur le point d'accoucher.
Donnez-moi cent écus ſur & tant moins de dettes.

HECTOR, *à M. Galonier.*

Et de quoi, Diable, auſſi, du métier dont vous êtes,
Vous aviſez vous, là, de faire des enfans?
Faites-moi des habits.

Mr. GALONIER.

Seulement deux cents francs.

VALÈRE, *à M. Galonier.*

Eh mais.... si j'en avais.... comptez que, dans la vie,
Perſonne de payer n'eut jamais tant d'envie.
Demandez ...

HECTOR.

S'il avait quelques deniers comptans,
Ne me paierait-il pas mes gages de cinq ans ?
Votre dette n'eſt pas meilleure que la mienne.

Mad. ADAM.

Mais quand faudra-t-il donc, Monſieur, que je revienne ?

VALÈRE, *à Mad. Adam.*

Mais... quand il vous plaira... Dès demain ; que ſait-on?

* HECTOR, *à Mad. Adam.*

Je vous avertirai quand il y fera bon.

Mr. GALONIER.

Pour moi, je ne ſors point d'ici qu'on ne m'en chaſſe.

HECTOR, *à M. Galonier.*

Non, je ne vis jamais d'animal ſi tenace.

VALÈRE, *à tous deux.*

Ecoutez. Je vous dis un ſecret qui, je croi,
Vous plaira dans la ſuite autant & plus qu'à moi.
Je vais me marier tout-à fait : & mon père
Avec mes Créanciers doit me tirer d'affaire.

HECTOR.

Pour le coup.....

* Dans le reſte de cette ſcène, Hector va alternativement à Mad. Adam & à M. Galonier pour les faire ſortir.

Mad. ADAM.

Il me faut de l'argent cependant.

HECTOR, *à Mad. Adam.*

Cette raiſon vaut mieux que de l'argent comptant.
Montrez-nous les talons.

Mr. GALONIER.

Monſieur, ce mariage
Se fera-t-il bientôt?

HECTOR, *à M. Galonier.*

Tout au plutôt. J'enrage.

Mad. ADAM.

Sera-ce dans ce jour?

HECTOR, *à Mad. Adam*

Nous l'eſpérons. Adieu:
Sortez. Nous attendons la future en ce lieu:
Si l'on vous trouve ici, vous gâterez l'affaire.

Mad. ADAM.

Vous me promettez donc.....?

HECTOR.

Allez, laiſſez-moi faire.

Mad. ADAM & Mr. GALONIER *enſemble.*

Mais, Monſieur.

HECTOR *les mettant dehors.*

Que de bruit! oh! parbleu, détalez.

SCÈNE VIII.

HECTOR, VALÈRE.

HECTOR, *riant.*

VOILA des Créanciers assez bien régalés.
Vous devriez pourtant, en fonds comme vous êtes....

VALÈRE.

Rien ne porte malheur comme payer ses dettes.

HECTOR.

Ah ! je ne dois donc plus m'étonner désormais
Si tant d'honnêtes gens ne les payent jamais.

SCÈNE IX.

HECTOR, VALÈRE, LE MARQUIS.

HECTOR, *à Valère.*

MAIS voici le Marquis, ce Héros de tendresse.

VALÈRE, *à Hector.*

C'est-là le soupirant.....?

HECTOR.

Oui, de notre Comtesse.

LE MARQUIS, *dans le fond, vers la porte.*

Que ma chaise se tienne à deux cents pas d'ici.

Et vous, mes trois Laquais, éloignez vous auſſi :
Je ſuis *incognitò*.

HECTOR, *bas à Valère.*

Que prétend-il donc faire?

LE MARQUIS, *à Valère.*

N'eſt-ce pas vous, Monſieur, qui vous nommez Valère?

VALÈRE, *au Marquis.*

Oui, Monſieur; c'eſt ainſi qu'on m'a toujours nommé.

LE MARQUIS.

Juſques au fond du cœur j'en ſuis, parbleu, charmé.
Faites que ce Valet à l'écart ſe retire.

VALÈRE, *à Hector.*

Vas-t-en.

HECTOR.

Monſieur...

HECTOR, *à Valère.*

Vas-t-en; faut il te le redire?

(HECTOR *ſort.*)

SCÈNE X.

VALÈRE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

SAvez-vous qui je ſuis?

VALÈRE.

Je n'ai pas cet honneur.

LE MARQUIS, *bas à part.*

Courage; allons, Marquis, montre de la vigueur;

(*Haut*)

Il craint. Je ſuis pourtant fort connu dans la Ville ;
Et, ſi vous l'ignorez, ſachez que je faufile
Avec Ducs, Archiducs, Princes, Seigneurs, Marquis,
Et tout ce que la Cour offre de plus exquis ;
Petits-maîtres de robe à courte & longue queue.
J'évente les beautés, & leur plais d'une lieue.
Je m'érige aux repas en maître Architriclin ;
Je ſuis le Chanſonnier & l'âme du feſtin.
Je ſuis parfait en tout. Ma valeur eſt connue ;
Je ne me bats jamais qu'auſſitôt je ne tue :
De cent jolis combats je me ſuis démêlé :
J'ai la botte trompeuſe & le jeu très-brouillé.
Mes aïeux ſont connus ; ma race eſt ancienne ;
Mon triſaïeul était Vice-Bailli du Maine.
J'ai le vol du chapon, ainſi dès le berceau
Vous voyez que je ſuis Gentilhomme Manceau.

VALÈRE.

On le voit à votre air.

LE MARQUIS.

J'ai, ſur certaine femme,
Jeté, ſans y ſonger, quelque amoureuſe flamme.
J'ai trouvé la matière aſſez ſèche de ſoi ;
Mais la belle eſt tombée amoureuſe de moi :
Vous le croyez ſans peine ; on eſt fait d'un modèle
A prétendre hypothèque à fort bon droit ſur elle ;
Et vouloir faire obſtacle à de telles amours,
C'eſt prétendre arrêter un torrent dans ſon cours.

VALÈRE.

Je ne crois pas, Monsieur, qu'on fût si téméraire

LE MARQUIS.

On m'assure pourtant que vous le voulez faire.

VALÈRE.

Moi ?

LE MARQUIS.

Que, sans respecter ni rang, ni qualité,
Vous nourrissez dans l'âme une velléité
De me barrer son cœur.

VALÈRE.

C'est pure médisance ;
Je sais ce qu'entre-nous le sort mit de distance.

LE MARQUIS, *bas à part.*

(*Haut.*)

Il tremble. Savez-vous, Monsieur du Lansquenet,
Que j'ai de quoi rabattre ici votre caquet ?

VALÈRE.

Je le sais.

LE MARQUIS.

Vous croyez, en votre humeur caustique,
En agir avec moi comme avec l'as de pique.

VALÈRE.

Moi, Monsieur ?

LE MARQUIS, *bas à part.*

(*Haut*)

Il me craint. Vous faites le plongeon,
Petit Noble à nasarde, enté sur sauvageon.

VALÈRE, *enfonce son chapeau.*

LE MARQUIS, *bas à part.*

(*Haut.*)

Je crois qu'il a du cœur. Je retiens ma colère :
Mais....

VALÈRE, *mettant la main sur son épée.*

Vous le voulez donc ? il faut vous satisfaire.

LE MARQUIS.

Bon ! bon ! je ris.

VALÈRE.

Vos ris ne sont point de mon goût,
Et vos airs insolens ne plaisent point du tout.
Vous êtes un faquin....

LE MARQUIS.

Cela vous plaît à dire.

VALÈRE.

Un fat, un malheureux.

LE MARQUIS.

Monsieur, vous voulez rire.

VALÈRE, *mettant l'épée à la main.*

Il faut voir sur le champ si les Vice-Baillis
Sont si francs du collier que vous l'avez promis.

LE MARQUIS.

Mais faut-il nous brouiller pour un sot point de gloire?

VALÈRE.

Oh ! le vin est tiré, Monsieur, il le faut boire.

LE MARQUIS, *criant.*

Ah ! ah ! je suis blessé.

SCÈNE XI.

VALÈRE, HECTOR, LE MARQUIS.

HECTOR.

QUELS desseins emportés...

LE MARQUIS, *mettant l'épée à la main.*

Ah ! c'est trop endurer...

HECTOR, *au Marquis.*

Ah ! Monsieur, arrêtez.

LE MARQUIS, *à Hector.*

Laissez-moi donc.

HECTOR.

Tout beau.

VALÈRE, *à Hector.*

Cesse de le contraindre :
Vas, c'est un malheureux qui n'est pas bien à craindre.

HECTOR.

Quel sujet...

LE MARQUIS, *fièrement.*

Votre Maître a certains petits airs...

VALÈRE *s'approche du Marquis.*

LE MARQUIS, *effrayé, dit doucement.*

Et prend mal à propos les choses de travers.
On vient civilement pour s'éclaircir d'un doute ;

Et Monſieur prend la chèvre, & met tout en déroute,
Fait le petit maître. Oh ! cela n'eſt pas bien.

HÉCTOR.

Mais encor quel ſujet ?

LE MARQUIS.

Quel ſujet ? moins que rien.
L'amour de la Comteſſe auprès de lui m'appelle...

HECTOR.

Ah ! diable ! c'eſt avoir une vieille querelle.
Quoi ! vous oſez, Monſieur, d'un cœur ambitieux,
Sur notre parrimoine ainſi jeter les yeux ?
Attaquer la Comteſſe, & nous le dire encore ?

LE MARQUIS.

Bon ! je ne l'aime pas, c'eſt elle qui m'adore.

VALÈRE, *au Marquis.*

Oh ! vous pouvez l'aimer autant qu'il vous plaira ;
C'eſt un bien que jamais on ne vous enviera :
Vous êtes en effet un amant digne d'elle :
Je vous cède les droits que j'ai ſur cette Belle.

HECTOR.

Oui, les droits ſur le cœur ; mais ſur la bourſe, non.

LE MARQUIS, *à part, mettant ſon épée dans le fourreau.*

Je le ſavais bien, moi, que j'en aurais raiſon.
Et voilà comme il faut ſe tirer d'une affaire.

HECTOR.

N'auriez-vous pas beſoin d'un peu d'eau vulnéraire ?

LE MARQUIS, *à Valère.*

Je ſuis ravi de voir que vous avez du cœur,
Et que le tout ſe ſoit paſſé dans la douceur.
Serviteur. Vous & moi nous en valons deux autres.
Je ſuis de vos amis.

VALÈRE.

Je ne ſuis pas des vôtres.

SCÈNE XII.

VALÈRE, HECTOR.

VALÈRE.

VOILA donc ce Marquis, cet homme dangereux?

HECTOR.

Oui, Monſieur, le voilà.

VALÈRE.

C'eſt un grand malheureux.
Je crains que mes Joueurs ne ſoient ſortis du gîte;
Ils ont trop attendu: j'y retourne au plus vîte.
J'ai dans le cœur, Hector, un bon preſſentiment,
Et je dois aujourd'hui gagner aſſurément.

HECTOR.

Votre cœur eſt, Monſieur, toujours inſatiable.
Ces inſpirations viennent ſouvent du diable;
Je vous en avertis, c'eſt un ſuté matois.

VALÈRE.

Elles m'ont réuſſi déjà plus d'une fois.

HECTOR.

Tant va la cruche à l'eau....

VALÈRE.

Paix. Tu veux contredire:
A mon âge crois-tu m'apprendre à me conduire?

HECTOR.

Vous ne me parlez point, Monſieur, de votre amour.

VALÈRE.

Non.

SCÈNE XIII.

HECTOR, *ſeul.*

IL m'en parlera peut être à ſon retour.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

NÉRINE, ANGÉLIQUE.

NÉRINE.

EN vain vous m'oppoſez une indigne tendreſſe,
Je n'ai vu de mes jours avoir tant de molleſſe.
Je ne puis ſur ce point m'accorder avec vous.
Valère n'eſt point fait pour être votre époux;
Il reſſent pour le jeu des fureurs ſans pareilles,
Et cet homme perdra quelque jour ſes oreilles.

ANGÉLIQUE.

Le tems le guérira de cet aveuglement.

NÉRINE.

Le tems augmente encore un tel attachement.

ANGÉLIQUE.

Ne combats plus, Nérine, une ardeur qui m'enchante;
Tu prendrais pour l'éteindre une peine impuiſſante.
Il eſt des nœuds formés ſous des aſtres malins,
Qu'on chérit malgré ſoi. Je cède à mes deſtins.
La raiſon, les conſeils ne peuvent m'en diſtraire:
Je vois le bon parti; mais je prends le contraire.

NÉRINE.

Hé bien! Madame, ſoit; contentez votre ardeur,

J'y consens. Acceptez pour époux un Joueur,
Qui, pour porter au jeu son tribut volontaire,
Vous laissera manquer même du nécessaire;
Toujours triste, ou fougueux, pestant contre le jeu,
Ou d'avoir perdu trop, ou bien gâgné trop peu:
Qu'on voit à chaque instant prêt à faire querelle
Aux bijoux de sa femme, ou bien à sa vaisselle,
Qui va, revient, retourne, & s'use à voyager
Chez l'usurier, bien plus qu'à donner à manger;
Quand après quelque tems, d'intérêt surchargée,
Il la laisse où d'abord elle fut engagée,
Et prend, pour remplacer ses meubles écartés,
Des diamans du Temple, & des plats argentés;
Tant que, dans sa fureur n'ayant plus rien à vendre,
Empruntant tous les jours & ne pouvant plus rendre,
Sa femme signe enfin, & voit en moins d'un an
Ses terres en décret, & son lit à l'encan.

ANGÉLIQUE.

Je ne veux point ici m'affliger par avance;
L'événement souvent confond la prévoyance.
Il quittera le jeu.

NÉRINE.

Quiconque aime, aimera;
Et quiconque a joué, toujours joue, & jouera.
Certain Docteur l'a dit, ce n'est point menterie.
Et, si vous le voulez, contre vous je parie
Tout ce que je possède, & mes gages d'un an,
Qu'à l'heure que je parle il est dans un brelan.

SCÈNE II.

NÉRINE, HECTOR, ANGÉLIQUE.

NÉRINE.

Nous le saurons d'Hector qu'ici je vois paraître.

ANGÉLIQUE, *à Hector.*

Te voilà bien soufflant. En quels lieux est ton Maître ?

HECTOR, *embarrassé, à Angélique.*

En quelque lieu qu'il soit, je réponds de son cœur ;
Il sent toujours pour vous la plus sincère ardeur.

NÉRINE, *à Hector.*

Ce n'est point-là, maraud, ce que l'on te demande.

HECTOR, *voulant s'échapper.*

Maraud ! je vois qu'ici je suis de contrebande.

NÉRINE.

Non, demeure un moment.

HECTOR, *à Nérine.*

Le tems me presse. Adieu.

NÉRINE.

Tout doux. N'est il pas vrai qu'il est en quelque lieu
Où, courant le hazard...

HECTOR.

Parlez mieux, je vous prie.
Mon Maître n'a hanté de tels lieux de sa vie.

ANGÉLIQUE, à *Hector.*

Tiens, voilà tes gains. Ne me mens pas; dis-moi
S'il n'est pas vrai qu'il joue à présent.

HECTOR, à *Angélique.*

Oui, ma foi,
Il est bien revenu de cette folle rage,
Et n'aura pas le goût pour le jeu davantage.

ANGÉLIQUE.

Avec ces faux soupçons, Nérine, hé bien! tu vois?

HECTOR.

Il s'en donne aujourd'hui pour la dernière fois.

ANGÉLIQUE, à *Hector.*

Il jouerait donc?

HECTOR.

Il joue, à dire vrai, Madame;
Mais ce n'est proprement que par noblesse d'ame.
On voit qu'il se défait de son argent, exprès
Pour n'être plus touché que de vos seuls attraits.

NÉRINE, à *Angélique.*

Hé bien! ai-je raison?

HECTOR.

Son mauvais sort, vous dis je
Mieux que tous vos discours, aujourd'hui le corrige.

ANGÉLIQUE.

Quoi...!

HECTOR.

N'admirez-vous pas cette fidélité?
Perdre exprès son argent pour n'être plus tenté!

Il fait que l'homme eſt faible ; il ſe met en défenſe.
Pour moi, je ſuis charmé de ce trait de prudence.

ANGÉLIQUE.

Quoi! ton Maître jouerait au, mépris d'un ſerment..?

HECTOR.

C'eſt la dernière fois, Madame, abſolument.
On le peut voir encor ſur le champ de bataille ;
Il frappe à droit, à gauche, & d'eſtoc & de taille ;
Il ſe défend, Madame, encor comme un lion.
Je l'ai vu, dans l'effort de la convulſion,
Maudiſſant les haſards d'un combat trop funeſte ;
De ſa bourſe expirante il ramaſſait le reſte :
Et paraiſſant encor plus grand dans ſon malheur,
Il vendait cher ſon ſang & ſa vie au vainqueur.

NÉRINE, *à Hector.*

Pourquoi l'as-tu quitté dans cette décadence ?

HECTOR.

Comme un Aide de Camp, je viens en diligence
Appeller du ſecours : il faut faire approcher
Notre corps de réſerve ; & je m'en vais chercher
Deux cents louis qu'il a laiſſés dans ſa caſſette.

NÉRINE.

Hé bien ! Madame, hé bien ! êtes-vous ſatisfaite ?

HECTOR.

Les partis ſont aux mains ; à deux pas on ſe bat,
Et les momens ſont chers en ce jour de combat.
Nous allons nous ſervir de nos armes dernières,
Et des troupes qu'au jeu l'on nomme auxiliaires.

(*Il ſort.*)

SCÈNE III.

NÉRINE, ANGÉLIQUE.

NÉRINE.

VOus l'entendez, Madame! Après cette action,
Pour Valère armez-vous de belle paſſion;
Cédez à votre étoile, épouſez-le. J'enrage
Lorſque j'entends tenir ce diſcours à votre âge.
Mais Dorante qui vient...

ANGÉLIQUE.

Ah! ſortons de ces lieux:
Je ne puis me réſoudre à paraître à ſes yeux.
(Elle ſort,)

SCÈNE IV.

NÉRINE, ANGÉLIQUE, DORANTE.

DORANTE, *à Angélique qui ſort.*

HÉ quoi! vous me fuyez? Daignez au moins m'apprendre..

SCÈNE V.

NÉRINE, DORANTE.

DORANTE.

ET toi, Nérine, auſſi tu ne veux pas m'entendre?
Veux-tu de ta Maitreſſe imiter la rigueur?

NÉRINE.

Non, Monſieur; je vous ſers toujours avec vigueur.
Laiſſez-moi faire.

(*Elle ſort.*)

SCÈNE VI.

DORANTE, *ſeul.*

O Ciel! ce trait me déſeſpère.
Je veux approfondir un ſi cruel myſtère.

(*Il va pour ſortir.*)

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, DORANTE.

LA COMTESSE.

OÙ courez-vous, Dorante?

DORANTE, *à part.*

O contre-tems fâcheux!

Cherchons à l'éviter.

LA COMTESSE.

Demeurez en ces lieux,

J'ai deux mots à vous dire; & votre ame contente...

Mais non, retirez-vous; un homme m'épouvante.

L'ombre d'un tête-à-tête, & dedans & dehors,

Me fait, même en été, friſſonner tout le corps.

DORANTE, *allant pour ſortir.*

J'obéis.

LA COMTESSE.

Revenez. Quelque eſpoir qui vous guide,

Le reſpect à l'amour ſaura ſervir de bride.

DORANTE.

Madame.

LA COMTESSE.

En vérité, j'ai le cœur douloureux

Qu'Angélique ſi mal reconnaiſſe vos feux:

Et ſi je n'avais pas une vertu ſévère,

Qu

Qui me fait renfermer dans un veuvage auſtère,
Je pourrais bien... Mais non je ne puis vous ouïr;
Si vous continuez, je vais m'évanouïr.

DORANTE.

Madame...

LA COMTESSE.

Vos diſcours, votre air ſoumis & tendre
Ne feront que m'aigrir, au lieu de me ſurprendre.
Banniſſons la tendreſſe, il faut la ſuprimer;
Je ne puis, en un mot, me réſoudre d'aimer.

DORANTE.

Madame, en vérité, je n'en ai nulle envie,
Et veux bien avec vous n'en parler de ma vie.

LA COMTESSE.

Voilà, je vous l'avoue, un fort ſot compliment.
Me trouvez-vous, Monſieur, femme à manquer d'amant?
J'ai mille adorateurs qui briguent ma conquête;
Et leur encens trop fort me fait mal à la tête.
Ah! vous le prenez-là ſur un fort joli ton,
En vérité.

DORANTE.

Madame....

LA COMTESSE.

Et je vous trouve bon.

DORANTE.

Le reſpect...

LA COMTESSE.

Le reſpect eſt-là mal en ſa place,

Et l'on ne me dit point pareille choſe en face.
Si tous mes ſoupirans pouvaient me négliger,
Je ne vous prendrais pas pour m'en dédommager.
Du reſpect! du reſpect! ah, le plaiſant viſage!

DORANTE.

J'ai cru que vous pouviez l'inſpirer à votre âge.
Mais Monſieur le Marquis qui paraît en ces lieux,
Ne ſera pas peut-être auſſi reſpectueux.

(*Il ſort.*)

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, *ſeule.*

JE ſuis au déſeſpoir : je n'ai vu, de ma vie,
Tant de relâchement dans la galanterie.
Le Marquis vient; il faut m'aſſurer un parti;
Et je n'en prétends pas avoir le démenti.

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

AMon bonheur enfin, Madame, tout conſpire:
Vous êtes toute à moi.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous donc dire, Marquis ?

LE MARQUIS.

Que mon amour n'a plus de concurrent,
Que je ſuis & ſerai votre ſeul conquérant;
Enfin que mon bonheur n'a plus rien qui l'arrête,
Que vous m'appartenez par le droit de conquête.

LA COMTESSE.

Quel eſt donc ce diſcours ?

LE MARQUIS.

Entre nous, ſans façon,
A Valère de près j'ai ſerré le bouton :
Il m'a cédé les droits qu'il avait ſur votre âme.

LA COMTESSE.

Hé ! le petit poltron !

LE MARQUIS.

Oh, palſambleu, Madame,
Il ſerait un Achille, un Pompée, un Céſar,
Je vous le conduirais poings liés à mon char.
Il ne faut point avoir de molleſſe en ſa vie.
Je ſuis vert.

LA COMTESSE.

Dans le fond j'en ai l'âme ravie.
Vous ne connaiſſez pas, Marquis, tout votre mal ;
Vous avez à combattre encor plus d'un rival.

LE MARQUIS.

Le don de votre cœur couvre un peu trop de gloire,

Pour n'être que le prix d'une ſeule victoire.
Vous n'avez qu'à nommer...

LA COMTESSE.

Non, non; je ne veux pas
Vous expoſer ſans ceſſe à de nouveaux combats.

LE MARQUIS.

Eſt-ce ce Financier de nobleſſe mineure,
Qui s'eſt fait depuis peu Gentilhomme en une heure?
Qui dans mille portraits expoſe ſes aïeux,
Son père, ſon grand-père, & les place en tous lieux,
En ſa maiſon de Ville, en celle de Campagne,
Les fait venir tout droit des Comtes de Champagne,
Et de ceux de Poitou, d'autant que, pour certain,
L'un s'apelloit Champagne, & l'autre Poitevin?

LA COMTESSE.

Non, Marquis, c'eſt Dorante, & j'ai ſu m'en défaire.

LE MARQUIS.

Quoi, Dorante! cet homme à maintien débonnaire,
Ce croquant, qu'à l'inſtant je viens de voir ſortir?

LA COMTESSE.

C'eſt lui-même.

LE MARQUIS.

Eh! parbleu, vous deviez m'avertir,
Nous nous ſerions parlé ſans ſortir de la ſalle.
Je ne ſuis pas méchant; mais, ſans bruit, ſans ſcandale,
Sans lui donner le tems ſeulement de crier,
Pour lui votre fenêtre eût ſervi d'eſcalier.

LA COMTESSE.

Vous êtes turbulent. Si vous étiez plus ſage,

On pourrait....

LE MARQUIS.

La sageſſe eſt tout mon apanage

LA COMTESSE.

Quoiqu'un engagement m'ait toujours fait horreur,
On aurait avec vous quelque affaire de cœur.

LE MARQUIS.

Ah! parbleu, volontiers. Vous me chatouillez l'âme.
Par affaire de cœur, qu'entendez-vous, Madame?

LA COMTESSE.

Ce que vous entendez vous-même: & je prétends
Qu'un hymen bien ſcellé!...

LE MARQUIS.

C'eſt comme je l'entends.
Et ce n'eſt qu'en époux que je prétends vous plaire.

LA COMTESSE.

Je ne donne mon cœur que par-devant Notaire.
Je veux un bon Contrat ſur de bon parchemin,
Et non pas un hymen qu'on rompt le lendemain.

LE MARQUIS.

Vous aimez chaſtement, je vous en félicite,
Et je me donne à vous avec tout mon mérite,
Quoique cent fois le jour on me mette à la main
Des partis à fixer un Empereur Romain.

LA COMTESSE.

Je crois que nos deux cœurs ſeront toujours fidèles.

LE MARQUIS.

Oh! parbleu, nous vivrons comme deux Tourterelles.

Pour vous porter, Madame, un cœur tout dégagé,
Je vais dans ce moment ſignifier congé
A des beautés ſans nombre à qui mon cœur renonce;
Et vous aurez dans peu ma dernière réponſe.

LA COMTESSE.

Adieu. Faſſe le Ciel, Marquis, que dans ce jour
Un hymen ſoit le ſceau d'un ſi parfait amour!
(*Elle ſort.*)

SCÈNE X.

LE MARQUIS, *ſeul.*

Hé bien! Marquis, tu vois, tout rit à ton mérite;
Le rang, le cœur, le bien, tout pour toi ſollicite:
Tu dois être content de toi par tout pays:
On le ſeroit à moins. Allons, ſaute, Marquis.
Quel bonheur eſt le tien! Le Ciel, à ta naiſſance,
Répandit ſur tes jours ſa plus douce influence;
Tu fus, je crois, pétri par les mains de l'amour:
N'es-tu pas fait à peindre! Eſt-il homme, à la Cour,
Qui, de la tête aux pieds, porte meilleure mine,
Une jambe mieux faite, une taille plus fine?
Et pour l'eſprit, parbleu, tu l'as des plus exquis:
Que te manque-t-il donc? Allons, ſaute, Marquis.
La Nature, le Ciel, l'amour, & la fortune
De tes proſpérités ſont leur cauſe commune;
Tu ſoutiens ta valeur avec mille hauts faits;

Tu chantes, danſes, ris, mieux qu'on ne fit jamais :
Les yeux à fleur de tête, & les dents aſſez belles,
Jamais en ton chemin trouvas-tu de cruelles ?
Près du ſexe tu vins, tu vis, & tu vainquis ;
Que ton ſort eſt heureux ! Allons, ſaute, Marquis.

SCÈNE XI.

HECTOR, LE MARQUIS.

HECTOR.

ATTENDEZ un moment. Quelle ardeur vous tranſporte !
Hé quoi ! Monſieur, tout ſeul vous ſautez de la ſorte !

LE MARQUIS.

C'eſt un pas de ballet que je veux repaſſer.

HECTOR.

Mon Maître, qui me ſuit, vous le fera danſer,
Monſieur, ſi vous voulez.

LE MARQUIS.

Que dis tu là ? ton Maître !

HECTOR.

Oui, Monſieur, à l'inſtant vous l'allez voir paraître.

LE MARQUIS.

En ces lieux je ne puis plus long-tems m'arrêter :
Pour cauſe, nous devons tous deux nous éviter.

Quand ma verve me prend, je ne ſuis plus traitable ;
Il eſt brutal, je ſuis emporté comme un diable ;
Il manque de reſpect pour les Vice-Baillis,
Et nous aurions du bruit. Allons, ſaute, Marquis.
(*Il ſort.*)

SCÈNE XII.

HECTOR, *ſeul.*

ALLONS, ſaute, Marquis. Un tour de cette ſorte
Eſt volé d'un Gaſcon, ou le diable m'emporte.
Il vient de la Garonne. Oh! parbleu, dans ce tems
Je n'aurais jamais cru les Marquis ſi prudens.
Je ris ; & cependant mon Maître à l'agonie,
Cède en un lanſquenet à ſon mauvais génie.

SCÈNE XIII.

VALÈRE, HECTOR.

HECTOR, *à lui-même.*

LE voici. Ses malheurs ſur ſon front ſont écrits :
Il a tout le viſage & l'air d'un premier-pris.

VALÈRE, *à lui-même.*

Non, l'Enfer en courroux, & toutes ſes furies

N'ont jamais exercé de telles barbaries.
Je te loue, ô destin, de tes coups redoublés ;
Je n'ai plus rien à perdre, & tes vœux sont comblés.
Pour assouvir encor la fureur qui t'anime,
Tu ne peux rien sur moi ; cherche une autre victime.

HECTOR, *à part.*

Il est fec.

VALÈRE.

De serpens mon cœur est dévoré,
Tout semble en un moment contre moi conjuré.
(*Il prend Hector à la cravate.*)
Parle. As tu jamais vu le sort & son caprice
Accabler un mortel avec plus d'injustice,
Le mieux assassiner ? Perdre tous les paris,
Vingt fois le coupe-gorge, & toujours premier pris !
Réponds-moi donc, bourreau ?

HECTOR.

Mais, ce n'est pas ma faute.

VALÈRE.

As-tu vu de tes jours trahison aussi haute ?
Sort cruel ! ta malice a bien su triompher ;
Et tu ne me flattais que pour mieux m'étouffer.
Dans l'état où je suis je puis tout entreprendre ;
Confus, désespéré, je suis prêt à me pendre.

HECTOR.

Heureusement pour vous, vous n'avez pas un sou,
Dont vous puissiez, Monsieur, acheter un licou.
Voudriez-vous souper ?

VALÈRE.

Que la foudre t'écrâſe.
Ah ! charmante Angélique ! en l'ardeur qui m'embrâſe,
A vos ſeules bontés je veux avoir recours :
Je n'aimerai que vous ; m'aimerez vous toujours ?
Mon cœur, dans les tranſports de ſa fureur extrême,
N'eſt point ſi malheureux, puiſqu'enfin il vous aime.

HECTOR.

Notre bourſe eſt à fond ; &, par un ſort nouveau,
Notre amour recommence à revenir ſur l'eau.

VALÈRE.

Calmons le déſeſpoir où la fureur me livre.
Approche ce fauteuil.

HECTOR, *approche un fauteuil.*

VALÈRE, *aſſis*

Vas me chercher un livre.

(1) HECTOR.

Quel livre voulez-vous lire en votre chagrin ?

VALÈRE.

Celui qui te viendra le premier ſous la main ;
Il m'importe peu : prends dans ma Bibliothéque.

HECTOR, *ſort & rentre tenant un livre.*

Voilà Séneque.

VALÈRE.

Lis.

HECTOR.

Que je liſe Séneque ?

(1) Valère, Hector.

VALÈRE.

Oui. Ne sais-tu pas lire ?

HECTOR.

Hé ! vous n'y pensez pas ;
Je n'ai lu de mes jours que dans des Almanachs.

VALÈRE.

Ouvre, & lis au hazard.

HECTOR.

Je vais le mettre en pièces.

VALÈRE.

Lis donc.

HECTOR, *lit.*

CHAPITRE VI. Du mépris des richesses.

La fortune offre aux yeux des brillans mensonges :
Tous les biens d'ici-bas sont faux & passagers ;
Leur possession trouble, & leur perte est légère :
Le Sage gagne assez quand il peut s'en défaire.
Lorsque Séneque fit ce Chapitre éloquent,
Il avait, comme vous, perdu tout son argent.

VALÈRE, *se levant, à lui-même.*

Vingt fois le premier pris ! dans mon cœur il s'éleve
(*Il s'assied & dit à Hector.*)
Des mouvemens de rage.... Allons, poursuis, achève.

HECTOR.

L'or est comme une femme ; on n'y saurait toucher,
Que le cœur par amour ne s'y laisse attacher.
L'un & l'autre en ce tems, si-tôt qu'on les manie,
Sont deux grands rémoras pour la Philosophie.

N'ayant plus de Maitreſſe, & n'ayant plus un ſou,
Nous philoſopherons maintenant tout le ſaoul.

VALÈRE, *à lui-même.*

De mon ſort déſormais vous ſerez ſeul arbitre,
(*A Hector.*)
Adorable Angélique.... Achève ton chapitre ?

HECTOR.

Que faut-il ?...

VALÈRE, *à lui-même.*

Je bénis le ſort & ſes revers,
Puiſqu'un heureux malheur me rengage en vos fers.
(*A Hector.*)
Finis donc.

HECTOR.

Que faut il à la nature humaine ?
Moins on a de richeſſe, & moins on a de peine.
C'eſt poſſéder les biens que ſavoir s'en paſſer....
Que ce mot eſt bien dit, & que c'eſt bien penſer !
Ce Séneque, Monſieur, eſt un excellent homme :
Était-il de Paris ?

VALÈRE.

Non, il était de Rome.

(*A lui-même.*)
Dix fois à carte triple être pris le premier !

HECTOR.

Ah ! Monſieur, nous mourrons un jour ſur un fumier.

VALÈRE.

Il faut que de mes maux enfin je me délivre :

J'ai cent moyens tous prêts pour m'empêcher de vivre.
La rivière, le feu, le poiſon & le fer.

(1) HECTOR.

Si vous vouliez, Monſieur, chanter un petit air;
Votre Maître à chanter eſt ici : la Muſique
Peut-être calmerait cette humeur frénétique.

VALÈRE, *à Hector.*

Que je chante!

HECTOR.

Monſieur.

VALÉRE, *prenant Hector à la gorge.*

Que je chante, Bourreau!
Je veux me poignarder; la vie eſt un fardeau
Qui pour moi déſormais devient inſupportable.

(Il le jette à ſa droite.)

HECTOR.

Vous la trouviez pourtant tantôt bien agréable.
Qu'un Joueur eſt heureux! ſa poche eſt un tréſor;
Sous ſes heureuſes mains le cuivre devient or,
Diſiez-vous?

VALÈRE, *à lui-même.*

Ah! Je ſens redoubler ma colère.

(1) Valère, Hector.

SCÉNE XIV.

HECTOR, GÉRONTE, VALÈRE.

HECTOR.

Monsieur, contraignez-vous, j'apperçois votre père.

GÉRONTE.

Pour quel sujet, mon fils, criez-vous donc si fort ?
(*A Hector.*)
Est-ce toi, malheureux, qui cause son transport ?

VALÈRE.

Non pas, Monsieur.

HECTOR, *à Géronte.*

Ce sont des vapeurs de Morale,
Qui nous vont à la tête, & que Sénèque exhale.

GÉRONTE, *à Hector.*

Qu'est-ce à dire Sénèque ?

HECTOR.

Oui, Monsieur : maintenant
Que nous ne jouons plus, notre unique ascendant
C'est la Philosophie, & voilà notre livre ;
C'est Sénèque.

GÉRONTE.

Tant mieux, il apprend à bien vivre.
Son livre est admirable & plein d'instructions,
Et rend l'homme brutal, maître des passions.

HECTOR.

Ah ! si vous aviez lu son traité des richesses,

Et le mépris qu'on doit faire de ſes maitreſſes ;
Comme la femme ici n'eſt qu'un vrai Rémora,
Et que, lorſqu'on y touche... on en demeure-là...
Qu'on gagne quand on perd... que l'amour dans nos âmes...
Ah ! que ce livre-là connaiſſait bien les femmes !

GÉRONTE.

Hector en peu de tems eſt devenu Docteur.

HECTOR.

Oui, Monſieur, je ſaurai tout Séneque par cœur.

GÉRONTE, *à Valère.*

Je vous cherche en ces lieux avec impatience,
Pour vous dire, mon fils, que votre hymen s'avance.
Je quitte le Notaire, & j'ai vu les parens,
Qui, d'une & d'autre part, me paraiſſent contens ;
Vous avez vu, je crois, Angélique ? & j'eſpère
Que ſon conſentement....

VALÈRE.

Non pas encor, mon père.
Certaine affaire m'a....

GÉRONTE.

Vraiment, pour un Amant,
Vous faites voir, mon fils, bien peu d'empreſſement.
Courez y : dites-lui que ma joie eſt extrême ;
Que, charmé de ce nœud, dans peu j'irai moi-même
Lui faire compliment, & l'embraſſer...

HECTOR.

Tout doux.
Monſieur fera cela tout auſſi bien que vous.

VALÈRE.

Pénétré des bontés de celui qui m'envoie,
Je vais de cet emploi m'acquitter avec joie.
(*Il sort.*)

SCÈNE XV.

HECTOR, GÉRONTE.

HECTOR.

IL vous plaira toujours d'être mémoratif
D'un papier que tantôt, d'un air rébarbatif,
Et même avec scandale...

GÉRONTE.

Oui-dà, laissez-moi faire;
Le mariage fait, nous verrons cette affaire.

HECTOR.

J'irai donc sur ce pied vous visiter demain.
(*Il sort.*)

SCÈNE XVI.

GÉRONTE, *seul.*

GRACES au Ciel, mon fils, est dans le bon chemin;
Par mes soins paternels il surmonte la pente
Où l'entraînait du jeu la passion ardente.
Ah! qu'un père est heureux, qui voit en un moment
Un cher fils revenir de son égarement!

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

NÉRINE, ANGÉLIQUE, DORANTE.

ANGÉLIQUE, *à Dorante.*

Que votre emportement en reproches éclate ;
Je mérite les noms de volage, & d'ingrate.
Mais enfin de l'amour l'impérieuſe loi
A l'hymen que je crains m'entraîne malgré moi.
J'en prévois les dangers ; mais un ſort tyrannique...

DORANTE, *à Angélique.*

Votre cœur eſt hardi, généreux, héroïque :
Vous voyez devant vous un abyme s'ouvrir,
Et vous ne laiſſez pas, Madame, d'y courir.

NÉRINE, *à Angélique.*

Quand j'en devrais mourir, je ne puis plus me taire.
Je vous empêcherai de terminer l'affaire :
Ou ſi dans cet amour votre cœur engagé
Perſiſte en ſes deſſeins, donnez-moi mon congé.
Je ſuis fille d'honneur ; je ne veux point qu'on diſe
Que vous ayez ſous moi fait pareille ſottiſe.
Valère eſt un indigne ; &, malgré ſon ſerment,

Vous voyez tous les jours qu'il joue impunément.

ANGÉLIQUE, *à Nérine.*

En faveur de mon faible il faut lui faire grâce :
De la fureur du jeu veux-tu qu'il ſe défaſſe,
Hélas ! quand je ne puis me défaire aujourd'hui
Du lâche attachement que mon cœur a pour lui ?

DORANTE.

Ces feux ſont trop charmans pour vouloir les éteindre.
Je ne ſuis point, Madame, ici pour vous contraindre.
Mon Neveu vous épouſe ; & je viens ſeulement
Donner à votre hymen un plein conſentement.

SCÈNE II.

Mad. LA RESSOURCE, NÉRINE, ANGÉLIQUE, DORANTE.

NÉRINE, *à Mad. la Reſſource.*

MADAME la Reſſource ici ! qu'y viens tu faire ?

Mad. LA RESSOURCE, *à Nérine.*

Je cherche un Cavalier pour finir une affaire...
On tâche, autant qu'on peut, dans ſon petit trafic,
A gagner ſes dépens en ſervant le Public.

ANGÉLIQUE.

Cette Nérine-là connaît toute la France.

NÉRINE, *à Angélique.*

Pour vivre il faut avoir plus d'une connaiſſance.

C'eſt une illuſtre au moins, & qui ſait en ſecret
Couler adroitement un amoureux pouler :
Habile en tous métiers, intrigante parfaite ;
Qui prête, vend, revend, brocante, troque, achète
Met à perfection un hymen ébauché,
Vend ſon argent bien cher, marie à bon marché.

Mad. LA RESSOURCE.

Votre bonté pour moi toujours ſe renouvelle ;
Vous avez ſi bon cœur....

NÉRINE.

Il fait bon avec elle,
Je vous en avertis. En bijoux & brillans,
En poche elle a toujours plus de vingt mille francs.

DORANTE, *à Mad. la Reſſource.*

Mais ne craignez-vous point qu'un ſoir, dans le ſilence...

NÉRINE, *à Dorante.*

Bon, bon ! tous les filous ſont de ſa connaiſſance.

Mad. LA RESSOURCE.

Nérine rit toujours.

NÉRINE, *à Mad. la Reſſource.*

Montrez-nous votre écrin.

Mad. LA RESSOURCE.

Volontiers. J'ai toujours quelque haſard en main.
Regardez ce brillant ; je vais en faire affaire
Avec & pardevant un Conſeiller-Notaire.
Pour certaine Chanteuſe on dit qu'il en tient-là.

NÉRINE.

Le drôle veut paſſer quelque acte à l'Opéra.

SCÈNE III.

Mad. LA RESSOURCE, NÉRINE, ANGÉLIQUE, LA COMTESSE, DORANTE.

NÉRINE.

MAis voici la Comteſſe.

Mad. LA RESSOURCE, *à Nérine.*

On m'attend, je vous quitte.

NÉRINE, *à Mad. la Reſſource.*

Non, non; ſur vos bijoux j'ai des droits de viſite.

LA COMTESSE, *à Angélique.*

Votre choix eſt-il fait? peut-on enfin ſavoir
A qui vous prétendez vous marier ce ſoir?

ANGÉLIQUE, *à la Comteſſe.*

Oui, ma ſœur, il eſt fait; & ce choix doit vous plaire,
Puiſqu'avant moi pour vous vous avez ſu le faire.

LA COMTESSE.

Apparemment, Monſieur eſt ce mortel heureux,
Ce fidèle aſpirant dont vous comblez les vœux.

DORANTE, *à la Comteſſe.*

A ce bonheur charmant je n'ôſe pas prétendre.
Si Madame eût gardé ſon cœur pour le plus tendre,
Plus que tout autre Amant j'aurais pu l'eſpérer.

LA COMTESSE.

La perte n'eſt pas grande, & ſe peut réparer.

SCÈNE IV.

Mad. LA RESSOURCE, NÉRINE, ANGÉLIQUE, LE MARQUIS, LA COMTESSE, DORANTE.

LE MARQUIS, *à la Comteſſe.*

CHARMÉ de vos beautés, je viens enfin, Madame,
Ici, mettre à vos pieds & mon corps & mon âme.
Vous ſerez, par ma foi, Marquiſe cette fois;
Et j'ai ſur vous enfin laiſſé tomber mon choix.

Mad. LA RESSOURCE *à part.*

Cet homme m'eſt connu. (1)

LA COMTESSE, *au Marquis.*

Monſieur, je ſuis ravie
De m'unir avec vous le reſte de ma vie.
Vous êtes Gentilhomme, & celà me ſuffit.

LE MARQUIS.

Je le ſuis, du Déluge.

Mad. LA RESSOURCE, *à elle-même.*

Oui, c'eſt lui qui le dit.

LE MARQUIS.

En faiſant avec moi cette heureuſe alliance,

(1) *Elle ſe place entre Angélique & le Marquis.*

Vous pourrez vous vanter d'un Gentilhomme ferme
Me tirer de vous à vous me l'ordonner,
Des enfans de tout point bien connoissez.
Vous verrez à je mettre.

(*Apercevant Mad. la Ressource.*)

Ah vous voilà, Marquise.

(*A la Comtesse.*)

Et que faites-vous donc ici de cette femme ?

MÉRINE, *au Marquis.*

Vous la connaissez ?

LE MARQUIS, *à Mérine.*

Moi ? je ne sais ce que c'est.

Mad. LA RESSOURCE, *au Marquis.*

Ah ! je vous connais trop, ma foi, pour mon intérêt.
Quand vous résoudrez vous, Monsieur le Gentilhomme
Faire du tems du Déluge, à me payer ma somme,
Mes quatre cents écus prêtés depuis cinq ans ?

LE MARQUIS, *à Mad. La Ressource.*

Pour me les demander vous prenez bien le tems ?

Mad. LA RESSOURCE.

Je veux, aux yeux de tous, vous en faire avanie,
A toute heure, en tous lieux.

LE MARQUIS.

Hé ! vous rêvez, ma mie.

Mad. LA RESSOURCE.

Voici le grand merci d'obliger des ingrats.
Après l'avoir tiré d'un aussi vilain pas....

LE MARQUIS.

Baste...

LA COMTESSE, *à Mad. la Reſſource.*

Parlez, parlez.

Mad. LA RESSOURCE, *à la Comteſſe.*

Non, non; il eſt trop rude
D'aller de ſes parens montrer la turpitude.

LA COMTESSE.

Comment donc

LE MARQUIS, *à part.*

Ah! je grille.

Mad. LA RESSOURCE.

Au Châtelet, ſans moi,
On le verrait encor vivre au dépens du Roi.

NÉRINE, *à Mad. la Reſſource.*

Quoi, Monſieur le Marquis! ...

Mad. LA RESSOURCE, *à Nérine.*

Lui Marquis! C'eſt l'Épine.
Je ſuis Marquiſe donc, moi qui ſuis ſa Couſine?
Son père étoit Huiſſier à verge dans le Mans.

LE MARQUIS, *à Mad. la Reſſource.*

(*A part.*)

Vous en avez menti... Maugrebleu des parens!

Mad. LA RESSOURCE, *au Marquis.*

Mon oncle n'étoit pas Huiſſier? qu'il t'en ſouvienne.

LE MARQUIS, *à Mad. la Reſſource.*

Son nom était connu dans le haut & bas Maine.

NÉRINE, *au Marquis.*

Votre père était donc un Marquis exploitant?

ANGÉLIQUE, *à la Comteſſe.*

Vous aviez-là, ma Sœur, un fort illuſtre Amant.

Mad. LA RESSOURCE, *à Angélique.*

C'eſt moi qui l'ai nourri quatre mois ſans reproche,
Quand il vint à Paris en guêtres par le Coche.

LE MARQUIS.

D'accord, puiſqu'on le ſait, mon père étoit Huiſſier;
Mais Huiſſier à Cheval, c'eſt comme Chevalier. (1)
(A la Comteſſe.)
Cela n'empêche pas que dans ce jour, Madame,
Nous ne mettions à fin une ſi belle flamme;
Jamais ce feu pour vous ne fut ſi violent;
Et jamais tant d'appas...

LA COMTESSE, *au Marquis.*

Taiſez-vous, inſolent.

LE MARQUIS.

Inſolent! Moi qui dois honorer votre couche,
Et par qui vous devez quelque jour faire ſouche!

LA COMTESSE.

Sors d'ici, malheureux; porte ailleurs tes amours.

LE MARQUIS.

Oui! l'on agit de même avec les gens de Cour!
On reconnaît ſi mal le rang & le mérite!
J'en ſuis, parbleu, ravi. Pour le coup je vous quitte.
J'ai, pour briller ailleurs, mille talens acquis;
Je vais m'en conſoler. Allons, ſaute, Marquis.
(Il ſort.)

(1) Madame la Reſſource reprend la place où elle étoit.

SCÈNE

SCÈNE V.

Mad. LA RESSOURCE, NÉRINE, ANGÉLIQUE, LE MARQUIS, LA COMTESSE, DORANTE.

LA COMTESSE.

JE n'y puis plus tenir, ma Sœur, & je vous laisse.
Avec qui vous voudrez finissez de tendresse ;
Coupez, taillez, rognez, je m'en lave les mains.
Désormais pour toujours je renonce aux humains.
(*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

Mad. LA RESSOURCE, NÉRINE, ANGÉLIQUE, DORANTE.

DORANTE.

ILs prennent leur parti.

Mad. LA RESSOURCE.

La rencontre est plaisante !
Je l'ai démarquisé bien loin de son attente :
J'en voudrais faire autant de tous les faux Marquis.

NÉRINE, *à Mad. la Reſſource.*

Vous auriez, par ma foi, bien à faire à Paris.
Il eſt tant de Traitans qu'on voit, depuis la guerre,
En modernes Seigneurs ſortir de deſſous terre,
Qu'on ne s'étonne plus qu'un laquais, un pied-plat
De ſa vieille mandille achete un Marquiſat.

ANGÉLIQUE, *à Mad. la Reſſource.*

Vous avez découvert ici bien du myſtère.

Mad. LA RESSOURCE, *à Angélique.*

De quoi s'aviſe-t-il de me rompre en viſière ?
Mais, aux grands mouvemens qu'en ce lieu je puis voir,
Madame ſe marie ?

NÉRINE.

Oui, vraiment, dès ce ſoir.

Mad. LA RESSOURCE *fouillant dans ſa poche.*

J'en ai bien de la joie. Il faut que je lui montre
Deux pendans de brillans que j'ai-là de rencontre :
J'en ferai bon marché. Je crois que les voilà :
Ils ſont des plus parfaits. Non, ce n'eſt pas cela ;
C'eſt un portrait de prix, mais il n'eſt pas à vendre.

NÉRINE.

Faites-le voir.

Mad. LA RESSOURCE.

Non, non ; on doit me le reprendre.

NÉRINE, *le lui arrachant.*

Oh, je ſuis curieuſe ; il faut me montrer tout.
Que les brillans ſont gros ! ils ſont fort de mon goût.

Mais que vois-je, grands Dieux ? quelle surprise extrême !
Aurais-je la berlue ? hé ! ma foi c'est lui-même.
Ah !...

(*Elle fait un grand cri.*)

ANGÉLIQUE.

Qu'as-tu donc ? Nérine ? & te trouves-tu mal ?

NÉRINE.

Votre portrait, Madame, en propre original.

ANGÉLIQUE.

Mon Portrait ! Es-tu folle ?

NÉRINE, *pleurant.*

Ah ! ma pauvre Maîtresse,
Faut-il vous voir ainsi durement mise en presse ?

Mad. LA RESSOURCE.

Que veut dire ceci ?

ANGÉLIQUE.

Tu te trompes. Vois mieux.

NÉRINE.

Regardez donc vous-même, & voyez par vos yeux.

ANGÉLIQUE.

Tu ne te trompes point, Nérine, c'est lui-même ;
C'est mon Portrait, hélas ! qu'en mon ardeur extrême
Je viens de lui donner pour prix de ses amours,
Et qu'il m'avait juré de conserver toujours.

Mad. LA RESSOURCE, *à Angélique.*

Votre Portrait ! Il est à moi, sans vous déplaire ;
Et j'ai prêté dessus mille écus à Valère.

SCÈNE III.

Mad. LA RESSOURCE, NÉRINE, ANGÉLIQUE, LA COMTESSE, DORANTE.

NÉRINE.

MAIS voici la Comteſſe.

Mad. LA RESSOURCE, *à Nérine.*

On m'attend, je vous quitte.

NÉRINE, *à Mad. la Reſſource.*

Non, non; ſur vos bijoux j'ai des droits de viſite.

LA COMTESSE, *à Angélique.*

Votre choix eſt-il fait? peut-on enfin ſavoir
A qui vous prétendez vous marier ce ſoir?

ANGÉLIQUE, *à la Comteſſe.*

Oui, ma ſœur, il eſt fait; & ce choix doit vous plaire,
Puiſqu'avant moi pour vous vous avez ſu le faire.

LA COMTESSE.

Apparemment, Monſieur eſt ce mortel heureux,
Ce fidèle aſpirant dont vous comblez les vœux.

DORANTE, *à la Comteſſe.*

A ce bonheur charmant je n'ôſe pas prétendre.
Si Madame eût gardé ſon cœur pour le plus tendre,
Plus que tout autre Amant j'aurais pu l'eſpérer.

LA COMTESSE.

La perte n'eſt pas grande, & ſe peut réparer.

SCÈNE IV.

Mad. LA RESSOURCE, NÉRINE, ANGÉLIQUE, LE MARQUIS, LA COMTESSE, DORANTE.

LE MARQUIS, *à la Comteſſe.*

CHARMÉ de vos beautés, je viens enfin, Madame,
Ici, mettre à vos pieds & mon corps & mon âme.
Vous ſerez, par ma foi, Marquiſe cette fois;
Et j'ai ſur vous enfin laiſſé tomber mon choix.

Mad. LA RESSOURCE *à part.*

Cet homme m'eſt connu. (1)

LA COMTESSE, *au Marquis.*

Monſieur, je ſuis ravie
De m'unir avec vous le reſte de ma vie.
Vous êtes Gentilhomme, & cela me ſuffit.

LE MARQUIS.

Je le ſuis, du Déluge.

Mad. LA RESSOURCE, *à elle-même.*

Oui, c'eſt lui qui le dit.

LE MARQUIS.

En faiſant avec moi cette heureuſe alliance,

(1) *Elle ſe place entre Angélique & le Marquis.*

Vous pourrez vous vanter que Gentilhomme en France
Ne tirera de vous, ſi vous me l'ordonnez,
Des enfans de tout point mieux conditionnés.
Vous verrez ſi je ments.

(Appercevant Mad. la Reſſource.)

Ah! vous voilà, Madame.

(A la Comteſſe.)

Et que faites-vous donc ici de cette femme?

NÉRINE, *au Marquis*

Vous la connaiſſez?

LE MARQUIS, *à Nérine.*

Moi? je ne ſais ce que c'eſt.

Mad. LA RESSOURCE, *au Marquis.*

Ah! je vous connais trop, moi, pour mon intérêt.
Quand vous réſoudrez-vous, Monſieur le Gentilhomme
Fait du tems du Déluge, à me payer ma ſomme,
Mes quatre cents écus prêtés depuis cinq ans?

LE MARQUIS, *à Mad. la Reſſource.*

Pour me les demander vous prenez bien le tems?

Mad. LA RESSOURCE.

Je veux, aux yeux de tous, vous en faire avanie,
A toute heure, en tous lieux.

LE MARQUIS.

Hé! vous rêvez, ma mie.

Mad. LA RESSOURCE.

Voici le grand-merci d'obliger des ingrats.
Après l'avoir tiré d'un auſſi vilain pas....

LE MARQUIS.

Baſte...

LA COMTESSE, *à Mad. la Reſſource.*

Parlez, parlez.

Mad. LA RESSOURCE, *à la Comteſſe.*

Non, non; il eſt trop rude
D'aller de ſes parens montrer la turpitude.

LA COMTESSE.

Comment donc

LE MARQUIS, *à part.*

Ah! je grille.

Mad. LA RESSOURCE.

Au Châtelet, ſans moi,
On le verrait encor vivre au dépens du Roi.

NÉRINE, *à Mad. la Reſſource.*

Quoi, Monſieur le Marquis!...

Mad. LA RESSOURCE, *à Nérine.*

Lui Marquis! C'eſt l'Épine.
Je ſuis Marquiſe donc, moi qui ſuis ſa Couſine?
Son père étoit Huiſſier à verge dans le Mans.

LE MARQUIS, *à Mad. la Reſſource.*

(*A part.*)

Vous en avez menti... Maugrebleu des parens!

Mad. LA RESSOURCE, *au Marquis.*

Mon oncle n'étoit pas Huiſſier? qu'il t'en ſouvienne.

LE MARQUIS, *à Mad. la Reſſource.*

Son nom était connu dans le haut & bas Maine.

NÉRINE, *au Marquis.*

Votre père était donc un Marquis exploitant?

VALÈRE.

Il faut que ton trépas...

HECTOR, *à genoux.*

Ah! Monsieur, arrêtez, & ne me tuez pas.
Voyant dans ce Portrait Madame si jolie,
Je l'ai mis chez un Peintre; il m'en fait la copie.

VALÈRE.

Tu l'as mis chez un Peintre?

HECTOR.

Oui, Monsieur.

VALÈRE.

Ah! maraud!
Vas, cours me le chercher, & reviens au plutôt.

DORANTE, *montrant le Portrait.*

Epargnez-lui ces pas. Il n'est plus tems de feindre,
Le voici.

HECTOR, *à part.*

Nous voilà bien achevés de peindre.
(*A Madame la Ressource.*)
Ah, carogne!

VALÈRE, *à Angélique.*

Le Peintre...

ANGÉLIQUE.

Avec de vains détours;
Ingrat, ne croyez pas qu'on m'abuse toujours.

VALÈRE.

Madame, en vérité, de telles épithètes
Ne me vont point du tout.

ANGÉLIQUE.

Perfide que vous êtes !
Ce Portrait que tantôt je vous avais donné
Pour le gage d'un cœur le plus paſſionné,
Malgré tous vos ſermens, parjure, à la même heure,
Vous l'avez mis en gage !

VALÈRE,

Ah ! qu'à vos yeux je meure...

ANGÉLIQUE.

Ah ! ceſſez de vouloir plus long tems m'outrager,
Cœur lâche !

HECTOR, *bas à Valère.*

Nous devions tantôt le dégager ;
Et, contre mon avis, vous avez fait la choſe.

Mad. LA RESSOURCE.

De tous vos débats, moi, je ne ſuis point la cauſe ;
Et je prétends avoir mon Portrait, s'il vous plaît.

DORANTE.

Laiſſez-le-moi garder, j'en paierai l'intérêt
Si fort qu'il vous plaira.

SCÈNE VIII.

Mad. LA RESSOURCE, NÉRINE, DORANTE, ANGÉLIQUE, GÉRONTE, VALÈRE, HECTOR.

GÉRONTE, *à Angélique.*

QUE mon ame eſt ravie
De voir qu'avec mon fils un tendre hymen vous lie !
J'attends depuis long-tems ce fortuné moment.

NÉRINE, *à Géronte.*

Son cœur reſſent, je crois, le même empreſſement.

GÉRONTE.

De vous trouver ici je ſuis ravi, mon Frère.
Vous prenez, croyez-moi, comme il faut cette affaire ;
Et l'hymen de Madame, à vous en parler net,
N'était en vérité point du tout votre fait.

DORANTE, *à Géronte.*

Il eſt vrai.

GÉRONTE, *à Angélique.*

Le Notaire en ce lieu va ſe rendre ;
Avec lui nous prendrons le parti qu'il faut prendre.

NÉRINE.

Oh ! par ma foi, Monſieur, vous ne prendrez qu'un rat ;
Et le Notaire peut remporter ſon Contrat.

GÉRONTE.

Comment donc ?

ANGÉLIQUE, *à Géronte.*

Autrefois mon cœur eut la faibleſſe
De rendre à votre Fils tendreſſe pour tendreſſe ;
Mais la fureur du jeu dont il eſt poſſédé,
Pour mon Portrait enfin ſon lâche procédé,
Me font ouvrir les yeux ; &, contre mon attente,
En ce moment, Monſieur, je me donne à Dorante.
(*A Dorante.*)
Acceptez-vous ma main ?

DORANTE, *à Angélique.*

Ah ! je ſuis trop heureux
Que vous vouliez encor...

GÉRONTE, *à Hector.*

Parle, toi, ſi tu veux ;
Explique ce myſtère.

HECTOR, *à Géronte.*

Oh ! par ma foi, je n'ôſe ;
Ce récit eſt trop triſte en vers ainſi qu'en proſe.

GÉRONTE.

Parle donc.

HECTOR.

Pour avoir mis, ſans réflexion,
Le Portrait de Madame, une heure, en penſion
(*Montrant Madame la Reſſource*)
Chez cette chienne-là, que Lucifer confonde,
On nous donne un congé le plus cruel du monde.

GÉRONTE.

Sans vouloir davantage ici l'interroger,
Sa folle paſſion m'en fait aſſez juger.
J'ai peine à retenir le courroux qui m'agite.
Fils indigne de moi, vas, je te déshérite;
Je ne veux plus te voir après cette action,
Et te donne cent fois ma malédiction.

(*Il ſort.*)

SCÈNE IX.

Mad. LA RESSOURCE, NÉRINE, DORANTE, ANGÉLIQUE, VALÈRE, HECTOR.

HECTOR.

LE beau préſent de noce!

ANGÉLIQUE, *à Valère, donnant la main à Dorante.*

A jamais je vous laiſſe.
Si vous êtes heureux au jeu comme en Maitreſſe,
Et ſi vous conſervez auſſi mal ſes préſens,
Vous ne ferez, je crois, fortune de long-tems.

Mad. LA RESSOURCE, *à Dorante.*

Et mon Portrait, Monſieur, vous plaît-il me le tendre?

DORANTE.

Vous n'aurez rien perdu dans ces lieux pour attendre;

Ni toi, Nérine, auſſi. Suivez-moi toutes deux.
(*à Valère.*)
Quelqu'autrefois, Monſieur, vous ſerez plus heureux.

SCÈNE X.

NÉRINE, Mad. LA RESSOURCE, VALÈRE, HECTOR.

Mad. LA RESSOURCE, *faiſant la révérence à Valère.*

EN toute occaſion ſoyez ſûr de mon zèle.
(Elle ſort.)

HECTOR, *à Mad. la Reſſource.*

Adieu, tiſon d'enfer, feſſe-mathieu femelle.

SCÈNE XI.

NÉRINE, VALÈRE, HECTOR.

NÉRINE.

GRACE au Ciel, ma Maitreſſe a tiré ſon enjeu.
Vous épouſer, Monſieur, c'étoit jouer gros jeu.
(Elle ſort en lui faiſant la révérence.)

SCÈNE XII ET DERNIÈRE.

HECTOR, *fait la révérence à son Maître & va pour sortir*, VALÈRE.

VALÈRE.

OU vas tu donc?

HECTOR.

Je vais à la Bibliothéque
Prendre un Livre, & vous lire un traité de Séneque.

VALÈRE.

Vas, vas, consolons-nous, Hector: & quelque jour
Le jeu m'acquittera des pertes de l'Amour.

FIN.